DOCUMENT **L'avenir des Français d'Algérie** *(voir pp. 22-23)*

L'EXPRESS

1,25 NF

19 JANVIER 1961. — No [illegible]

Les mille jours de Kennedy

(A. P.)

LE PRESIDENT JOHN F. KENNEDY *(pp. 9 à 13)*

« Il y a encore une frontière qui reste à conquérir, une Amérique non défrichée. C'est la grande frontière de la sécurité, du besoin et de la crainte. C'est celle que nous nous sommes imposés d'ouvrir à la civilisation. » (Franklin D. Roosevelt.)

B 6 ★★★★★

Courrier

Les Ultras et l'Armée

L'émouvante déposition du colonel de gendarmerie Debrosse au Procès des Barricades, l'une des seules sincères, émouvantes et non partiales de ce procès, nous a enfin confirmé par une bouche non empreinte de parti pris les véritables sentiments que portent à l'Armée les Ultras, F.A.F. et autres « républiquivores », quand ils crient : « Vive l'Armée, l'Armée avec nous ! »

Nous savons maintenant à quoi nous en tenir : quand la « grande muette » ne marche pas dans leurs combines, les Ultras tirent dessus. Ces « super-patriotes » aiment l'Armée à la façon du lion qui adore le dompteur : quand ce dernier oublie de lui donner à manger, le fauve n'hésite pas à sauter sur lui pour l'avaler.

J. SARFATI.
Oran.

Un naturel dégoût

Je ne vous écris pas en tant que lecteur fidèle et attitré, car, je vous le dis tout de suite, je suis un de vos plus fervents détracteurs ainsi que celui de toute « une certaine presse de gauche ».

Cependant, j'ai acheté votre numéro de Noël que j'ai feuilleté non sans un naturel dégoût, constatant notamment dans le film de l'année 60, votre peur du fascisme, l'incitation à la rébellion et à la désertion, qui, en République socialiste, seraient passibles de peine de mort, enfin la familiarité et l'amitié avec lesquelles vous traitez les plus grands ennemis de la nation française.

Vous vous apitoyez tendrement sur les crises de conscience des jeunes d'aujourd'hui, mais vous oubliez que, sauf une minorité de petits progressistes pleurnichards, la jeunesse française aspire à un idéal que vous ne sauriez lui accorder malgré toutes vos bonnes paroles et vos « larmes de crocodiles ».

JACQUES BRUYAS,
élève de philo.
Mostaganem (Algérie.)

Plus de de Gaulle à la « une » !

La première page de « L'Express » avait aidé à « accrocher » les hommes de gauche intelligents grâce à l'esprit pénétrant ou caustique qui mettait en valeur un portrait ou une photo d'actualité. Mais vraiment je voudrais que nous soyons nombreux à vous prier instamment de ne plus nous infliger la photo de de Gaulle !

J. DUTRAIT.
Les Marches (Savoie).

J'ai voté « non »

J'ai voté « non » et j'en suis très fière, car je n'ai pas cautionné ainsi la pacification à la mitraillette. Ce monde libre qui se bat et qui tue pour rester libre... en somme c'est surtout pour empêcher les autres d'être libres ? Et de Gaulle est surtout peiné et furieux... que les Algériens préfèrent crier vive Abbas ?

Je n'ai pas de fils dans les Aurès... Mais je comprends ces mères qui ont voté « oui » croyant que c'était pour la paix... et qui déjà aujourd'hui s'inquiètent.

H. B.
Paris.

Le Référendum à Mourmelon

Je vous écris pour dénoncer la mauvaise foi avec laquelle nos chefs ont réussi à nous empêcher de voter. Non contents de nous faire remplir le mardi précédant les élections les formalités nécessaires au vote par correspondance, ils ont empêché de se déplacer ceux qui n'avaient pas reçu leurs papiers.

Naturellement, officiellement, des permissions ont été accordées. Mais l'heure du retour judicieusement calculée en fonction des horaires de chemin de fer empêchait une majorité de se rendre aux urnes. Dans les circonstances actuelles où nous, militaires appelés, sommes directement concernés, c'était un devoir impérieux de favoriser le vote.

Dans les circonstances actuelles, je vous demanderai de taire mon nom car je risque la prison et peut-être le bataillon disciplinaire.

X.
Camp de Mourmelon.

Un « oui » de négociation

J'ai voté « oui » au Référendum, mais c'est un « oui » de négociation.

D'abord, arrêter la guerre dont la prolongation creuse de plus en plus le fossé entre deux communautés qui doivent, à l'avenir, vivre ensemble. Or, on ne peut réellement arrêter ce conflit qu'en négociant avec ceux qui en ont été la cheville ouvrière.

L'optique de l'Armée empêchait jusqu'à présent cette négociation fondamentale. Mais depuis le dernier voyage du général de Gaulle en Algérie, il semble que l'Armée ait compris que le réveil des Musulmans lui enlevait son motif. Le reste n'est plus qu'une question d'autorité — de Gaulle l'a — et d'ordres nets.

Nous avons de quoi négocier : après le combat, l'économie reprend ses droits. Le F.L.N. a besoin de l'armature économique française pour que vive l'Algérie. Par ailleurs, il y a dans la métropole 500.000 Musulmans qu'il se soucie peu de rapatrier pour en faire des chômeurs ou des bouches supplémentaires à nourrir. Voilà avec quoi nous pouvons négocier et nous entendre : il serait étonnant que Ferhat Abbas ait les conceptions d'un Sekou Touré et ne comprenne pas de quel côté sont sont intérêt et celui de l'Algérie future.

Il reste aux Européens de ce pays à comprendre également où est le leur, et d'apprécier à sa juste valeur le poids économique qu'ils représentent. Quand donc les gens comprendront-ils qu'il faut vivre avec son temps dans un monde en perpétuelle évolution ?

Les derniers événements d'Alger, eux aussi, constituent une situation nouvelle : logiquement il n'y a plus de place pour une solution sans négociation.

F. D.
Sceaux.

Contre l'engourdissement

1. En métropole, le général de Gaulle a obtenu 55,89 % des « oui » sur l'ensemble des inscrits. Cela veut dire qu'il a perdu 10 % des voix comparativement aux 66,6 % de 1958. On voit mal comment cette perte pourrait rehausser son autorité, n'en déplaise à Monsieur le Premier Ministre. Mais ce pourcentage de « oui » est avant tout l'expression du « pantouflardisme » français : le refus de toute agitation de gauche, susceptible de balayer les habitudes conservatrices d'une bourgeoisie majoritaire. De Gaulle en est le garant ; il a défini et justifié cette politique de ventres bien remplis comme étant celle du bon sens français. Il porte de ce fait l'entière responsabilité de cet engourdissement qui ne peut nous mener qu'à la décadence. Ce ne sont pas nos trois bombes « A » ni l'indépendance accordée à 14 Etats africains qui pourront y remédier, le monde entier ayant les yeux fixés sur l'Algérie et cette troisième explosion nucléaire, et cela défavorablement.

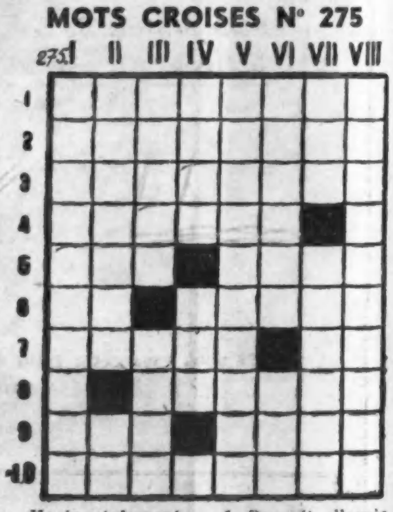
2. En Algérie, le pourcentage des « oui » atteint 39,6 % des inscrits, celui des abstentions 40,2 %. La logique amenant à considérer celles-ci comme étant en faveur du F.L.N. puisqu'il a demandé aux Musulmans de s'abstenir, il y a un peu plus d'Algériens pour le F.L.N. que pour de Gaulle. Dans des élections législatives, le G.P.R.A. aurait donc la majorité relative. La nécessité de négocier les garanties de l'autodétermination avec lui seul n'en est que plus pressante.

En conclusion, espérons que la gauche aura assez de bon sens pour s'unir, secouer avec violence l'opinion endormie du peuple français, faire taire cette propagande gouvernementale insipide, et que trop largement diffusée par la presse officielle, dans le but d'obtenir une politique hardie et constructive, pour le bien de notre pays.

J. MATHIEU,
étudiant en sciences.
Montpellier.

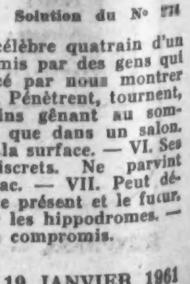
(Suite page 4)

MOTS CROISES N° 275



Horizontalement. — 1. Devrait, d'après son étymologie, être le jour faste pour les marchands. — 2. Troyen, victime de l'incendie, nous dit Virgile. — 3. Dans une langue peu châtiée, renforce considérablement le mot qu'il précède. — 4. Donner le bon calibre. — 5. Chose de Rome. Aspect d'une personne qui a rentré toute manifestation hostile. — 6. C'est le carré du haut qui compte, avec lui. Appelé à prendre un instrument de musique. — 7. Le fleuve bleu, comme il fut appelé. En épelant, provoque le déplacement de molécules gazeuses. — 8. C'est dans cette ville que commença un genre dramatique burlesque. — 9. Gare ou groupe de pays. Plus moderne que l'arc. — 10. Ne conservent pas tout leur liquide.

Verticalement. — 1. Ne firent pas tant d'éclat que Cyrano. — II. Privées de leur enveloppe. Termine un célèbre quatrain d'un incompris. — III. Emis par des gens qui passent. A commencé par nous montrer un jour férié. — IV. Pénètrent, tournent, puis ressortent. Moins gênant au sommet du mont Blanc que dans un salon. — V. Font revenir à la surface. — VI. Ses conseils restent discrets. Ne parvint pas jusqu'au Potomac. — VII. Peut désigner, en Espagne, le présent et le futur. Ne reparaît plus sur les hippodromes. — VIII. Peu disposé au compromis.



Solution du N° 274

LE CADEAU 1961

Offrez à vos amis deux cadeaux pour le prix d'un

1 Un abonnement d'un an pour l'année 1961.

2 Un magnifique album de Effel, Tim ou Siné, dédicacé à leur nom.

POUR 50 NF

EFFEL 60

TIM 60

SINÉ 60

Pour profiter de cette offre réservée à nos lecteurs, il vous suffit de renvoyer le bulletin ci-dessous à « L'Express » 29, rue de Marignan, Paris (VIIIe)

(Si vous souscrivez DEUX abonnements-cadeaux vous pouvez recevoir ou envoyer, les TROIS albums.)

M. ....

Adresse : ....

....

désire souscrire, au prix de :
— 5.000 F un an (tarif France), tout compris.
— 6.000 F un an (tarif étranger), tout compris.
des abonnements-cadeaux au bénéfice de :

1° Nom : ....
Adresse : ....
....

2° Nom : ....
Adresse : ....
....

3° Nom : ....
Adresse : ....
....

Je vous envoie ci-joint la somme de .... francs
— par chèque ;
— par virement à votre C.C.P. 7378-19 Paris.

Je désire qu'un album 1960, avec une dédicace personnelle de l'auteur, soit adressé gracieusement aux personnes ci-dessous :

(Ces personnes peuvent être soit les destinataires des abonnements, soit d'autres amis.)

Nom : ....
Adresse : ....
....
Album choisi : ....

Nom : ....
Adresse : ....
....
Album choisi : ....

Nom : ....
Adresse : ....
....
Album choisi : ....

DÈS réception de votre bulletin vos amis seront avertis, par lettre, du prochain envoi d'un cadeau de votre part.

ILS recevront, ensuite, de votre part, le premier exemplaire de leur abonnement à « L'Express » et, par un autre envoi, l'album que vous aurez choisi pour eux, dédicacé à leur nom par Jean Effel, Siné ou Tim.

Vous pouvez souscrire cet abonnement par l'intermédiaire de votre marchand de journaux habituel.

(Suite de la page 2)

Un tranquille esclavage

Je voudrais soumettre à vos réflexions ce passage extrait d'un discours que Barnave, député de l'Assemblée Constituante, fit à la tribune de cette Assemblée : « Il est deux choses dont les peuples généreux et policés ne peuvent se passer, l'une est la tranquillité, l'autre est la liberté. Mais pour le commun des hommes la tranquillité est plus nécessaire que la liberté. La tranquillité est le premier besoin, la liberté politique n'est qu'un superflu qui fait le bonheur, mais qui n'est pas rigoureusement nécessaire... Craignez, si vous rendez les deux choses incompatibles, craignez que le peuple obligé de choisir ne finisse par choisir un tranquille esclavage... »

Que proposiez-vous au peuple en l'incitant à dire « non » au général de Gaulle, sinon la guerre civile immédiate... ou la guerre tout court à laquelle nous aurait inévitablement conduits un gouvernement Salan-Lagaillarde ?

Il ne vous a pas suivis, pas plus qu'il a écouté le « non » des ultras de la droite. Ce vieux peuple a sans doute beaucoup plus l'amour de la tranquillité actuellement qu'en 1790, mais s'il s'achemine ainsi vers « un tranquille esclavage », qui la faute ? Le gouvernement de de Gaulle n'aurait pas eu besoin de prendre le chemin d'un gouvernement autoritaire s'il avait dès le début et constamment été soutenu par la gauche.

SABINE FLAISSIER,
Paris.

De Gaulle pris au piège

Les Français — du moins des Français — ont encore dit « oui » à de Gaulle. Mais ce « oui » n'est pas celui que préconisait de Gaulle, et le voilà pris au piège !

Ou bien il va falloir négocier, et vite, contre les intentions qu'il avait, ou bien la guerre va reprendre, plus terrible ; ou bien il s'en ira comme en 1946, ne pouvant arriver à conduire l'Algérie dans le sens qu'il voulait.

MME DAVANT.
Villeneuve-sur-Lot.

Lettre d'un Tunisien

En cette période où le problème algérien entre dans une nouvelle phase, je voudrais vous citer un exemple qui montre les répercussions du problème algérien.

Lors des événements de Tunisie en 1952, j'ai quitté mon pays pour continuer mes études secondaires en France. J'avais à cette époque une fausse idée de la France que je considérais comme un pays raciste. (La conduite de certains Français de Tunisie m'a permis d'avoir cette pensée.) Bref, je débarquai à Paris. Après quelques jours, je suis entré au collège de Rambouillet et en quelques semaines, je me suis bien adapté et me suis fait d'excellents amis français. J'ai fait la connaissance d'une famille qui fut pour moi une seconde famille, où j'ai trouvé refuge pendant quatre ans. Et c'est à travers cette famille que j'ai appris à aimer la France, bref, le vrai visage de la France m'apparut dans toute sa splendeur.

Mais voilà qu'en juillet 1957 mon père reçut une lettre dont voici la partie essentielle :

« Je viens d'avoir de gros ennuis avec les services de la Sécurité du territoire, aux enquêtes desquels le personnel, officiers et assimilés, du ministère de la Guerre est périodiquement soumis dans les services d'état-major. Par qui et comment a-t-on su que je recevais fréquemment Salem ? Je l'ignore mais je suis devenu suspect de relations avec le F.L.N. Ce serait comique si je n'avais été mis de ce fait dans l'obligation de me justifier, ce qui est presque impossible avec ces gens-là, dans les circonstances actuelles.

« J'ai eu beau préciser qu'il s'agissait d'un jeune Tunisien faisant ses études en France, dont j'étais le correspondant, je me suis senti menacé de sanctions susceptibles de briser ma carrière. Or, à 52 ans, il n'est plus possible de repartir à zéro pour se faire une nouvelle situation.

« A mon très vif regret et à ma grande humiliation, j'ai dû prendre l'engagement d'honneur de ne plus avoir de contact avec des ressortissants d'Afrique du Nord de quelque nationalité que ce soit. Nous n'avons jamais eu à nous plaindre de Salem, auquel j'ai plaisir à rendre ce témoignage, ni à regretter de nous occuper de lui, mais dans ces conditions je ne puis rien faire d'autre que vous informer des faits et vous prévenir qu'il ne m'est plus possible d'être son correspondant en France...

« Je vous prie de ne pas me garder rigueur de tout ceci et de n'en avoir aucune rancune à l'encontre de mon pays. Nous sommes, vous et nous, victimes de circonstances et de politiques qui nous dépassent et que nous ne pouvons que subir en les regrettant. Je vous conserverai, en ce qui me concerne, toute mon amitié à vous-même et Salem, auquel je souhaite une heureuse réussite dans ses études. J'espère en des jours meilleurs qui nous permettront de renouer des liens malencontreusement rompus. »

RJEB SALEM,
Etudiant en sciences économiques.
Tunis.

L'art pour l'art

A propos de l'intéressant article de Madeleine Chapsal, je voudrais faire les deux remarques suivantes :

— M. Claude Simon, à travers ses propos fort subtils, ne fait que recommander l'emploi d'une vieille recette de cuisine : l'art pour l'art.

— La qualité de la littérature engagée vaut bien celle de la littérature purement littéraire ! Pour s'en convaincre, il suffirait, par exemple, de lire attentivement le Bloc-Notes de François Mauriac.

J'espère que vos jeunes lecteurs me contrediront !

GEORGES RALLI,
Paris-1er.

Le jazz noir, le vrai

J'ai le regret de souligner la contradiction entre la ligne générale de votre journal et les articles de M. Ténot, en particulier celui sur Louis Armstrong paru dans le dernier numéro.

Je me demande pourquoi vous ouvrez vos colonnes à un critique de jazz qui déclare que Louis Armstrong fait de l'oncle-tomisme alors qu'il se montre seulement extraordinaire comédien, et semble ignorer que la pantomine ou la danse font partie du jazz. Il se retranche derrière l'avis du Harlem progressiste qui considère que le progrès, pour un Noir, c'est d'agir comme un Blanc.

M. Ténot oublie que le jazz est une musique de Noirs qui ne se juge pas d'après des critères de Blancs. Monk, Coltrane, Davis n'ont plus l'âme noire, cet esprit qui a créé une musique unique et originale, ils ont copié les Blancs. Pourquoi peut-on louer dans votre journal un Noir qui se fait blanc et donc renie sa race ?

En fait, on veut détruire le jazz noir, le vrai.

B. CAILLOUX,
Paris.

Les petits kiosques verdâtres

Louis Armstrong est, une fois de plus, directement visé. On essaya, autrefois, d'accréditer une incapacité physiologique ou physique (« il ne peut plus souffler, il est malade, ses lèvres ne répondent plus, etc. ») : les faits infirmèrent ironiquement, par le disque et les concerts, de tels « bruits » savants. Alors, « on » dit et « on » répéta qu'il était musicalement fini, qu'il se répétait sans cesse, qu'il ne créait plus. Cela aussi fit long feu, le public profane, mais sensible, et les vrais amateurs de jazz ayant jugé par eux-mêmes, pour ainsi dire sur pièces...

Une troisième campagne se développe donc, depuis un an ou deux, tendant à ridiculiser tous les musiciens noirs américains qui se comportent naturellement, avec désinvolture, gaieté et humour, devant leur public, blanc, noir. « On » accuse d'« oncle-tomisme » tout jazzman qui vit sa musique, au lieu d'être comme certains, raides, compassés, dignes, d'une dignité qui ressemble fort à celle d'un service funèbre...

Monsieur Ténot, vous et vos amis prônez une certaine musique, celle des Messengers, du M.J.Q., de Coltrane, etc., qui nous rappelle les petits kiosques verdâtres de nos villages, le pittoresque en moins. Aimez donc cette musique, mais abstenez-vous d'en abrutir la jeunesse. Le jour viendra où à chaque exhibition des Messengers ou de Miles Davis sera opposé un concert de jazz d'Armstrong, d'Ellington, de Kid Ory ou de Hawkins.

D. JANISSIER,
Versailles.

Le jeu à XIII

J'ai lu avec intérêt l'article de J. Meunier sur l'année rugbystique 1961. Et, cependant, je suis toujours surpris (et personnellement déçu) de constater que chaque fois que la grande presse parisienne aborde le « monde » du rugby, elle semble ignorer, sinon boycotter le rugby à XIII. Est-ce parce que le jeu à XIII n'a qu'une clientèle fort restreinte dans la capitale ou pour d'autres raisons ? J'avoue que pour moi le mystère demeure entier.

Mon propos n'est pas de comparer les principes de base et la technique qui régissent les deux jeux. Je désirerais simplement attirer l'attention sur l'audience importante des XIII en province, la solidité et la place que tiennent les grands clubs dans leurs cités respectives, le fait que les foules de Lézignan, Carcassonne, Perpignan, Albi, Montpellier, Villeneuve, Avignon ou Roanne sont aussi fidèles et passionnées que celles de Lourdes, Pau, Bayonne, Dax, Mont-de-Marsan, Béziers ou Brive et que l'équipe nationale est, tous les trois ou quatre ans, attendue avec impatience aux antipodes.

Et, d'autre part, ne croyez-vous pas que les XIII aient parfaitement résolu le problème de la rémunération des joueurs ? Le principe adopté est même, à mon sens, supérieur sur les plans social et humain, au professionnalisme intégral.

A. ROUSSET,
Frontignan
(Hérault).

Communiqués

● « Vérité-Liberté », qui publie depuis mai 1960 les textes interdits sur la guerre d'Algérie, et dont le Comité de direction est présidé par Laurent Schwartz, ouvre une souscription de 10.000 NF afin de pouvoir survivre aux saisies répétées. Les dons à partir de 10 NF adressés à Louis Lalande, 10, rue Jean-Bart, Paris-6e, C.C.P. 6976-68 Paris, donnent droit à l'abonnement.

● Vient de paraître : le numéro 13, janvier 1961, de « T.E.A. », revue ronéotypée de jeunes (dix numéros par an). « T.E.A. » se lit : Témoignages, Engagements, Actualités ; Toujours en Avant ; Tribune des Evénements et des Arts. S'adresser à Florent Gaudin, 3, rue Larribe, Paris (8e).

(7e année)
324e semaine
de la guerre
d'Algérie.

L'ÉDITORIAL DE J.-J. SERVAN-SCHREIBER

Eisenhower : 59 % de oui

L'ARRIVEE au pouvoir du jeune John Kennedy se produit dans des circonstances singulières, qui valent qu'on s'y arrête un instant. Non seulement parce que notre sort est directement lié à celui de l'Amérique mais parce qu'en observant de quelle manière Kennedy entre à la Maison-Blanche, on comprend un peu mieux ce qui se passe chez nous.

1952-1960. Eisenhower a régné huit ans. Son bilan est un bilan d'échec. Ce n'est pas la propagande communiste qui le dit, mais tous les éditorialistes et les spécialistes des Etats-Unis.

IL y a davantage de chômeurs aujourd'hui qu'à aucun moment depuis l'avant-guerre. Jamais depuis 1930 le dollar n'a été aussi fragile dans les bourses mondiales. L'industrie automobile, joyau de la prospérité et symbole de la puissance des Etats-Unis, licencie des dizaines de milliers d'ouvriers et arrête des chaines de fabrication : il y a déjà plus d'un million de voitures neuves qui attendent en magasin des acheteurs. L'industrie de l'acier, qui a mis l'Amérique à la tête des nations de l'univers, qui a fait sa supériorité dans la guerre comme dans la paix, travaille aujourd'hui à moins de 50 % de sa capacité de production.

Il y a huit ans, l'Amérique était la grande puissance atomique. Personne ne pouvait même songer à la braver. Elle, au contraire, pouvait allonger son bras en n'importe quel endroit du monde pour protéger un allié, si petit soit-il. Sa suprématie militaire était incontestée ; elle était sans précédent dans l'histoire des hommes. Elle pouvait dicter, contrôler, organiser la «Pax americana». Aujourd'hui c'est de l'Etoile rouge qu'est marquée la Lune, ce sont les savants russes qui ont lancé dans l'espace les plus puissants vaisseaux. Toute agglomération du continent américain, où qu'elle soit, est maintenant à la portée des fusées de M. Krouchtchev. Et c'est lui qui, d'une phrase, empêche l'Etat-Major américain de toucher à l'une des plus petites et traditionnelles colonies de Washington, à quelques dizaines de kilomètres des côtes de la Floride : Cuba. La réciproque n'est pas vraie. Aucune des fusées américaines actuellement construites n'est encore en mesure d'atteindre le Kremlin.

Il y a huit ans, les anciens alliés comme les anciens adversaires de l'Amérique étaient ses clients. Tous étaient demandeurs, ils se disputaient ses produits et ses faveurs. L'année dernière, le Président des Etats-Unis, le vainqueur de la guerre, n'a pas pu mettre le pied sur le sol japonais, contraint d'annuler au dernier moment son voyage officiel devant l'impuissance du gouvernement de Tokyo à se rendre maître des émeutes anti-américaines. Le mois dernier, les envoyés spéciaux de M. Eisenhower auprès du ministère des Finances allemand, venus à Bonn pour quémander auprès de M. Erhard une aide financière, se sont vu infliger l'humiliation publique d'être éconduits.

Ces faits sont connus. Bien d'autres pourraient être ajoutés à cette liste.

DEVANT un pareil bilan, les observateurs politiques s'attendaient à un écrasement de l'administration Eisenhower et du parti républicain aux élections présidentielles. Rien de tel ne s'est produit.

1°) M. Kennedy a été élu, certes, mais avec moins de 1 % de voix (comme l'avait montré très exactement le sondage Gallup d'avant l'élection) et, pourtant, contre l'adversaire le plus antipathique qui soit.

2°) Si le parti républicain en réaction contre Franklin Roosevelt n'avait commis l'erreur tactique de faire passer, il y a dix ans, une loi interdisant à un Président sortant de se présenter une troisième fois, Kennedy aurait été écrasé par Eisenhower. Le sondage que vient d'effectuer Gallup à travers les Etats-Unis, rendu public cette semaine, sur la popularité d'Eisenhower tranche le débat : 59 % des Américains ont répondu *Oui* à la question : « Approuvez-vous la manière dont le Président Eisenhower a conduit les affaires de l'Etat ? » (Kennedy a eu moins de 49 % des suffrages aux élections.)

59 % de *Oui*, contre 68 % au même référendum populaire en 1952, quelques mois après l'arrivée au pouvoir, triomphale, d'Eisenhower. Ces chiffres nous rappellent quelque chose ; nous allons y venir.

HUIT années d'immobilisme ont amené les Américains à ne retirer que quelques points au pourcentage de popularité de leur chef d'Etat, et lui conservent encore une large majorité.

Trente-deux mois d'immobilisme n'ont, en France, modifié la popularité de notre chef d'Etat que de 66 % à 57 % d'un Référendum à l'autre.

La mission primordiale d'Eisenhower était de conserver à l'Amérique sa suprématie militaire, diplomatique, économique dans le monde. Il l'a perdue. La mission confiée à de Gaulle était d'obtenir rapidement dans les meilleures conditions possible (pour l'avenir) la fin de la guerre d'Algérie. Il n'y a pas réussi. L'un comme l'autre, cependant, continuent, au suffrage universel, de jouir de la confiance d'une majorité décisive de leurs concitoyens.

Et si M. Macmillan, président au déclin de la Grande-Bretagne, a continué d'assurer le succès électoral du parti conservateur ; et si le vieux Chancelier Adenauer n'a aucun autre adversaire sérieux que son âge qui puisse l'obliger à se retirer ; si le sursaut des travailleurs belges s'enlise cette semaine devant le simple entêtement du piètre gouvernement Eyskens ; si la Démocratie chrétienne, en Italie, fait mieux encore en conservant indéfiniment le pouvoir non seulement sans aucun homme, comme une sorte de société anonyme... Si l'Occident, en somme, est solidement, résolument conservateur et choisit, partout, la continuité, même médiocre, c'est qu'il redoute par-dessus tout le moindre risque, la moindre aventure (le Général de Gaulle a exploité ce sentiment à merveille dans sa campagne électorale du Référendum).

C'est, plus précisément, que nous sommes entrés, depuis la fin de la dernière guerre mondiale, dans une période nouvelle où les deux seuls heurts brutaux qui, à travers l'Histoire, ont modifié d'innombrables fois les formes de la vie collective — c'est à-dire la guerre ou la faillite monétaire — sont écartés de notre horizon. Le progrès des armes nucléaires et celui de la science économique font que le déclin d'une société — américaine ou française, pour prendre les deux exemples qui nous intéressent directement ici — peut presque s'accomplir « sans douleur ».

L'INDIVIDU, américain ou français, peut critiquer à son aise la gestion des affaires, il n'est plus physiquement, violemment, affecté. Ceux qu'on appelle les « intellectuels » comparent, en Amérique, la carence de l'Administration Eisenhower à celle du Président Hoover, et, en France, le régime présidentiel et plébiscitaire du Général de Gaulle à celui de Napoléon III. Intellectuellement, oui. Mais si Hoover a été balayé, son administration écrasée aux élections, c'est que l'Amérique connut une crise économique désastreuse en 1932 — ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. Et si le Second Empire s'effondra, ce ne fut pas en raison de la désaffection des Français, mais par la guerre et la défaite — conditions tout autres que celles d'aujourd'hui.

N'Y a-t-il donc plus de sanction à la carence politique ? Il y en a une, mais à longue échéance : la montée de la nouvelle société communiste.

Si l'Amérique continue à laisser stagner sa machine industrielle, à pratiquer une politique myope à l'égard des pays comme Cuba, à se faire le tuteur de Tchang Kaï-chek ; si l'Europe occidentale se complaît dans la gestion du capitalisme et l'isolement moral croissant de l'individu ; si la France, singulièrement, traîne dans la guerre coloniale et gâche définitivement les chances de l'Eurafrique — à coup sûr notre génération verra, dans une désagrégation assez anarchique, le triomphe de la forme de société collectiviste conçue et construite à l'Est. Mais cela peut se produire, jusqu'au dernier moment, sans « faire mal ». L'Histoire travaille maintenant sous anesthésie. Parce que les grands conflits militaires et les grandes crises économiques sont écartés.

MAIS si telle est la probabilité actuelle (un destin d'objets, dont nous ne sommes plus les maitres), elle n'est pas une certitude. Il y a toujours — heureusement — des accidents. Pour n'en prendre que deux : Kennedy, malgré tout, et en somme par hasard, a été élu ; il est possible que cet « accident » change bien des choses. En France, une poussée démographique imprévue, et sans précédent, va d'ici quelques années faire éclater les cadres vermoulus que le régime gaulliste — successeur en tous points de la IVe — s'emploie à consolider. Cet autre « accident » peut, lui aussi, amener des changements très radicaux.

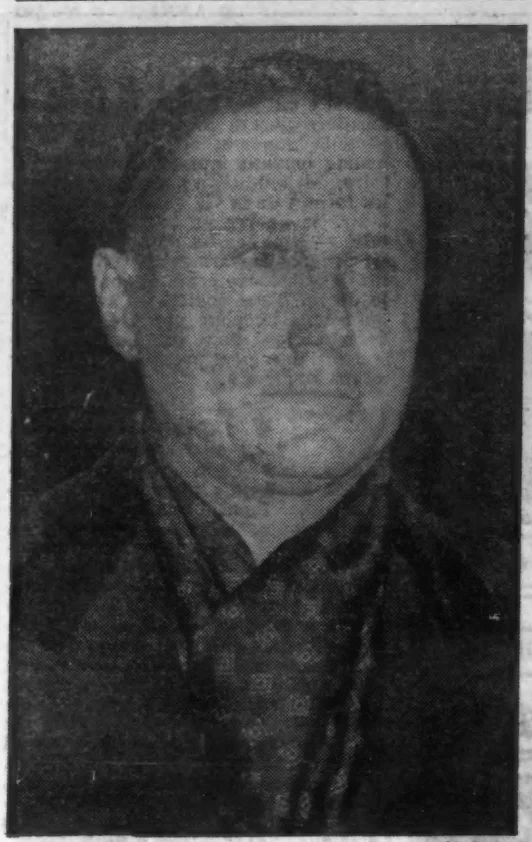
Même si les peuples de l'Ouest paraissent prêts à se laisser aller sous l'égide des conservateurs, saluons donc l'avènement du jeune réformateur qui entre à la Maison Blanche comme une heureuse improvisation du destin, qui pourrait — à moins qu'il ne soit justement paralysé par les forces d'immobilisme — entraver le déclin de l'Occident. Et travaillons, pour notre part, à ne pas être pris au dépourvu par l'inévitable et rude secousse que le départ de l'actuel chef de l'Etat donnera au pays, en offrant ainsi une chance à la génération qui monte de ne pas aller jusqu'au bout d'une paisible abdication.

J.-J. S.-S.

(A.F.P.)

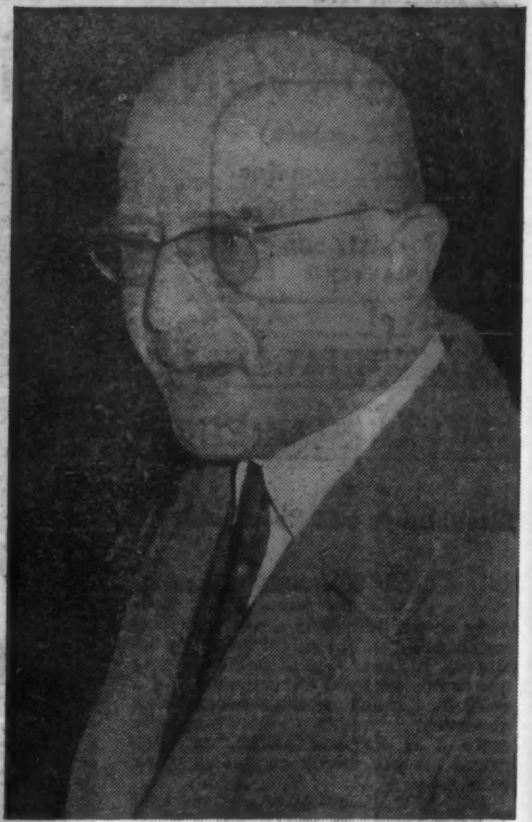
LE CITOYEN EISENHOWER.
Si Hoover ou Napoléon III avaient vécu en 1960...

HOLMES
22, AV. VICTOR HUGO, PARIS - PAS. 57 03
solde
sa collection de
vêtements de luxe,
pour hommes.



Le colonel Dufour. (Agip.)

Le général Coste. (Agip.)
« Je ne me faisais plus d'illusions sur les parachutistes. »



Le colonel Broizat. (A.D.P.)

LA NATION

La semaine

● ***Nouveaux accusés au procès des Barricades : les colonels des deux régiments parachutistes d'Alger en Janvier 1960.***

CETTE semaine, au procès des Barricades, l'Armée a montré ses deux visages. Le premier, dans la stricte conception des traditions militaires, est celui de la discipline, du respect total de l'ordre reçu, de la fidélité à l'Etat et à son gouvernement. Le général Coste, qui commandait au 24 Janvier à Alger la « Zone Nord-Algéroise », l'a illustré avec une force et une émotion qui retentiront encore longtemps dans les popotes et les cercles militaires. Le second, né des guerres coloniales, est celui des colonels « révolutionnaires ». Le colonel Broizat d'abord, puis le colonel Dufour à un degré moindre, tous deux commandant les régiments de parachutistes qui devaient seconder le 24 Janvier les gendarmes mobiles dans le dégagement du fameux « Plateau des Glières », ont illustré à la barre ce second visage de l'Armée qui, en Algérie du moins, a fini par éclipser sur la scène le premier.

Le général Coste, lui, a parlé brutalement, en soldat de tradition : les divisions de l'Armée existent, le malaise également. Les troupes parachutistes sont au cœur de ce drame. « *Certaines dépositions,* a-t-il rappelé, *démontrent un état d'esprit extraordinaire dans la conception traditionnelle de l'Armée. Elles ont fourni la preuve qu'un ordre n'est plus un ordre mais une base de discussion.* »

Le fond du problème, le 24 Janvier, est là. Pour la première fois depuis le début du procès, mise à part la déposition du colonel de gendarmerie Debrosse, le tribunal a pu approcher la vérité, cette vérité qui a fui sous les décors brossés par les accusés et la défense. C'est encore le général Coste qui a eu avec un avocat cet échange :

« *En somme, vous avez une foule pacifique, des femmes et des enfants, aucune menace, à peine quelques cris et vous envoyez quinze escadrons de gendarmerie !*

— Maître, c'est de l'affabulation. Et puisque c'est ainsi, je voudrais dire qu'aujourd'hui on juge deux complots, l'un du 24 Janvier, l'autre qui est le complot de la falsification. Ce mot m'est apparu trois jours après le 24 Janvier. J'ai vu alors que c'était une conspiration du silence, une conspiration des amnésiques, une conspiration des menteurs effrontés, mais qui ne vont pas jusqu'à l'outrage parce qu'ils sont devant des juges... »

Le « téléphoniste »

Pendant les premières semaines du procès, tant les accusés que la défense avaient dépeint la manifestation sous des couleurs idylliques. Le comité d'entente, les groupes armés d'Ortiz, l'occupation des facultés, les barricades n'étaient rien, ou peu de chose. Les paisibles citoyens, les scouts, les secouristes, la foule, tout ce monde s'apprêtait à regagner paisiblement ses foyers algérois. La charge des gendarmes, avait-on entendu dire, était un « mauvais coup » qui trouvait son origine dans une « provocation » ourdie par l'Elysée.

Cette thèse est aujourd'hui balayée. On avait mis en doute que le haut commandement ait été informé des décisions du colonel Fonde ouvertement qualifié d'agent provocateur. Personne ne conteste plus aujourd'hui que non seulement le général Gracieux mais aussi le général Challe avaient donné leur accord pour l'opération de dégagement.

Pourquoi ? « *J'ai vu Ortiz secrètement le samedi matin,* déclare le général Coste. *Il s'est vanté d'avoir des hommes armés. De dizaines il faisait des centaines de milliers. Il se vantait aussi d'avoir noyauté les U.T... Il m'a dit que dans ses rangs il comptait des révolutionnaires chevronnés qui savaient ce que c'était de manipuler une foule et un service d'ordre... Il ne pouvait y avoir de conciliation. J'ai retenu qu'on était au pied du mur et qu'il fallait agir vite... Mon état d'esprit était défensif jusqu'à 15 heures, car il était évident que nous ne pouvions agir tant que certains signes n'apparaîtraient pas. A 15 heures, mon état d'esprit change parce que le micro d'Ortiz multiplie les appels à la violence, parce qu'une nouvelle orchestration apparaît, qu'elle engage l'épreuve de force. Je ne peux plus avoir confiance dans les chefs des manifestants. Ils ne sont plus dans la cité, ce sont des révolutionnaires hors la loi...* »

Le général Coste pose clairement le problème : « *Alger voulait avoir le pas sur Paris, Alger voulait commander Paris. Je ne pouvais pas accepter ce chantage...* » C'est alors seulement que fut prise la décision de dégager les manifestants. Et cela d'autant plus que les inquiétudes du général Challe concernaient non seulement l'attitude de la rue mais aussi une partie de l'Armée :

« *Rentrant à Alger le 23, le général Challe est résolu à maintenir l'ordre et naturellement, quand on parle de maintien de l'ordre, on est obligé de parler de l'usage des armes. Non que nous soyons des bourreaux, mais il s'agit de savoir si l'on effectuera son devoir jusqu'au bout. Le général Challe nous a posé la question : « Accepteriez-vous ? » Un homme a dit non. Nous souffrions tous de cette situation. Le général Challe s'est tourné vers moi. Il m'a demandé si je ferais mon devoir. J'ai dit oui car il ne peut y avoir d'autre réponse. Vous savez pourquoi au moins vous, messieurs les généraux. Un serviteur de l'Etat sous son uniforme a-t-il à discuter la loi, l'obéissance à la loi ? Je ne voudrais pas me faire ici l'écho de certaines propositions faisant échec à la loi...* »

Cette rigueur, le général Coste ne pouvait l'attendre des officiers parachutistes pourtant sous ses ordres. « *Je ne me faisais plus d'illusions sur les parachutistes... j'ai joué avec des dés pipés.* » Comment cela ? D'abord les régiments mis à la disposition du colonel Fonde fonctionnaient si l'on peut dire en circuit fermé. Un colonel de liaison se tenait auprès du colonel Fonde : le colonel Ceccaldi. Il jouait le rôle, selon le mot d'un juge, du « téléphoniste ». Où téléphonait-il ? A l'état-major des parachutistes où un autre colonel, le colonel Meyer, recevait les ordres. Toujours selon le même juge, et selon le colonel Meyer lui-même qui a déposé, celui-ci jouait un rôle de « boîte aux lettres ». Au bout du circuit, deux colonels de régiment, Broizat et Dufour.

Une question d'honneur

Le colonel Broizat avait d'ailleurs auparavant exposé sa conception de son rôle :

« *Il m'a été demandé de prendre contact avec le colonel Dufour. Mais j'étais tellement convaincu que cela allait à l'encontre des directives du général Challe que l'heure n'était qu'un détail en comparaison de l'énormité de la chose...* » L'énormité de la chose c'est le dégagement du plateau des Glières. Il ajoute : « *Je ne vais pas dégager la foule rue Charles-Péguy, alors que le général Challe a pris un engagement. Boulevard Baudin ? Oui. Il n'y avait personne. Pour le reste, je ne pouvais pas accepter sans être certain de l'ordre du général Challe...* »

Bref, une chose est sûre. Un peu après 17 heures, le colonel Broizat, stationné à moins d'un kilomètre du plateau des Glières, reçoit l'ordre de

LA LETTRE DE FERHAT ABBAS (?)

« L'Express » a publié dans son dernier numéro le texte d'une réponse de Ferhat Abbas à la « lettre ouverte » de Jules Roy. Le G.P.R.A. vient de déclarer officiellement que cette lettre est un faux et qu'il l'attribue aux Services Psychologiques de l'Armée.

Deux hypothèses sont possibles :

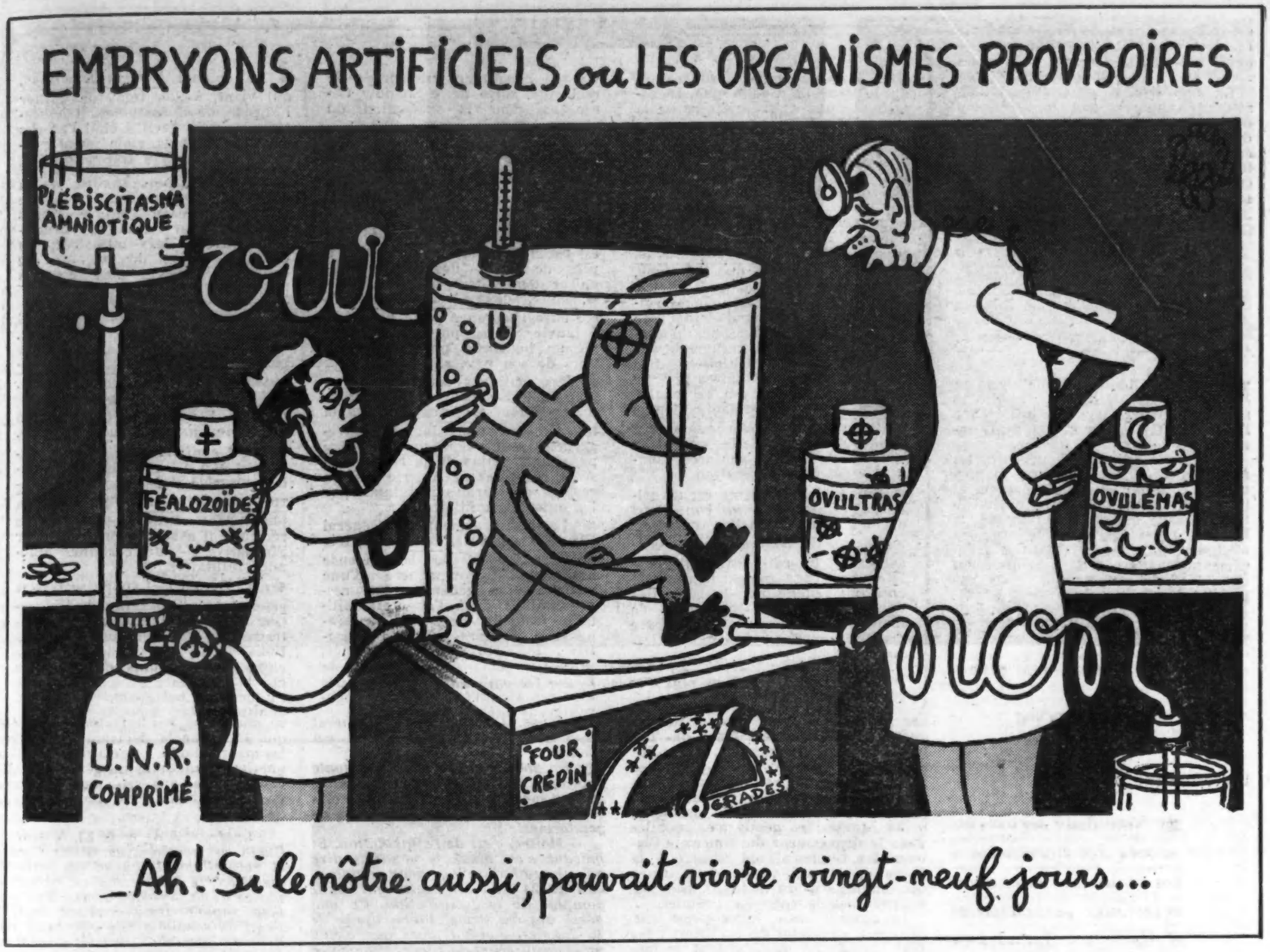
1° M. Ferhat Abbas a effectivement répondu personnellement à Jules Roy. Mais la publication de sa lettre dans «L'Express», en lui conférant le caractère d'une prise de position politique, a soulevé des difficultés au sein du G.P.R.A. et M. Ferhat Abbas a été amené à démentir.

2° Les Services Psychologiques de l'Armée sont les auteurs du texte que « L'Express » a publié. Le dernier passage de la lettre peut, à la rigueur, servir ceux qui ont intérêt à démontrer que M. Ferhat Abbas n'est pas en complet accord sur tous les points avec ses collègues du G.P.R.A. Mais à qui s'adresserait cette démonstration ?

Jean Daniel, qui est actuellement à Tunis, nous a téléphoné qu'il retenait, après enquête, une troisième hypothèse :

Ce sont bien les Services Psychologiques de l'Armée qui sont à l'origine de cette lettre. Mais il ne s'agissait pas, en fait, de prouver quelque chose sinon l'habileté technique de ces services. Faire publier dans « Le Monde » et dans « L'Express » une fausse lettre de Ferhat Abbas, est un acte de virtuosité — sans plus.

OLD ENGLAND
12, BD DES CAPUCINES - PARIS
Rayon sur mesures
COSTUME VESTON 485 NF
Peignés - Saxonies - Tweeds importés d'Angleterre
Chemises popeline haute qualité 26,50 NF
d.17



faire mouvement. Il n'apparait sur le plateau qu'une heure trente environ plus tard, après la fusillade. De même pour le colonel Dufour qui, il est vrai, part de plus loin, mais qui effectue la majeure partie du trajet en camion.

Là, les avocats bâtissent une nouvelle ligne de défense. En gros elle consiste à dire : « S'il y a eu mort de gendarmes c'est parce que la coordination de l'opération a été mauvaise. Il fallait attendre. Pourquoi 18 heures ? Le colonel Fonde est responsable... »

Mais le général Coste a par avance répondu à cette objection, d'une manière cruelle :

« Je n'attendais plus les régiments parachutistes. A quoi bon faire retarder la descente des gendarmes? J'étais un Gulliver ligoté auquel il reste un bras, les gendarmes. J'ai donné l'ordre au colonel Debrosse de descendre. Pour moi, agir c'est non seulement une mission mais une question d'honneur et de devoir. Mais pouvais-je croire que des Français étaient prêts à ouvrir le feu sur leur armée avec des fusils-mitrailleurs de 1924, avec des P.M. à tuer des buffles ? Et pire encore, à se tenir embusqués dans l'ombre pour se « payer des gendarmes » ? Car c'est cela l'expression ! »

On revient au point essentiel, maintenant nettement établi : la charge est devenue mortelle pour les gendarmes parce que les manifestants armés se considéraient d'ores et déjà comme des insurgés, mais aussi parce que les deux régiments parachutistes étaient commandés par des hommes qui étaient résolus au refus d'obéissance. On peut s'étonner de ne les voir apparaître ici qu'à la barre des témoins.

Mais au-delà de cette responsabilité mise à nu par le général Coste, l'ancien commandant de la Z. N. A. a posé le problème de la responsabilité du gouvernement lui-même. Car n'est-ce pas le gouvernement qui a laissé des commandements à des officiers politisés dont l'action s'est développée en opposition avec les véritables traditions militaires et une stricte conception de leur devoir ?

● *Au Laos, un allié inattendu pour Krouchtchev : le général de Gaulle.*

QUEL a été le rôle joué exactement par la France dans la très confuse histoire du Laos ? On continue à se battre dans la plaine des Jarres où le capitaine Kong Lé (neutraliste) conserve l'initiative face aux troupes du général Phoumi qui soutiennent le gouvernement Boun Oum reconnu par Washington. Malgré les commentaires violents de Moscou et de Washington qui parlent l'un et l'autre d'une nouvelle Corée, malgré la proximité de la Chine et du Nord-Vietnam, la crise ne semble pas évoluer vers un drame comparable à celui de la Corée. Il y a à cela plusieurs raisons. Tout d'abord, les Américains ne sont pas unanimes sur la conduite à tenir au Laos. Il ne fait de doute pour personne que jusqu'à présent ce sont les vues du Pentagone, c'est-à-dire des militaires, qui ont prévalu. Mais le Département d'Etat semble peu à peu reprendre les choses en main dans le sens d'un apaisement.

(A.P.)
LE CAPITAINE KONG LÉ.
Avec les services spéciaux français

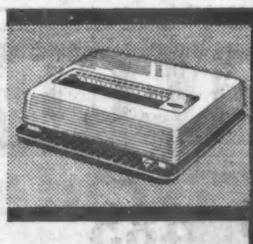
Dans cette affaire la position du gouvernement français a été exceptionnellement claire : la France souhaite un Laos strictement neutre où ses intérêts soient préservés. A cet égard l'affaire de la base de Séno ne peut que la renforcer dans sa conviction. Les accords de Genève nous avaient concédé cette base que M. Boun Oum, le Premier ministre reconnu par les Américains, vient de nous demander d'évacuer. C'est là, de sa part, une revanche contre les services spéciaux français qui avaient notoirement organisé le coup d'Etat neutraliste du capitaine Kong Lé, il y a quelques semaines. Mais c'est aussi une indication très nette de ce qui se passerait si la tendance pro-américaine se confirmait : on a vu, dans le Sud-Vietnam, à quelle vitesse les Etats-Unis savent s'installer à notre place.

L'appui anglais

Les intérêts français ne sont d'ailleurs pas seuls en cause. Si le général de Gaulle souhaite pour le moment le retour au pouvoir d'un gouvernement d'union — c'est-à-dire comportant le Pathet-Lao communisant, ce qui lui vaut les félicitations de M. Krouchtchev — c'est qu'il pense ainsi montrer son indépendance à l'égard des Américains, dont la politique lui paraît d'ailleurs irréaliste, et appuyer, en outre, ce qu'il interprète comme un effort du Kremlin pour enrayer toute initiative chinoise dans ce secteur. Pour ce faire, il possède l'appui total de l'Angleterre. En revanche, l'appel, suggéré par Londres, à la commission de contrôle née des accords de Genève, lui semble une initiative assez dangereuse. Il craint en effet que la France n'y

→

UN VRAI BIJOU : L'"ADJOINTE PORTABLE"



C'EST probablement la seule machine à copier que vous avez plaisir à placer dans votre bureau. Sobre, discrète, elle est vraiment petite... et vous pouvez même l'accrocher verticalement au mur. (Elle ne comporte aucun liquide.)

Démonstration chez vous sous quelques jours si vous le désirez.

Thermo-Fax

MACHINES MINNESOTA DE FRANCE

135, Bd Sérurier, PARIS 19e - BOL 71-19 - BOT 42-80
TÉL. 42-22-21 à LYON et 57-34-56 à LILLE

Pub. Y. Ytel

ait plus son mot à dire alors que Londres serait constamment consulté par l'Inde et le Canada, tous deux membres de la commission.

En définitive, le général de Gaulle souhaite apparemment une réunion des ministres des Affaires étrangères des grandes puissances qui aurait en outre l'avantage de ne pas l'écarter d'une éventuelle conversation Est-Ouest dont il redoute fort qu'elle ne se fasse au-dessus de sa tête.

● *En 1959, la France a perdu 36 millions de dollars dans les échanges de « matière grise ».*

MIEUX que tout commentaire, un recueil de statistiques, publié la semaine dernière par le ministère de l'Industrie (1), dit la misère de la recherche scientifique française.

Ces statistiques portent sur les échanges de « matière grise » (exportations et importations de brevets et licences). Un commentaire optimiste fait ressortir que la position de la France, à cet égard, s'améliore : en effet, en 1953, les exportations françaises de matière grise ne couvraient que 34 % des importations ; six ans plus tard, elles en couvraient 51 %. A l'égard de la zone dollar, le taux de couverture est passé de 22 à 37 % ; à l'égard de la Suisse, de 4 à 11 %.

A y regarder de plus près, cependant, le bilan n'est pas aussi favorable. En 1953, la France enregistrait avec l'étranger, en matière de concessions de licences, un déficit net de 26 millions de dollars ; en 1959, ce déficit s'élevait à plus de 36 millions. Excédentaire en 1953, le solde des échanges avec l'Allemagne est devenu déficitaire de 800 millions d'anciens francs. Il est déficitaire à l'égard de tous les pays industriels occidentaux (parmi lesquels le Canada, l'Autriche, la Suède et même, pour 240 millions, le Danemark), et excédentaire seulement à l'égard de la Belgique, du Japon, de l'Italie et de la Norvège, ainsi que de pays sous-développés (Espagne, Portugal, Grèce).

Plus significatives encore sont les statistiques concernant le nombre de brevets déposés dans les divers pays, nombre qui permet d'apprécier « l'inventivité » nationale lorsqu'il s'agit de brevets indigènes et le dynamisme industriel lorsqu'il s'agit de brevets étrangers.

Les Etats-Unis se classent évidemment premiers, avec 74.000 brevets en 1957 (dernière année recensée), dont 60.000 (73 %) indigènes. Viennent ensuite l'Allemagne, avec 55.000 brevets (dont 65 % indigènes), la Grande-Bretagne (40.000 brevets et 60 %), le Japon (33.000 et 80 %) et, en cinquième position, la France : 29.500 brevets, mais dont 13.500 seulement, soit 46 %, étaient indigènes. La Belgique ne vient qu'en neuvième position pour le nombre des brevets (9.800), et, en onzième position (après l'Autriche et l'Australie), pour l'inventivité, 84 % de ses brevets étant étrangers.

Moins vite que l'industrie

Si l'on compare ces données, relatives à 1957, avec celles pour 1950, l'on s'aperçoit que la position de la France s'est détériorée tant sous le rapport de l'inventivité (nombre de brevets indigènes) que sous celui du dynamisme industriel.

Il y a dix ans, en effet, la France venait en quatrième position ; elle en a été évincée par le Japon. De plus, contrairement à ce qui s'est passé en Allemagne, l'invention française ne s'est pas développée aussi vite que l'industrie : la part des brevets étrangers n'était que de 35 % en 1950, contre 54 % sept ans plus tard. Sur 23 pays, il s'agit là de l'un des déclins les plus marqués, les autres pays scientifiquement sous-développés ou déclinants étant la Suisse, la Belgique et le Canada (6 % seulement de brevets indigènes). La palme, une fois encore, revient au Japon qui, quatrième pour le nombre total des brevets, avance, sous le rapport de l'inventivité nationale, de la cinquième à la troisième place, devant la Grande-Bretagne.

(1) La protection des inventions en France et à l'étranger, Institut National de la Propriété Industrielle.

POLITIQUE

● C'est en pensant à la succession du général de Gaulle que la société HACHETTE, propriétaire de la chaîne de journaux FRANPAR (« France-Soir », « Paris-Presse », « France-Dimanche », « Elle », etc., et qui contrôle les Messageries de Presse), a prévu de lancer en mars un hebdomadaire dit « culturel ». Les responsables du nouveau journal seront des amis proches de M. CHABAN-DELMAS, dont M. Meunier du Houssoye, président de la Société Hachette, considère qu'il a des chances raisonnables de devenir Président de la République. Budget de l'opération : 350 millions. Arguments des démarcheurs qui sollicitent déjà des annonces publicitaires pour le nouveau journal : « C'est contre L'EXPRESS ». Cependant, depuis les résultats du référendum, les dirigeants de Hachette, voyant le général de Gaulle renforcé, songent à retarder l'opération.

● Une enquête délicate est actuellement en cours sur les conditions exactes dans lesquelles CERTAINS FILMS que la commission de censure avait interdits, soit à l'exportation, soit aux moins de dix-huit ans, ont obtenu par la suite des dérogation sur l'intervention de membres du cabinet du ministre de l'Information.

● M. FRANÇOIS MITTERRAND a exprimé le souhait que, dès à présent, les principales personnalités de la gauche prennent contact en vue de constituer une équipe de rechange, sorte de « Shadow Cabinet », pour la succession du régime actuel.

● On a dénombré, en tout et pour tout, au référendum, 501 ÉLECTEURS ALGÉRIENS en métropole ayant voté (on en compte environ 400.000).

● La fuite des CAPITAUX d'Algérie est estimée, de source officieuse, à plus de 20 % des dépôts bancaires depuis deux mois.

● AUCUN ACHAT D'APPARTEMENT n'a été enregistré en Algérie depuis le 5 janvier. Il est possible d'acquérir un logement pour les deux tiers de son prix antérieur.

● Des critiques sérieuses circulent au Palais concernant l'action du président MAURICE PATIN à la tête de la Commission de Sauvegarde. On lui reproche de s'être préoccupé moins de la réalité des sévices exercés en Algérie que du respect des formes juridiques par les autorités militaires.

● Le remplacement du général Ely par le général OLLIÉ à la tête de l'état-major de la Défense nationale s'accompagnera d'une redistribution générale des responsabilités dans l'appareil militaire français. Ce serait la première étape vers un triple objectif : modernisation de l'Armée, mise sur pied de la force de frappe, orientation du corps des officiers vers l'étude et la préparation de la guerre moderne.

● Le colonel ROMAIN-DESFOSSÉS, qui vient, à son tour, de quitter l'Algérie, où il commandait le secteur de Philippeville, était l'un des officiers les plus violemment partisans de l'Algérie française.

● Parmi les personnalités de la minorité européenne d'Algérie qui sont allées à Tunis ces jours derniers pour discuter directement avec des ministres du GPRA, figuraient des membres du COMITÉ D'ENTENTE DES ANCIENS COMBATTANTS (ultras).

● Le refus des Etats du Conseil de l'Entente (Côte-d'Ivoire, Niger, Dahomey, Haute-Volta) de faire partie d'une « COMMUNAUTÉ RÉNOVÉE » du type Commonwealth, risque d'inciter, selon l'Elysée, d'autres Etats de la Communauté à adopter une position analogue.

● Il est confirmé que certains militants M.N.A. auxquels on attribue un rôle dans les MANIFESTATIONS MUSULMANES des derniers jours, sont venus de France très récemment avec l'accord — ou sur l'initiative — de certaines autorités militaires.

● M. GEORGES LAURÉ, secrétaire général de la Fédération de l'Education nationale, affirme que, contrairement à certaines informations, il n'y a pas de difficultés entre les syndicats d'enseignants et le ministre intérimaire de l'Education nationale, M. Pierre Guillaumat.

● *A Rambouillet, de Gaulle se plaindra à Macmillan du Ghana et de la Nigeria.*

A quelques jours de la visite de M. Macmillan à Rambouillet, le dossier « africain » des relations franco-britanniques s'alourdit singulièrement. Ces dernières semaines, la diplomatie britannique s'est, sur plusieurs points essentiels, opposée en Afrique aux vues françaises et — le général de Gaulle ne manquera sûrement pas de le souligner — toujours dans le sens d'un appui aux pays « neutralistes » ou « révolutionnaires ».

La politique du Ghana est le premier objet des plaintes françaises. A l'O.N.U., à Casablanca, M. N'Krumah a sans cesse soutenu des thèses opposées à la France. Or, nul n'ignore que l'influence britannique demeure immense dans ce pays où l'Armée et la haute administration sont toujours encadrées par des Anglais. Au surplus, chaque fois qu'un problème important se pose, l'attitude d'Accra rejoint celle de Londres. On se rappelle qu'au moment où M. Lumumba allait disposer d'une escadre d'avions soviétiques pour rétablir son autorité sur le Katanga, ce furent des troupes ghanéennes conduites par le général britannique Alexander qui firent échec à son plan en occupant l'aérodrome de Léopoldville. Ce qui n'empêche pas, du reste, M. N'Krumah de défendre officiellement les droits de M. Lumumba à la tribune de l'O.N.U....

Autre affaire d'avions. Récemment, Israël et le Ghana se trouvaient sur le point de signer un accord aux termes duquel le premier, par l'intermédiaire de sa mission technique d'assistance à Accra, acceptait d'assurer la formation de pilotes militaires du second. Ces entraînements, se faisant sur des avions « Mystère » achetés par Israël à la France, risquaient de concurrencer la vente d'avions britanniques au Ghana. Londres « conseilla » donc à M. N'Krumah de renoncer à cet accord — ce qu'il fit.

(Holmès).
SIR ABUBAKAR-TAFEWA-BALEWA.
Après l'explosion.

Pas prévenus

Mais l'affaire de la Nigeria est encore plus grave. Ce pays, on le sait, a rompu ses relations économiques et diplomatiques avec la France. Rupture grosse de conséquences : forte de ses 40 millions d'habitants, la Nigeria, impressionnée par la conférence de Casablanca, se place par cette décision d'un seul coup en tête des pays d'Afrique noire dans leur lutte contre « les vestiges du colonialisme européen ». En outre, la Haute-Volta et le Niger, n'ayant pas d'accès à la mer et utilisant le territoire de la Nigeria pour leurs transits, sont désormais obligés d'entrer en contact étroit avec Lagos pour parer aux inconvénients qui résultent pour eux de cette rupture. Voilà donc la Nigeria opposant désormais son influence à celle de la France dans deux Etats de l'ancienne A.O.F.

« *Nous n'étions pas prévenus de cette rupture, et la Nigeria ne nous a pas consultés sur ses intentions* », déclare Londres. On a du mal à le croire à Paris, connaissant l'influence de la Grande-Bretagne sur Sir Abubakar-Tafewa-Balewa, Premier ministre de Nigeria. En outre, le prétexte invoqué par Sir Abubakar — les explosions atomiques françaises — n'est pas non plus pris très au sérieux : la Libye et le Ghana, par exemple, ont protesté contre les explosions mais n'ont pas rompu.

A travers la politique nigérienne et ghanéenne, c'est donc la politique britannique elle-même que le gouvernement français mettra en cause à Rambouillet. Le général de Gaulle insistera sur la menace sérieuse qu'elle fait peser sur toutes nos positions économiques en Afrique. Que répondra M. Macmillan ? Sans doute que si la France est aussi vulnérable aux surenchères africaines, la guerre d'Algérie — beaucoup plus que les explosions atomiques — y est pour quelque chose...

Les informations de la Semaine ont été recueillies par BRIGITTE GROS, P.-M. DE LA GORCE, CLAUDE KRIEF, MICHEL BOSQUET et JACQUES DEROGY.

GARY
73, CHAMPS-ÉLYSÉES
PARIS 8e
ELY. 77-76

soldes annuels
vêtements de luxe pour hommes,
démarques extraordinaires à tous les rayons !..

ÉTATS-UNIS

Les mille jours de Kennedy

● *John F. Kennedy, qui entre cette semaine à la Maison Blanche, sera-t-il un grand Président des Etats-Unis ? K.S. Karol a posé la question à un des hommes qui connaissent le mieux le successeur d'Eisenhower.*

AUCUN homme politique américain depuis Roosevelt n'a, sans doute, été aussi passionné que John F. Kennedy par les problèmes du monde moderne et n'a possédé une aussi grande culture historique. Aucun n'a su s'assurer l'amitié et la collaboration d'intellectuels aussi éminents.

Aux yeux de John F. Kennedy, pourtant, la qualité principale de l'homme politique n'est pas d'avoir raison, mais d'avoir la possibilité d'agir efficacement dans la bonne direction. C'est pourquoi, au cours des quatre dernières années, il a concentré toute son énergie sur un seul but : la Maison Blanche.

Quant on le pressait d'engager une croisade idéologique pour « démystifier » l'opinion américaine, il répondait : *« Pour éduquer un peuple, il faut d'abord pouvoir s'en faire entendre, c'est-à-dire occuper la chaire professorale »*. Cette chaire, il l'occupe à présent.

***« Etant donné le système politique des Etats-Unis, notre seul espoir de sortir de l'immobilisme actuel réside dans la personnalité de l'homme qui sera notre président à partir de 1961 »*. C'est le professeur Burns, biographe de Roosevelt et de Kennedy, qui me l'a affirmé dès mon arrivée aux Etats-Unis, au mois de septembre dernier. James MacGregor Burns n'est pas seulement un des meilleurs experts des institutions américaines ; il est aussi l'un de ceux qui connaissent le mieux John Kennedy. Il a eu accès à tous ses documents et il a pratiquement vécu à ses côtés pendant plusieurs mois avant d'accepter d'écrire un livre sur lui. Son verdict est formel : *« L'homme d'action à l'esprit ouvert dont l'Amérique a besoin, c'est John F. Kennedy »*.**

LA RELEVE

Une opinion anesthésiée

Cette confiance d'un universitaire libéral m'a impressionné. Burns est un « rooseveltien ». Ses amis européens sont des hommes de gauche. Je savais qu'il ne se serait pas engagé aussi complètement s'il avait eu des craintes et des réticences au sujet de la personnalité du sénateur du Massachusetts.

Pourtant j'ai vu et j'ai entendu Kennedy au cours de la campagne électorale. Certes, il est toujours souriant et d'un abord facile. Il a le sens de l'humour et la réplique rapide. Mais il est difficile de déceler, à travers une conversation avec lui, cette force de conviction qui émane d'un certain nombre de leaders politiques, même lorsqu'ils préfèrent, pour des raisons tactiques, ne pas discuter de leurs idées.

Plus mon séjour américain durait, plus j'étais déconcerté par la contradiction entre les éloges que des universitaires de gauche faisaient de Kennedy, et l'image qu'il présentait de lui-même à travers ses discours.

Quelle était la clé de ce mystère ? Le professeur Burns me l'a livrée à la veille de mon départ. Selon lui, elle est fort simple : *« Pour gagner des voix en Amérique, il faut se mettre au niveau de l'opinion publique. Tout effort pour voler plus haut aboutirait au désastre. Or cette opinion a été « anesthésiée » par Eisenhower. Elle est devenue amorphe et réfractaire aux idées nouvelles »*.

Ce que j'ai vu aux Etats-Unis a largement confirmé ce diagnostic. Les experts politiques ont condamné unanimement l'immobilisme de l'ancien commandant en chef du corps expéditionnaire en Europe. Pendant huit ans, la Maison Blanche a été virtuellement vide car son occupant refusait de prendre des décisions et laissait faire à chacun ce qu'il voulait. L'Amérique a fini par avoir une dizaine de gouvernements parallèles, dont aucun n'était capable d'agir efficacement. Pourtant, la grande masse des Américains a continué de considérer le général Eisenhower comme un héros, presque comme un prophète. Sa popularité est aussi grande en 1961 qu'en 1952, lors de sa première victoire électorale. Un tel paradoxe ne résulte pas du hasard.

Le divorce

Les Américains avaient besoin d'être rassurés. Ayant le sentiment d'être devenus la nation la plus riche et la plus enviée du monde, ils ont perdu la vision de l'avenir et ils ont commencé à craindre qu'on ne leur arrache leur bonheur. Malgré la rhétorique libérale sur la liberté et la démocratie, ils sont devenus profondément conservateurs. Eisenhower a été pour eux le « bon père » qui leur garantissait que rien ne changerait dans l'état de choses existant. Il leur répétait que tout allait pour le mieux et qu'il veillerait à ce que cela continue. On le croyait, même si les faits — tant à l'intérieur que dans la politique internationale — contredisaient ses paroles. Il en est résulté un étrange divorce entre le monde réel et le monde vu par les Américains. Kennedy — m'affirment ses amis — était contraint de rester dans ce cadre irréel pour se faire entendre à son tour.

Les experts de son entourage sont formels : sa tentative — pourtant timide — pour expliquer que Quemoy et Matsu ne sont pas nécessaires à la défense américaine et constituent une provocation inutile à l'égard de la Chine, lui a coûté des centaines de milliers de voix. En revanche, ses déclarations démagogiques au sujet de Cuba ont été bénéfiques sur le plan électoral. C'est parce qu'il a su montrer son « génie d'adaptation » que M. Kennedy l'a emporté dans un pays qui n'était pas préparé à recevoir des idées nouvelles.

Ici, les amis du nouveau président ajoutent modestement que le mérite de cette victoire lui revient entièrement. Kennedy ne se contente pas de réciter les discours qu'on lui prépare. Il se fie uniquement à son instinct politique. Vers la fin de la bataille électorale, l'état-major du sénateur du Massachusetts affichait un optimisme total, parlant même d'un raz de marée démocrate. M. Kennedy, lui, restait sceptique.

Il a cependant été profondément déçu par le résultat final des élections. Il espérait avoir une majorité beaucoup plus importante et une liberté d'action proportionnellement plus grande. Malgré le pouvoir énorme que la Constitution confère au Président des Etats-Unis, la formation d'un cabinet américain donne toujours lieu à des marchandages de couloir comparables aux pratiques de la IIIᵉ République française, bien plus qu'au système britannique où le Premier ministre choisit ses collaborateurs à son gré. Quand la majorité du Président est faible, il est évidemment beaucoup plus dépendant de cette coalition d'intérêts divers que représente son parti. Chaque fraction peut prétendre que c'est grâce à elle qu'il a été élu et qu'elle mérite, par conséquent, sa récompense. L'opposition, d'autre part, est plus combative et plus vigilante à l'égard de la nouvelle administration.

Le caractère marginal de la victoire de Kennedy a fait redouter le pire. J'ai été consterné d'apprendre, à New York, que les premiers « pionniers » à franchir la « nouvelle frontière » de l'administration démocrate étaient M. Edgar G. Hoover, chef du F.B.I. — qui a témoigné au Congrès contre le président Truman — et M. Allen Dulles, responsable de l'affaire de l'U. 2. Mais, cette semaine, de passage à Paris, le professeur Burns est venu m'apporter les dernières nouvelles de Palm Beach et, une fois de plus, il m'a rassuré.

Peu de concessions

Il admet que quelques postes ont été concédés par Kennedy à des hommes qu'il n'aurait pas choisis s'il avait gagné triomphalement le 8 novembre. Il aurait, sans doute, préféré placer M. Harriman à la tête du ministère des Finances, plutôt que le républicain Dillon, et M. Chester Bowles au secrétariat d'Etat, au lieu de M. Dean Rusk. Mais, dans l'ensemble, le nouveau Président a fait étonnamment peu de concessions et a formé l'équipe de son goût.

Ce gouvernement, composé de jeunes administrateurs, d'hommes pragmatiques et prêts à suivre Kennedy dans toutes les circonstances, a été accueilli aves satisfaction par la gauche américaine. Elle ne s'attendait même pas à y voir entrer un si grand nombre de libéraux. La surprise, c'est que la droite n'est même pas partie en guerre contre le nouveau cabinet. Certes, la presse de Hearst a dénoncé MM. Bowles, Stevenson et Williams comme un « *appeasement smelling*

→

trio » (1), mais, dans l'ensemble, aucun orage n'a éclaté. Même la nomination de Kennedy Junior (le frère du Président, Robert, âgé de trente-cinq ans) au poste de ministre de la Justice n'a pas soulevé les protestations qu'on pouvait prévoir. Une fois de plus, John F. Kennedy a démontré qu'il sait maîtriser les groupes de pression aussi bien au sein du parti démocrate que dans le pays en général.

Ayant ainsi franchi avec succès les étapes qui précèdent l'action, il lui faut maintenant engager sa véritable bataille. Il en a parfaitement conscience et il a déclaré au professeur Burns : « *J'ai réussi à survivre à la campagne électorale. Maintenant, il s'agit de vivre vraiment* ».

Cette nouvelle vie s'annonce comme dangereuse. Kennedy aura en face de lui un Congrès difficile, où la coalition des démocrates sudistes et des républicains conservateurs pourra virtuellement atteindre la majorité. Il entre en fonction à la veille de difficultés économiques intérieures considérables. Le nombre de chômeurs a battu, cette semaine, tous les records depuis vingt ans. L'héritage qu'Eisenhower laisse, dans la politique internationale, n'est pas enviable. La rupture avec Castro et la crise au Laos suffisent à le démontrer.

Le cap de 1962

Pourtant, Kennedy est confiant. Il est sûr que le Congrès sera obligé d'entériner un certain nombre des mesures sociales qu'il a promises au pays (Sécurité sociale pour les vieux, et aide économique aux régions souffrant du chômage, en premier lieu). Il sait que son « crédit d'espoir » est grand dans le tiers monde et qu'il suffira à amener un apaisement dans les régions affamées. Castro a prévu la démobilisation de ses milices pour le 20 janvier, date de l'entrée en fonctions du nouveau Président.

Mais Kennedy sait aussi que ce programme limité ne suffira pas à lui rallier durablement l'opinion américaine. Aussi, tout en n'envisageant aucun geste spectaculaire immédiat, il compte surtout sur un atout qui, à la longue, peut être d'une efficacité énorme.

D'après le dernier sondage Gallup, 59 % des Américains approuvent l'administration sortante. Presque 50 % d'entre eux ont voté pour un candidat conservateur qui a fait de surcroît une très mauvaise campagne électorale : M. Nixon. Malgré ces signes de stagnation, un phénomène nouveau apparaît en Amérique : même un électeur conservateur, fidèle à Ike, comprend instinctivement la nécessité de s'entendre et de vivre avec l'U.R.S.S.

J'ai reçu hier une lettre d'un confrère newyorkais. « *Je me suis beaucoup ennuyé* — m'écrit-il — *au cours de la soirée du Nouvel An. Pour vous dire la vérité, j'ai fini par aimer uniquement les soirées auxquelles participe Nikita S. Krouchtchev* ». Ce même confrère était mon voisin de table, au mois de septembre 1959, au cours de la première conférence de presse du Premier ministre soviétique à Washington. Je peux garantir qu'alors, il ne goûtait guère sa compagnie. Au contraire, il était pâle de colère. Il considérait la présence de ce

James Mac Gregor Burns, avec K.-S. Karol. (Marquis.)
Quelques séances ne suffiront pas.

communiste comme un outrage à l'Amérique et il ponctuait chaque réponse de Krouchtchev par l'épithète « bastard ».

Evolution isolée ? Je ne le crois pas. J'ai vu cette année plus de visages américains souriant au passage de Krouchtchev que lors de sa visite précédente. Or, cette fois-ci, on invitait la population à se montrer froide à l'égard du visiteur intempestif des Nations Unies, tandis qu'en 1959 Eisenhower lui-même demandait qu'on fît un effort de cordialité. Dans des conversations privées, j'ai remarqué également que les Américains parlent de Krouchtchev avec un amusement qui cache mal une sympathie inconsciente, et non plus avec la haine de naguère.

L'instinct politique de Kennedy lui fait comprendre qu'un accord avec l'U.R.S.S. serait aujourd'hui une mesure populaire. La détente — m'a expliqué le professeur Burns — facilitera à Kennedy la traversée du cap difficile des élections au Congrès de 1962, qui tournent toujours au désavantage du parti au pouvoir. Et si, plus tard, une véritable paix russo-américaine pouvait être établie, Kennedy pourrait affronter sans crainte le corps électoral de 1964. C'est à cela qu'il pense déjà.

Neuf mois

Les experts américains n'ignorent pas que Krouchtchev désire sincèrement un tel accord. Il en a besoin pour consolider sa situation au sein du bloc soviétique et il a promis la paix russo-américaine à ses compatriotes avant même que M. Kennedy ait posé sa candidature à la Maison Blanche. La conjonction d'intérêts des deux principaux chefs du monde n'a jamais été aussi évidente qu'aujourd'hui.

Mais une crainte persiste dans le camp kennedyen. Le Président américain a sa conception personnelle de la diplomatie. Il ne veut pas d'une grande rencontre spectaculaire dans l'immédiat. Il préfère qu'on examine calmement des deux côtés les dossiers qui se sont accumulés et qu'on y trouve des points de rapprochement possibles. Ce n'est que vers la fin du processus, quand aucun accident ne pourra plus mettre en danger la conclusion solennelle de la paix, que les présidents devraient entrer en scène.

Cette négociation préparatoire devra durer, selon les kennedyens, au moins neuf mois. Ils sont très optimistes sur son aboutissement. Sur un grand nombre de problèmes, les intérêts américains et russes se recoupent de plus en plus. Le désarmement en est un, quand ce ne serait que pour éviter la dangereuse dissémination des armes nucléaires. L'aide aux pays sous-développés en est une autre. La liste est plus longue qu'on ne le croit à première vue. Eisenhower invoquait le manque de sincérité des Russes pour masquer son complexe d'infériorité vis-à-vis d'eux. Kennedy est confiant dans les possibilités de son pays dans tous les domaines, y compris dans celui de l'anticolonialisme et de la « conquête » pacifique des nouvelles nations africaines et asiatiques. Qu'on lui laisse le temps et, vers la fin de 1961, il aura un tête-à-tête éclatant avec Krouchtchev.

Mais le Premier ministre soviétique acceptera-t-il ce pari ? Ne cherchera-t-il pas à saisir l'initiative diplomatique et à forcer la main à la nouvelle administration américaine ? Son tempérament est-il compatible avec une négociation patiente et secrète ?

A Washington, on n'ignore pas que M. Krouchtchev n'a pas les mains tout à fait libres pour agir. Sa victoire au cours de la conférence des 81 partis communistes à Moscou a été presque aussi marginale que celle que Kennedy a remportée en Amérique. A un moment donné, la conférence a failli se terminer sans qu'aucun communiqué soit publié et il a fallu un appel pathétique de Maurice Thorez aux Russes et aux Chinois pour qu'un effort supplémentaire soit fait. Malgré le communiqué de réconciliation, malgré les embrassades entre Krouchtchev et Liu Chao Chi, la presse chinoise n'a pas changé de ton depuis novembre 1960.

Au mois de décembre, à Moscou, plusieurs conseillers de M. Kennedy ont été témoins d'un curieux incident au cours d'une rencontre privée sur le désarmement, à laquelle participaient des Occidentaux, des Russes et des Chinois. La grande bataille sur la résolution finale a opposé beaucoup moins les Russes et les Américains que le chef de la délégation soviétique, le professeur Topchiev, et ses amis chinois. « *Nous avons vu le sommet Krouchtchev-Liu Chao Chi en miniature* », prétendent les Américains.

Or, les Chinois (qui rejettent la théorie krouchtchévienne selon laquelle la politique mondiale ressemblerait à un chou dont le cœur serait les relations entre Moscou et Washington) resteront-ils passifs devant des tentatives de rapprochement secret ? Ne craindront-ils pas que les deux « K » russe et américain ne préparent un accord sur leur dos ?

Un bon entraînement

Pour neutraliser le danger de la contre-offensive chinoise, M. Kennedy ne devrait-il pas d'abord changer d'attitude à l'égard de Pékin ? En privé, il serait peut-être le premier à reconnaître cette nécessité. Mais en tant que Président des Etats-Unis, il ne peut ni reconnaître dans l'immédiat la Chine communiste ni préconiser son admission à l'O.N.U. Des actes de ce genre créeraient un mur d'incompréhension entre le peuple américain et la Maison Blanche. L'opinion publique des Etats-Unis est, en effet, plus montée contre la Chine qu'elle ne l'a jamais été contre l'U.R.S.S. Peut-être est-ce le fait de la tradition politique américaine, plus orientée vers le Pacifique que vers l'Europe. Peut-être est-ce une séquelle de l'intense activité du « China lobby » (auquel M. Nixon n'était pas étranger). Mais le fait est là : les Américains n'admettraient pas, et ne comprendraient pas, un geste d'apaisement à l'égard d'un régime qu'ils voient comme la dictature d'une poignée de fanatiques sur 650 millions d'hommes. Si le dogme de la désintégration intérieure de l'U.R.S.S. a été définitivement enterré, celui de la chute imminente de Mao Tsé-toung reste encore vivace.

« *Avant de s'attaquer au problème chinois* — affirme le professeur Burns — *il faut donc que Kennedy dégèle le climat intérieur américain. Il faut qu'il réveille l'opinion publique, qu'il la débarrasse d'un certain nombre de clichés et d'idées préconçues. C'est une tâche encore plus difficile que la négociation avec Krouchtchev. Mais dans ses tractations politiques serrées avec les différents clans du parti démocrate américain, Kennedy a reçu un bon entraînement pour sa future rencontre avec les dirigeants soviétiques. Sur ce plan, nous n'avons aucune crainte. L'éducation de la masse américaine, en revanche, ne peut se faire en quelques séances.* »

L'objectif, pourtant, est clair. Sans qu'on nous précise comment le nouveau président des Etats-Unis s'y prendra pour transformer la mentalité même de ses compatriotes, on nous assure qu'il fera tout ce qui est en son pouvoir. Il ne veut pas les choquer, mais il ne veut pas non plus que l'Amérique reste assoupie. Or elle ne pourra progresser vraiment qu'après une « révision déchirante » de ses mythes. M. Kennedy veut expliquer aussi que l'humanité n'est pas divisée en « bons » et en « méchants », selon la conception de John Foster Dulles, mais que toutes les nuances y existent et méritent d'être reconnues.

Roosevelt avait promis naguère aux Américains 100 jours d'action pour les sortir de la crise. Kennedy, au cours de sa campagne électorale, a parlé de 1000 jours d'administration active. Aujourd'hui, on voit clairement ce qu'il sous-entendait par là. Pour faire la paix avec la Russie et pour rééduquer l'Amérique, 100 jours ne peuvent en aucun cas suffire. Il reste à savoir si 1000 jours suffiront.

K.S. KAROL.

(1) Une instruction secrète du Département d'Etat, qui vient d'être divulguée à Londres dans des circonstances mystérieuses, mais qui, malgré un démenti officiel, paraît authentique, illustre le genre de difficulté auxquelles le président Kenedy aura à faire face pour modifier la mentalité officielle en ce qui concerne les rapports des Etats-Unis avec le monde communiste. Adressée à tous les postes diplomatiques américains, sauf ceux des pays de l'Est, cette instruction en date du 10 juin 1960 concerne le programme mis en œuvre pour obtenir la désertion de personnalités dirigeantes des pays communistes. On y lit notamment : « *L'importance qu'il y a à obtenir ces défections est plus grande que jamais, du fait des efforts persistants et parfois couronnés de succès du Bloc soviétique pour miner le prestige américain sur la scène internationale. La diffusion publique de déclarations bien préparées de personnalités communistes — en particulier de celles de l'Union Soviétique — ayant déserté, peut contribuer d'une manière significative à combattre cette tendance... Un effort spécial doit être fait pour développer les contacts avec les personnalités du gouvernement local aussi bien qu'avec le personnel accrédité auprès des missions alliées et neutres et pour obtenir la coopération des personnes prêtes à favoriser la défection de membres des missions du Bloc soviétique...* »

HUMOUR

Un Américain pauvre

par ART BUCHWALD

AU cours des quinze dernières années, les Anglais ont vu toutes sortes d'Américains, depuis le « tranquille » de Graham Greene jusqu'à l'« affreux » de Bill Burdick, mais si la Banque d'Angleterre continue d'acheter l'or américain au rythme actuel, ils en verront apparaître bientôt d'un genre totalement nouveau pour eux : le pauvre Américain.

Nous avons été l'un des premiers Américains pauvres à débarquer à Londres en 1961 et il est de notre devoir d'avertir les Anglais que les individus souriants, cordiaux et dépensiers qu'ils ont connus pendant tant d'années vont être rapidement remplacés par des touristes miteux, économes et moroses qui seront encore heureux s'ils ont de quoi se payer l'autobus de l'aéroport jusqu'à Londres.

Lorsque nous sommes arrivé devant la douane avec notre valise défoncée et fermée par une ficelle, le préposé a demandé à voir notre passeport.

Nous lui avons simplement montré la semelle trouée de nos chaussures.

— Ah ! a-t-il dit. Vous êtes américain.

Nous avons tristement baissé la tête.

— Avez-vous quelque chose à déclarer ?, a-t-il demandé.

— J'aimerais bien, avons-nous répondu d'une voix étranglée par l'émotion.

— Avez-vous des cadeaux pour des amis anglais ?

— Des cadeaux ? La seule raison de ce voyage, c'est l'espoir que nos amis anglais nous en feront peut-être.

— Avez-vous des cigares ou du tabac ?

— Là, vous vous moquez de moi ! Après ce que les Cubains nous ont fait, nous avons de la veine de garder encore la base de Guantanamo.

— Pas d'arme à feu ?

— Voyons ! Toutes celles que nous avions, nous les avons envoyées au Laos, et regardez où ça nous mène !

— Je vous demanderai d'ouvrir votre valise, a dit le douanier.

Nous avons protesté : « C'est la première fois qu'on me fait ouvrir une valise. »

— C'est exact, a-t-il répondu en nous regardant dénouer la ficelle. Mais c'est qu'avant, vous étiez riche. Il est évident qu'aucun homme riche ne songerait à introduire des marchandises en fraude. Nous ne fouillons que les bagages des réfugiés hongrois, des Jamaïcains et, cette année, des Américains.

N'ayant découvert dans notre valise qu'un complet froissé, une chemise sale et un nœud papillon à élastique, il y a tracé une marque à la craie et nous a dit :

— J'espère que vous profiterez de votre séjour.

— Avec quoi ? avons-nous sangloté.

A la sortie, un porteur s'est précipité sur nous et nous a proposé ses services.

— Vous plaisantez, avons-nous dit avec un rire forcé, et nous avons attaqué à pied les quinze kilomètres qui nous séparaient de la ville.

Nous voici à Londres depuis une semaine et nous sommes heureux de signaler que les Londoniens se montrent pleins de sympathie pour les Américains pauvres. Ils n'agitent pas leurs livres sterling sous notre nez, ils ne tirent pas vanité du pouvoir d'achat d'un billet de dix shillings, et les soldats anglais ont promis de ne pas abuser des jeunes Américaines qui se jetteront bientôt dans leurs bras lorsqu'elle découvriront qu'ils sont tellement mieux payés que les GI américains.

Nous avons trouvé une atmosphère entièrement nouvelle, comme si les Anglais avaient envie de nous dire : « Vous vous êtes payé du bon temps mais nous ne vous en voulons pas. Buvons un verre et parlons de la guerre. »

Peut-être, à la longue, le déficit en or tournera-t-il à l'avantage des Américains. Après tout, les Anglais prennent toujours le parti du plus faible et, maintenant que nous avons perdu Cuba, ils peuvent difficilement attendre de nous des pourboires.

ART BUCHWALD.

(Copyright « L'Express » and « N. Y. Herald Tribune ».)

(Charpentier.)

ART BUCHWALD.
« Après ce que les Cubains nous ont fait ! »

ENFIN L'ANGLAIS A LA PORTÉE DE TOUS

Plus de 800.000 personnes ont déjà appris l'anglais en un temps record grâce à la « METHODE NATURE » qui a vraiment révolutionné l'étude des langues

Finie la torture des manuels de grammaire ! Aucun besoin de se farcir le crâne de mots et de règles appris par cœur, mécaniquement ! Dès la première leçon vous lisez l'anglais sans grammaire ni dictionnaire ni traduction, et vous comprenez parfaitement chaque mot !

Le nouveau cours « L'anglais par la Méthode Nature » vous apprend l'anglais en anglais, vous habituant à *lire*, à *parler* et à *penser* en anglais dès le début. La « METHODE NATURE » est la voie royale pour ceux qui veulent apprendre vite et bien la langue qui ouvre toutes les portes : l'anglais. Remplissez donc aujourd'hui même le bulletin ci-dessous et renvoyez-le nous. Vous recevrez alors gratuitement notre ouvrage illustré sur cette méthode nouvelle et révolutionnaire.

M. LORENTZ ECKHOFF
Professeur d'anglais de l'Université d'Oslo et expert linguiste de réputation mondiale, recommande vivement la « Méthode Nature »

Vous devez savoir l'anglais

De nos jours, dans les affaires comme dans les milieux scientifiques, celui qui ne sait pas l'anglais est à moitié sourd, aveugle et muet, il vit en marge du monde. Savoir l'anglais, c'est posséder la clef du succès. Et voilà que la « METHODE NATURE » vous permet d'apprendre l'anglais vite et bien, sans effort et à peu de frais.

Une méthode « sur mesures »

Nul n'est trop jeune, nul n'est trop vieux pour réussir. Les diplômes sont superflus, et la « METHODE NATURE » n'exige pas de vous des aptitudes particulières. Il n'est même pas nécessaire d'avoir beaucoup de temps libre : c'est vous-même qui fixez le rythme de vos études, vous apprenez chez vous, quand il vous plaît.

Un agréable délassement

Après une journée de travail vous ne pouvez dédier l'énergie qui vous reste à une étude fastidieuse. Ce qu'il vous faut, c'est une méthode qui vous permette d'apprendre sans effort, *naturellement*. La « METHODE NATURE » vous enseigne l'anglais comme une deuxième langue maternelle.

Mais tandis que l'enfant apprend au petit bonheur, sans méthode, vous acquérez l'anglais vite et bien parce que la « METHODE NATURE » est un système raisonné.

Il suffit de lire pour apprendre

Vous ouvrez le premier cahier du cours à la page 1. Vous n'y trouvez que de l'anglais et vous êtes surpris de pouvoir aussitôt lire et comprendre, même si vous n'en avez jamais su un mot. Le sens apparaît clairement à la lecture, si bien que les mots et les phrases se gravent naturellement dans votre mémoire.

Vite et bien

Ainsi au bout d'une semaine à des questions posées en anglais vous saurez répondre par des phrases anglaises complètes et *spontanées*. Après quelques mois, la langue et la *manière de penser* des Anglais vous seront si familières que vous pourrez lire leurs livres et leurs journaux, écouter leur radio et parler avec aisance.

Une méthode sérieuse pour l'homme moderne

Nos 800.000 élèves et anciens élèves et les attestations flatteuses qu'ils nous ont envoyées sont les meilleurs garants de l'efficacité du cours.

Non seulement des milliers d'anciens élèves, mais les maîtres les plus éminents recommandent la « METHODE NATURE ». Plus de quarante professeurs de linguistique aux universités les plus fameuses d'Europe ont écrit les préfaces des éditions nationales.

Le premier pas ne coûte rien

Tout ce que nous avançons, nous le prouvons. C'est pourquoi nous vous offrons, gratuitement et sans engagement pour vous, un livre de 52 pages où vous verrez pourquoi l'étude de l'anglais a été pénible jusqu'ici et comment la « METHODE NATURE » résout heureusement le problème. Remplissez donc ce bulletin tout de suite.

« METHODE NATURE »
INSTITUT D'ETUDE DES LANGUES
60, rue d'Hauteville - PARIS (10e)

Veuillez m'envoyer gratuitement et sans engagement pour moi votre ouvrage sur « LA METHODE NATURE » - le cours d'anglais vraiment efficace
(à remplir en majuscules s. v. p.)

Mme, Mlle, M. ______ Prénom ______

Adresse : ______ Ville ______

E 9/A 1 Département ______

ÉTUDE

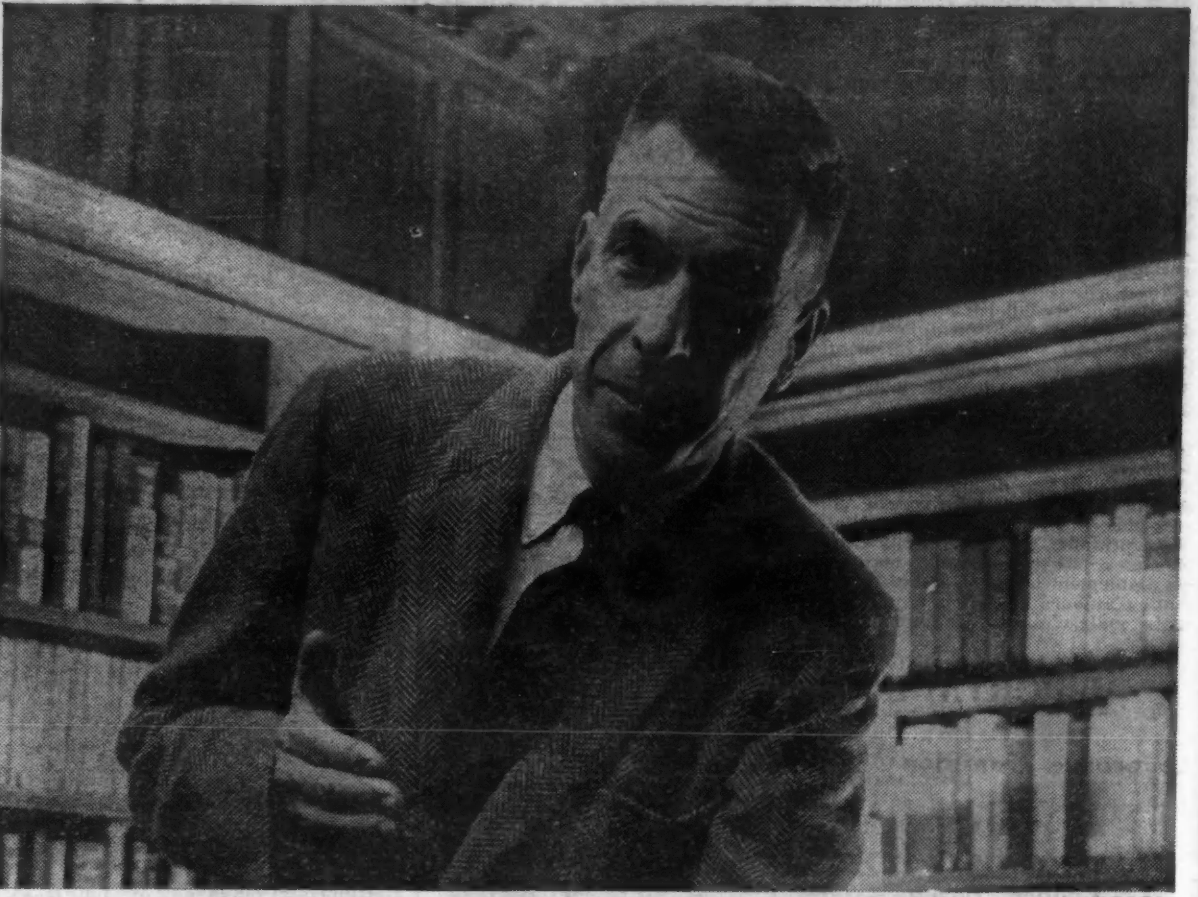
L'ère de l'opulence

● *Un économiste de l'équipe Kennedy explique comment le gouvernement américain peut éliminer définitivement la misère.*

John Kenneth Galbraith, 53 ans, est un de ces intellectuels typiques de l'entourage de John F. Kennedy, qui mènent de front une carrière universitaire, des missions administratives et des recherches personnelles. Professeur à Harvard depuis 1949, il a collaboré à « Fortune » pendant plusieurs années et dirigé l'Office des Prix, où la sévérité de ses contrôles lui a valu de nombreuses attaques. Il a étudié les effets des bombardements sur les économies allemande et japonaise et fait, dès 1958, des conférences en Pologne et en Yougoslavie. Il était un des plus chauds partisans d'Adlai Stevenson au cours des campagnes de 1952 et de 1956.

M. Galbraith est l'auteur de plusieurs ouvrages d'économie, dont l'un, « Le Capitalisme américain », a été traduit en France en 1956. Mais son livre le plus célèbre est « The Affluent Society », publié aux Etats-Unis en 1958. Il y dénonce le mythe de la production pour la production, aboutissant à une pléthore de produits somptuaires, et le contraste entre la misère publique et l'opulence privée.

« L'Express » présente cette semaine un extrait de ce livre, qui paraîtra chez Calmann-Lévy, à la mi-février, sous le titre « L'Ere de l'Opulence ».



JOHN KENNETH GALBRAITH.
Les enfants d'abord !

(U.S.I.S.)

« L'*ETUDE des causes de la pauvreté,* observa Alfred Marshall au tournant du siècle, *est l'étude de la dégradation d'une large partie de l'humanité.* » Cette partie de la population « *travaillait trop, recevait trop peu d'instruction, était fatiguée et accablée de soucis, ne connaissait ni le repos ni les loisirs* ». La possibilité de lui porter secours, conclut-il, constituait « *le but principal et l'intérêt le plus élevé des études économiques* ».

Il y a peu de chances qu'un économiste contemporain fasse une réflexion du même genre sur les Etats-Unis. Dans un monde où le salaire hebdomadaire dans l'industrie s'élève à 80 dollars et le revenu à 3.960 dollars en moyenne par famille, on ne peut plus faire passer la pauvreté comme un malheur universel ou généralisé. C'est une manière de voir dépassée.

Le dénuement dont parle Marshall était, il y a cinquante ans, le sort de tous ceux qui travaillaient sans spécialisation. En tant que malheur universel, il disparut grâce à l'accroissement de la production. Celle-ci, pour imparfaite que fût sa répartition, augmenta néanmoins de façon substantielle le revenu de ceux qui gagnaient leur vie. Le résultat fut de transformer la pauvreté, d'un problème de majorité, en un problème de minorité.

On peut considérer que la pauvreté moderne est susceptible de se ranger dans deux grandes catégories. Il existe d'abord ce qu'on pourrait appeler « les cas d'espèce ». Ils se rencontrent dans toute communauté, rurale ou urbaine, quelle que soit la prospérité de la commune et de l'époque envisagées. Le cas d'espèce, c'est la famille rurale misérable vivant dans une cour pleine d'immondices, avec des enfants sales qui jouent dans la boue. Ou bien c'est la masure noirâtre près de la voie ferrée. Ou c'est un sous-sol dans une ruelle latérale.

Les deux pauvretés

On lie d'habitude ce genre de pauvreté à des caractères propres aux individus, qu'elle afflige. Quelque trait particulier à l'individu ou à la famille en question est en cause : déficience mentale, mauvaise santé, impossibilité d'adaptation à la discipline de la vie économique moderne, naissances trop nombreuses, alcool, instruction insuffisante, ou un mélange de ces divers facteurs peut-être, ont empêché ces individus de participer au bien-être général.

Il y a ensuite ce que l'on pourrait qualifier de pauvreté « localisée », celle qui se manifeste sous la forme d'un « îlot de pauvreté ». Dans cet îlot, tout le monde ou presque est pauvre. Dans ce cas-là, il n'est évidemment pas facile d'expliquer la situation par une insuffisance personnelle. Nous pouvons attribuer à certains individus une déficience inhérente, mais il ne serait ni conforme ni sage de caractériser ainsi toute une communauté. Pour une raison ou une autre, les gens de cet îlot ont été frustrés par leur milieu environnant.

Les causes de la pauvreté localisée sont complexes, et bon nombre de celles qui ont été avancées sont fausses ou trop simplistes. La richesse des ressources ou la fertilité du pays, explications que l'on donne habituellement, entrent peu en ligne de compte. Le Connecticut, Etat à revenus élevés, a peu de ressources et un sol particulièrement pierreux. L'Ouest de la Virginie a des richesses naturelles. Le Connecticut a toujours été riche et l'Ouest de la Virginie pauvre.

Les circonstances ont amené un changement remarquablement intéressant, tout en étant peu reconnu, dans ce que l'on pourrait appeler l'économie politique de la pauvreté. Du fait du passage de l'état de majorité à l'état de minorité, la catégorie des gens très pauvres cessa automatiquement de représenter un sujet d'intérêt pour le politicien. L'assimilation politique aux gens qui ont les revenus les plus bas a suscité de tout temps la désapprobation de la classe aisée ; elle a en revanche eu l'avantage d'un appui sur une large majorité. Tout politicien qui parle à présent de gens très pauvres parle d'une petite minorité inorganisée. Il en résulte que le politicien libéral moderne ne s'appuie pas sur les membres indigents de la communauté, mais sur le nombre infiniment plus grand de personnes qui possèdent un revenu plus substantiel comme les membres des syndicats modernes.

Un minimum d'intelligence

En d'autres termes, l'intérêt porté à l'inégalité fut vital, aussi longtemps que la majorité des gens vivait dans le dénuement, alors que seule une petite minorité vivait dans l'aisance. C'est une question qui a cessé d'être brûlante à une époque où la majorité profite de l'abondance, bien qu'une autre fraction de la population jouisse d'une aisance infiniment plus grande encore. Le malheur veut qu'avec le déclin de l'intérêt porté à l'inégalité, la situation ne soit pas devenue nette. Il subsiste un problème qui, par certains côtés, présente des difficultés beaucoup plus malaisées à résoudre.

Une société de l'abondance qui soit en même temps rationnelle et humaine assurerait sans aucun doute à tous ceux qui en ont besoin le minimum de revenu indispensable à une existence décente. L'action corruptrice qu'une petite part de revenu ne provenant pas du travail (les indemnités de chômage notamment) peut exercer sur l'esprit humain a été indubitablement très exagérée, tout autant d'ailleurs que la valeur attribuée à la faim et à la privation dans la formation du caractère. En garantissant à chaque famille un minimum vital, en tant qu'élément normal de la société, on s'assurerait que la malchance des parents, méritée ou non, ne retombe pas sur les enfants. On prendrait ainsi des mesures pour que la pauvreté ne se perpétue pas d'elle-même.

Un remède aussi direct à la pauvreté dépasse malgré tout les bornes d'un espoir raisonnable. Il entraîne également des difficultés, comme dans le cas restreint de l'alcoolique ou du malade mental par exemple. La dépense d'un revenu, à l'égal de sa production, exige un minimum de caractère et d'intelligence. Il y a un moyen infiniment meilleur pour éliminer, ou du moins diminuer, la pauvreté ; c'est un remède moins direct, mais presque aussi efficace.

Des investissements humains

La première mesure tactique à prendre en s'attaquant à la pauvreté est de s'assurer qu'elle ne se perpétuera plus d'elle-même. Cela signifie que les investissements consacrés aux enfants des familles actuellement dans le dénuement doivent être aussi peu en dessous de la normale que possible. Si les enfants des familles pauvres sont pourvus d'écoles de premier ordre et que la fréquentation scolaire soit convenablement assurée ; si les enfants, mal alimentés chez eux, sont bien nourris à l'école ; si la communauté a des services de santé bien compris et qu'une surveillance médicale vigilante leur soit assurée ; si l'on offre des possibilités d'enseignement supérieur à ceux qui sont qualifiés, sans égard à leurs moyens ; et si, en particulier dans le cas des communautés urbaines, la loi et l'ordre sont convenablement assurés et qu'il existe des loisirs appropriés, dans ces conditions-là, il y a de fortes chances pour que les enfants de milieux très pauvres grandissent sans subir de graves préjudices. Dans le cas de la pauvreté localisée, ce remède exige que les services de la communauté reçoivent une aide de l'extérieur. La pauvreté se perpétue d'elle-même, parce que les communautés les plus pauvres sont les plus démunies des services qui l'élimineraient. Pour faire disparaître la pauvreté, il faudrait que nous pratiquions des investissements proportionnellement plus grands, consacrés aux enfants des milieux pauvres.

DU 16 JANVIER AU
25 MARS
VOUS POUVEZ OBTENIR
un MICROSILLON GRATUIT
EN ECOUTANT
RADIO BERLIN INTERNATIONAL
(LA VOIX DE LA REPUBLIQUE DEMOCRATIQUE ALLEMANDE)
sur ondes moyennes : tous les jours sauf le dimanche de 0 h. 44 à 0 h. 57
Le dimanche de 3 h. 30 à 3 h. 43
sur 287,60 m. (1.043 Kc./s.), 340,50 m. (881 Kc./s.), 521,70 m. (573 Kc./s.)
« ...Chaque émission comprend une partie musicale intitulée « LE DISQUE QUE VOUS ATTENDIEZ ». Tout auditeur qui nous écrira en indiquant le titre de l'œuvre musicale présentée dans l'émission, le nom de son compositeur et qui nous fera également parvenir un court compte rendu ainsi que le résultat de l'écoute, recevra par retour du courrier un splendide microsillon de production R.D.A. (Ext. du règl. du concours) »
Ecrivez à : RADIO BERLIN INTERNATIONAL
REPUBLIQUE DEMOCRATIQUE ALLEMANDE
S. I.

L'effet de l'éducation et des investissements correspondants consacrés aux individus est de les rendre capables soit de lutter plus efficacement contre leur milieu environnant, soit d'y échapper et de tenter leur chance en s'établissant ailleurs, à égalité plus ou moins grande avec les autres gens.

Les conditions requises pour l'élimination de la pauvreté sont les mêmes que celles nécessaires à l'équilibre social. (En réalité une bonne partie de la pauvreté spécifique peut être attribuée au fait de ne pas maintenir l'équilibre social.) L'intérêt à courte vue accordé à la production et aux investissements d'ordre matériel a détourné notre attention de questions plus urgentes, celle de la valeur de l'utilisation de nos ressources et celle de la nécessité de procéder à des investissements d'ordre humain.

La pauvreté — féroce, dégradante, inéluctable — n'a rien d'extraordinaire aux Indes. Rares sont les personnes là-bas qui ne subissent pas ce sort. Mais la pauvreté, lorsqu'elle subsiste aux Etats-Unis, a quelque chose d'exceptionnel. « La pauvreté, s'écriait Pitt, n'est pas déshonorante, mais elle est diablement irritante. » Dans l'Amérique d'aujourd'hui, elle n'est pas irritante, mais c'est un déshonneur.

Le Président Kennedy avec M. Harriman. (U.S.I.A.)
« Aurons-nous été des hommes courageux ?... »

REPORTAGE

La grande transition

Notre correspondant particulier Sydney G. Cooper raconte comment le président Kennedy a pris progressivement — mais avec une rapidité et une efficacité inhabituelles — le contrôle de l'énorme machinerie de la Maison-Blanche.

PENDANT toute la semaine, les démocrates n'ont cessé d'arriver à Washington en hordes joyeuses et triomphantes. Après avoir erré pendant huit ans dans le désert — un désert confortable, sans doute, et fort bien approvisionné — ils veulent célébrer aujourd'hui le transfert des pouvoirs à la nouvelle administration démocrate. Ils sont venus de tous les coins du pays : il y a les patrons politiques des grandes villes et des zones agricoles, ceux qui ont largement contribué au financement de la campagne électorale, ceux qui ont des parents influents et ceux qui ont des amis haut placés. Mais les plus importants sont les nouveaux titulaires de postes administratifs, qui vont faire leur première apparition publique, tandis que les républicains rentreront dans l'ombre pour y préparer leurs plans de reconquête du pouvoir pour 1964.

Pous distraire cette foule de nouveaux venus exubérants, il y aura des douzaines d'orchestres ; pour les exalter, il y aura un défilé de troupes d'élite avec présentation d'armes ultra-modernes ; pour les amuser, il y aura un bataillon de stars conduit par Frank Sinatra et sa « bande » (à laquelle appartient Peter Lawford, le beau-frère du nouveau Président) ; pour décrire les réjouissances, il y aura dix mille journalistes, et, pour les bénir, des prêtres de toutes les confessions. Le soir de l'inauguration, il y aura trois grands bals et un concert auxquels le nouveau président se rendra successivement.

Mais l'événement décisif aura lieu vendredi vers midi, lorsque John F. Kennedy se rendra en voiture devant l'entrée nord de la Maison-Blanche pour y prendre Dwight David Eisenhower. De là, les deux hommes se rendront jusqu'à l'estrade de bois édifiée devant le Capitole et sur laquelle, devant des milliers de personnes, le président de la Cour suprême des Etats-Unis fera prêter serment au nouveau président. Celui-ci prononcera ensuite son discours inaugural, dont il souhaite qu'il reste dans l'histoire américaine comme un monument à la fois littéraire et politique.

(Cartier-Bresson-Magnum.)
Le Capitole de Washington.
Après huit années dans le désert.

Un bon départ

Le samedi matin, avec la famille Kennedy installée à la Maison-Blanche et l'ex-président Eisenhower revenu dans sa ferme de Gettysburg, la période confuse de transition entre les deux administrations sera officiellement close. Prête ou non, on attendra de la nouvelle équipe qu'elle passe à l'action, bien qu'elle ne soit pas encore pleinement familiarisée avec l'appareil complexe qu'elle contrôle et avec les problèmes urgents qu'il lui faut résoudre. Comme l'a écrit l'historien Lurin Henry dans son livre « Les Transitions présidentielles » : *« L'inauguration consacre la popularité, l'influence et l'autorité formelle de la présidence, mais, à certains égards, elle ne marque que le début de la transmission des pouvoirs. Le nouveau président et les hommes qu'il installe avec lui au gouvernement doivent commencer à apprendre leur métier, afin de pouvoir tenir leurs engagements et modifier la politique gouvernementale en fonction de leurs propres objectifs. Ce processus implique des ajustements dans les relations du président avec le Congrès, les pays étrangers, les groupes d'intérêts privés, les partis politiques, la bureaucratie fédérale et les autres institutions qui peuvent gêner l'action du président... Il semble qu'il faille à peu près une année pour qu'une administration puisse imprimer sa marque à la politique nationale et imposer un style d'action particulier. »*

Pourtant, au cours des deux mois et demi qui se sont écoulés depuis qu'il a battu d'extrême justesse M. Nixon (qui va entrer dans un cabinet d'avocats de Californie), M. Kennedy a pris un excellent départ et il a déjà réussi à faire connaître son style particulier. La principale raison de ce succès, c'est la parfaite compréhension qu'il a manifestée de ce qu'un nouveau président doit faire pour s'emparer activement du pouvoir.

Ne pas s'isoler

D'autre part, il a eu l'intelligence d'établir des relations cordiales avec le président sortant au cours du long entretien qu'ils ont eu ensemble, il y a plus d'un mois. Ce n'était pas une mince prouesse, personne n'ignorant que le président Eisenhower l'avait jusque-là profondément détesté. Cette nouvelle cordialité s'est répercutée à tous les échelons de l'administration et elle a beaucoup contribué à diminuer la tension inévitable de la période de transition.

Bien que les démocrates se soient scrupuleusement gardés de commenter les décisions prises par le gouvernement sortant au cours des dernières semaines (Laos, Cuba, etc.), ils ont été complètement informés de toutes ces initiatives. En outre, l'ancienne administration a préparé des rapports détaillés pour l'équipe nouvelle et les nouveaux chefs de service travaillent pratiquement, depuis plusieurs semaines, aux côtés de ceux qu'ils doivent remplacer. Ce souci d'aménager au mieux la période de transition s'est manifesté dès le lendemain des élections, lorsque le président Kennedy a choisi l'avocat Clark Clifford — qui avait fait partie du cabinet du président Truman — comme agent de liaison avec la Maison Blanche. Non seulement M. Clifford a travaillé en liaison étroite avec son homologue républicain, mais, dans l'un de ses premiers rapports, il a conseillé au

→

président Kennedy de réduire le personnel de la Maison Blanche, afin de ne pas s'isoler du monde extérieur comme le président Eisenhower l'avait été par son état-major organisé sur le modèle militaire.

Les meilleurs

Il n'est pas inutile de retracer, rétrospectivement, les principales étapes que le président Kennedy a franchies dans sa route vers le pouvoir. La première a été le choix des hommes qui allaient travailler avec lui — les membres de son cabinet et de son état-major de la Maison-Blanche, les chefs des grandes agences fédérales, les sous-secrétaires du Département d'Etat et le noyau de conseillers politiques qui doivent, à tous les échelons, l'aider à élaborer et à appliquer ses décisions. Certains ont estimé qu'il était lent à choisir son équipe, mais c'était une tâche énorme et il a mis toute son énergie à sélectionner les meilleurs de ceux qui voulaient bien travailler avec lui. Il lui a fallu concilier les exigences de la politique avec ses propres idéaux, tenir compte des considérations de personnes en même temps que de ses désirs. La façon dont il y est parvenu est bien illustrée par la répartition habile des tâches entre les diverses personnalités de premier plan qui convoitaient le poste de secrétaire d'Etat.

En même temps qu'il passait le pays au tamis pour y découvrir des talents, le président Kennedy a chargé une vingtaine d'équipes d'experts d'établir des rapports sur les grands problèmes qui vont se poser à son administration. Ces rapports ont porté sur l'aggravation de la situation économique, les relations des Etats-Unis avec l'Amérique latine, le désarmement, les résultats de l'effort spatial américain, la réorganisation de la défense et l'action — très critiquée — des grandes agences fédérales. Certains ont été tenus secrets, mais au cours du dernier mois, le contenu de plusieurs de ces rapports a été révélé, au rythme de deux ou trois par semaine. Non seulement ces travaux apportent une première indication sur la direction dans laquelle le président Kennedy va s'engager, mais ils ont créé l'impression que son administration était déjà au travail avant même d'être en place.

Dans les tiroirs

Le plus important des rapports publiés jusqu'ici porte sur la situation économique. Il admet que celle-ci empire mais il estime que la tendance pourrait être renversée par une augmentation relativement modeste des dépenses fédérales, de l'ordre de 4 ou 5 milliards de dollars (20 à 25 milliards de nouveaux francs). D'autres rapports seront probablement enfouis dans les tiroirs lorsque la nouvelle administration se trouvera face à face avec la lourde structure bureaucratique du gouvernement fédéral. Le rapport Symington sur la réorganisation du Département de la Défense, par exemple, paraît déjà oublié.

Tout en poursuivant ce travail d'information personnelle, le président Kennedy s'est appliqué à projeter devant le pays une « image » de lui-même qui renforce son prestige et facilite son accession au pouvoir. Il a tenté de donner aux Américains le sens de leur mission. Parlant la semaine dernière devant l'Assemblée législative du Massachusetts, après une visite à l'Université de Harvard, il a adopté ce ton élevé que le général de Gaulle est le seul, de nos jours, à oser avec assurance : « *A ceux qui ont beaucoup reçu, a-t-il dit, beaucoup sera demandé. Lorsqu'un jour, le tribunal de l'Histoire siègera pour juger chacun de nous et déterminer si nous avons fait face à nos responsabilités envers l'Etat, notre succès ou notre échec, quel que soit le poste que nous aurons occupé, sera mesuré par la réponse à quatre questions :*

« *Premièrement : aurons-nous été des hommes réellements courageux ?...*

« *Deuxièmement : aurons-nous été des hommes au jugement réellement droit ?...*

« *Troisièmement : aurons-nous été des hommes réellement intègres ?...*

« *Enfin : aurons-nous été des hommes dévoués ?...* »

Tous les moyens

Si le nouveau président est aussi convaincu qu'il l'a dit du déclin de son pays au cours des huit dernières années, nous entendrons des variations de ce discours pendant longtemps encore. Car l'une de ses principales tâches sera de préparer l'opinion publique à l'ampleur de l'œuvre à entreprendre. Cette semaine, il est encore relativement inconnu, même des millions d'hommes et de femmes qui ont voté pour lui. Mais la semaine prochaine, tout ce qu'il fera, tout ce qu'il dira aura droit à la première page des journaux. Excellent technicien politique, le président Kennedy a conscience de l'immense pouvoir de persuasion que lui donnera sa fonction. Ce pouvoir, il pourra l'exercer à volonté par l'intermédiaire de la presse, de la radio et de la télévision. Il ne négligera aucun de ces moyens. Pendant la période de consolidation de son pouvoir — c'est-à-dire la première année de son administration — les Américains verront et entendront le président Kennedy plus qu'ils n'ont jamais vu et entendu le président Eisenhower.

SYDNEY G. COOPER.

★ Pâques, Gdes vacances
et toute époque de l'année

SÉJOURS D'ÉTUDE
et loisirs culturels

EN ANGLETERRE
ALLEMAGNE
ESPAGNE
ITALIE

★ Hôtes payants dans un milieu familial rigoureusement sélectionné et assumant toutes
RESPONSABILITES PEDAGOGIQUES et CULTURELLES
(conversation et devoirs contrôlés, excursions et visites)

★ Une organisation sûre, des méthodes éprouvées, des moyens de contrôle adéquats

HOME AND TRAVEL ASSOCIATION
32, rue Washington - PARIS (8e)
Tél : BAL. 32-95 et 96-24
2 bis, Grand-Pont, LAUSANNE
Tél : 22.35.31

(M. Riboud-Magnum.)

M. AHMED BOUMENDJEL, PORTE-PAROLE DU G.P.R.A.*
« Les masses ne l'accepteraient pas. »

ALGÉRIE

A la place de de Gaulle

● ***Après le communiqué du G.P.R.A., Jean Daniel nous câble de Tunis : le général de Gaulle est devant le choix : Tunisie ou Guinée.***

En une semaine, les préoccupations du G.P.R.A. ont fondamentalement changé. Le communiqué publié lundi à l'issue de la dernière réunion reflète mal le caractère radical de ce changement.

Sans doute, après le discours du général de Gaulle du 4 novembre dernier, pouvait-on écrire que l'enjeu de la lutte était moins une indépendance considérée comme déjà acquise que la place du F.L.N. dans le futur Etat algérien. Mais c'était encore une spéculation à long terme et fondée sur un seul discours. En fait, les doutes sur les possibilités concrètes du général de Gaulle de tenter l'expérience de l'Etat algérien demeuraient très vifs à Tunis. On pensait encore que l'Armée s'y opposerait.

Depuis le référendum, de Gaulle s'est désigné lui-même, aux yeux des Algériens du G.P.R.A., comme un interlocuteur valable, c'est-à-dire comme un adversaire disposant de toute l'autorité pour réaliser ses propres desseins. C'est donc de Gaulle que le G.P.R.A. veut désormais « accrocher », selon le terme employé par l'un des ministres F.L.N. les plus influents.

Aussi a-t-on pu voir à Tunis les principaux leaders du F.L.N. se mettre avec une surprenante sérénité à la place du général de Gaulle et se demander si, vraiment, il n'entend pas négocier : « Que pourrait-il faire d'autre ? »

De leurs tournées dans les différentes conférences internationales et de leurs passages dans les grandes capitales africaines, ces leaders algériens ont tiré des conclusions précises pour tout ce qui concerne la décolonisation. Ils admettent que de Gaulle veut décoloniser mais ils ont retenu le brillant exposé de Sekou Touré à Casablanca sur les différentes manières de quitter un pays.

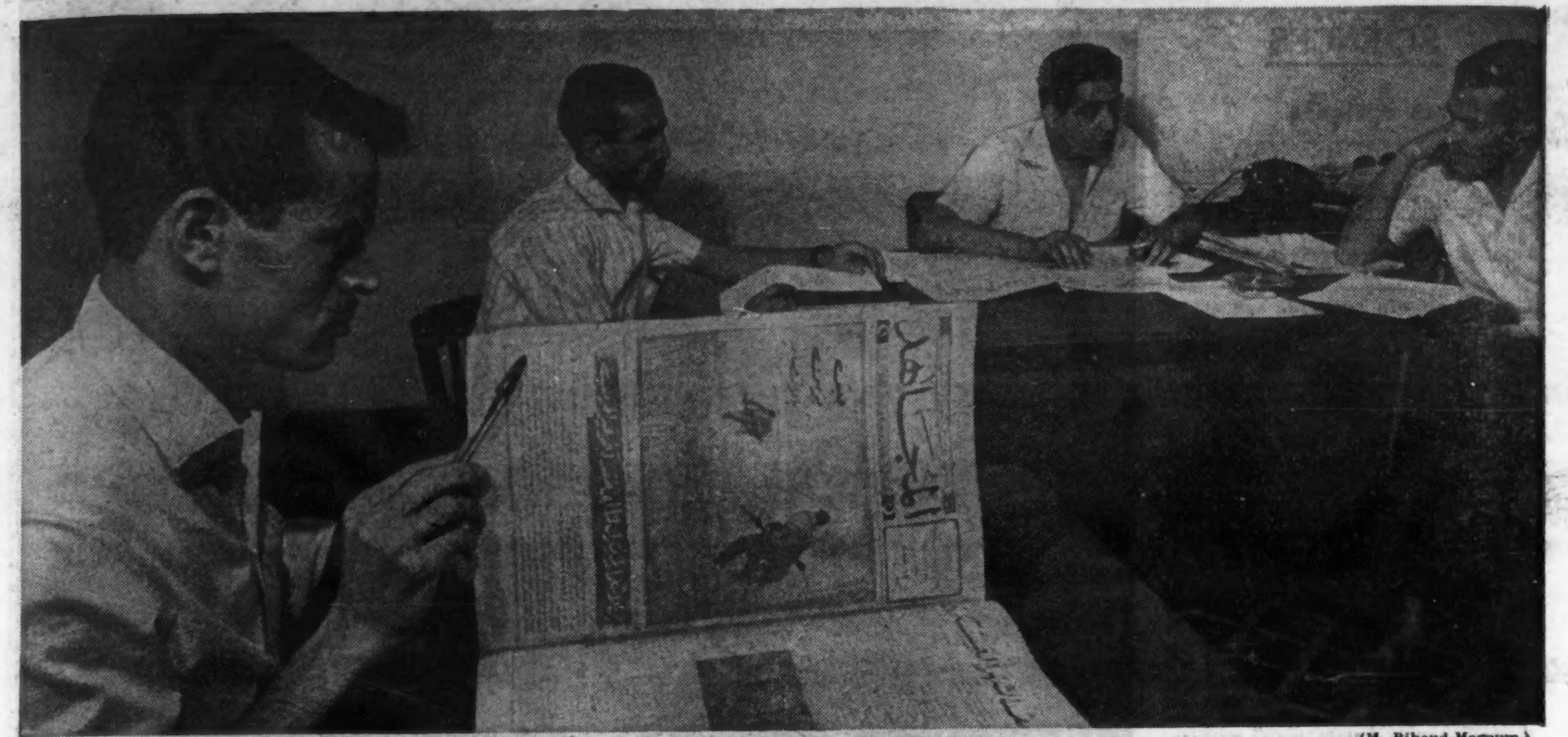
Un jeu interdit

Ils estiment que de Gaulle, après avoir été tenté par l'expérience malgache, c'est-à-dire l'écrasement de la rébellion puis l'octroi de l'indépendance à des hommes supposés raisonnables, y a renoncé. Ils ne sont pas sûrs que de Gaulle n'estime pas encore possible l'expérience camerounaise, c'est-à-dire la valorisation d'un nationalisme opposé aux insurgés et qu'on laisse libre de traiter avec ces derniers. Il s'agirait alors d'un bao-daïsme, mais où le Bao Daï aurait pour mission d'obtenir lui-même le cessez-le-feu puis l'indépendance, bénéficiant ainsi, aux yeux de ses compatriotes, d'un surcroît de prestige qui pourrait limiter l'autorité du F.L.N. Après les événements d'Alger et d'Oran, le G.P.R.A. se demande comment on peut croire qu'il acceptera de renoncer à ce qu'il appelle ses responsabilités.

Le F.L.N., en effet, s'estime aussi plébiscité en Algérie que de Gaulle l'a été en France. Ce plébiscite comporte, selon lui, de telles responsabilités que si même à un certain moment les amis du G.P.R.A. en Afrique du Nord avaient pu être tentés par le jeu d'une caution secrète donnée à un exécutif algérien, ce jeu leur serait aujourd'hui interdit. Les masses qui se sont soule-

(*) Recevant les journalistes, à Tunis. En face de lui, Jean Daniel.

Tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
"L'IMPECCABLE"
101, RUE DES MOINES - PARIS 17



(M. Riboud-Magnum.)

La rédaction du journal « El Moudjahid »*.
Il ne s'agit pas d'un chantage.

vées dans toute l'Algérie ne l'accepteraient pas.

Pourtant, le G.P.R.A. estime que de Gaulle tentera cette expérience néo-bao-daïste. Il pense que, pour ne pas traumatiser immédiatement l'Armée, et par refus de revenir sur une conception qui a déjà pourtant échoué, de Gaulle voudra faire la preuve des bénéfices de l'association et demandera ensuite aux populations algériennes de se prononcer par oui ou par non sur cette association. En ce cas, il convient d'abord d'avertir les nationalistes modérés qu'ils seront désavoués s'ils participent à une telle expérience — et c'est ce que le communiqué a fait avec netteté. Il convient ensuite de faire comprendre à l'opinion française qu'une association entreprise de cette manière est condamnée.

La victoire de Krouchtchev

Pourquoi le G.P.R.A. refuse-t-il, a priori, l'expérience de l'association octroyée puisqu'on lui réserve le droit de la refuser à terme ? Il est essentiel de le savoir. Les raisons de ce refus, je le sais, paraissent évidentes aux yeux de certains hauts fonctionnaires français. On dit couramment, dans des milieux même libéraux, que le F.L.N. ne peut pas risquer de voir un Etat algérien progresser sans lui. Il refuserait parce qu'étant faible sur le plan militaire, il n'est pas en mesure de se laisser voler ses objectifs politiques. « Si, en accord avec l'armée française, dont ce fut le programme, de Gaulle décrétait une réforme agraire, par exemple, alors que deviendrait la révolution algérienne ? », ai-je entendu demander à Alger. Or ce raisonnement est foncièrement spécieux. Il ne repose sur aucune des données déterminantes de la situation nouvelle. Il ne fait aucune part au problème international qui n'a jamais pesé d'un tel poids dans le comportement de chacun, à tous les échelons.

Les données nouvelles sont en effet extrêmement claires : le G.P.R.A. est une institution reconnue par les deux tiers des Etats de la planète. C'est aussi un organisme qui a contracté des alliances sérieuses et des engagements précis envers ses alliés. C'est enfin un mouvement qui s'est inséré dans la guerre froide et en a tiré des avantages qui sont en même temps des contraintes. Quand bien même, aujourd'hui, le F.L.N. choisirait — ce qui d'ailleurs est inconcevable — une compromission ou même un compromis qui lui ferait perdre la face, il ne le pourrait pas. Non pas du fait d'une interdiction soviéto-chinoise, mais du fait des courants créés à l'intérieur même de la révolution algérienne par l'aide soviétique et chinoise et par la nouvelle mystique africaine.

La plus grande victoire de Krouchtchev au cours de l'année 1960 a été, en effet, de transformer la conception de la dignité nationaliste. Il s'y est si bien pris et les Occidentaux lui avaient si bien préparé le terrain que, pour la majeure partie de la jeunesse africaine, l'indépendance n'est plus une valeur en soi. Il faut encore que cette indépendance soit réelle, c'est-à-dire bénéficie de l'investiture soviétique. Castro, à l'O.N.U., Sekou Touré, à Casablanca, ont fait prévaloir ces conceptions qui, du point de vue tactique, et en ce qui concerne Cuba et la Guinée, sont parfaitement défendables mais qui, adaptées à d'autres pays, aboutissent à de véritables déviations. En tout cas, dans la mesure où l'Occident ne laisse plus d'autre recours aux Etats sous-développés que de s'allier à l'Union Soviétique pour lutter contre le néocolonialisme, alors l'investiture russe devient le sceau qui authentifie une indépendance. Le F.L.N. a plongé sa jeunesse dans cet état d'esprit et il la traumatise déjà en lui faisant accepter une négociation sur une période de transition qu'on sait déjà longue avant une indépendance dans l'association. Croire qu'il peut accepter un compromis qui serait jugé déshonorant ou croire qu'il ne dispose pas, dès maintenant, d'une possibilité d'internationaliser le conflit si la négociation apparaît impossible, constituent deux illusions catastrophiques.

La certitude que de Gaulle n'a pas l'intention de négocier vient d'être cependant ébranlée en particulier par la façon dont l'agence France-Presse a commenté le communiqué du F.L.N. à Tunis. On a épluché ce commentaire : on s'est aperçu que la compréhension avait été totale et qu'il commençait à y avoir un véritable code. Toutes les intentions des rédacteurs algériens des textes F.L.N. ont été devinées, la signification des omissions volontaires a été parfaitement perçue. On a été rassuré aussi par les précisions qui ont été récemment données sur les institutions provisoires. S'il ne s'agit que d'une décentralisation administrative et de la promotion de quelques préfets musulmans, on est prêt à Tunis, à trouver cela négligeable. Ce que le F.L.N. redoute d'ailleurs, ce n'est pas la méthode des institutions provisoires, ce n'est pas une prédétermination jugée au contraire inévitable, c'est bien une solution octroyée, laquelle, même si elle se trouvait, par hasard, se rapprocher de la conception F.L.N., devrait être combattue par la guerre et n'arrêterait pas le mécanisme bien mis au point de l'internationalisation. D'importantes personnalités non algériennes, à Tunis, savent qu'il ne s'agit pas d'un chantage. En fait, le F.L.N., au moment où il croit la solution proche, prend peur lui-même des forces qu'il a mises en branle.

(M. Riboud-Magnum.)

M. Ferhat Abbas.
Plébiscite ?

Un souffle d'oxygène

Pourquoi ? Eh bien ! parce que le F.L.N. n'est plus dans le désespoir. Cette guerre de six années ne s'est pas faite seulement contre le colonialisme. Elle s'est faite pour réveiller la torpeur de masses apolitiques, pour donner à chaque Algérien une conscience nationale et un élan révolutionnaire. Depuis les journées de décembre à Alger et à Oran, le G.P.R.A. n'a plus de doutes. L'Algérie révolutionnaire existe et l'adversaire ne peut plus se permettre aucune action psychologique. La révolution a atteint ses premiers objectifs, le reste ira tout seul. Parce qu'il se sent fort et assuré de l'avenir, le F.L.N. est prêt aux concessions raisonnables, aux étapes transitoires, aux solutions constructives. Il veut éviter le chaos de l'internationalisation. Il veut discuter les vrais problèmes qui concernent le rapport des deux communautés, musulmane et non musulmane, et les rapports de l'Algérie avec la France. De ce point de vue, on peut dire que les manifestants de la Casbah et du clos Salembier ont apporté aux milieux algériens de Tunis un puissant souffle d'oxygène. Il y a des moments où l'on voudrait plus qu'à d'autres époques trouver les mots suffisants pour convaincre. Etablir qu'un témoignage comme le mien aujourd'hui n'est pas l'œuvre d'un partisan, quelles que soient ou quelles qu'aient été mes préventions. Montrer que les circonstances m'ont placé de telle sorte que je traduis le reflet d'une réalité et que cette réalité doit être prise en considération. Inviter à la négociation peut paraître devenir une manie obsessionnelle ou le résultat d'une option purement politique. Or c'est presque ici le contraire. Ma conviction la plus profonde, en ce moment, c'est que, pour l'Armée qui se préoccupe de ne pas abandonner les musulmans anti-F.L.N. et pour les Français d'Algérie qui ont de justes préoccupations quant à leur avenir, toute autre solution que la négociation immédiate est désastreuse. Le F.L.N. seul peut imposer ce dont nous cherchons à faire bénéficier les minorités. Le F.L.N. peut seul accepter sans désaveu l'expérience d'une association. Cela, tout le monde le sait. C'est l'heure du choix : nous n'avons plus qu'à choisir entre une méthode tunisienne et une méthode guinéenne. Ou la Tunisie, ou la Guinée. Et la Guinée au bout d'une guerre amplifiée.

JEAN DANIEL.

(*) Organe officiel du F.L.N.

SCIENCES

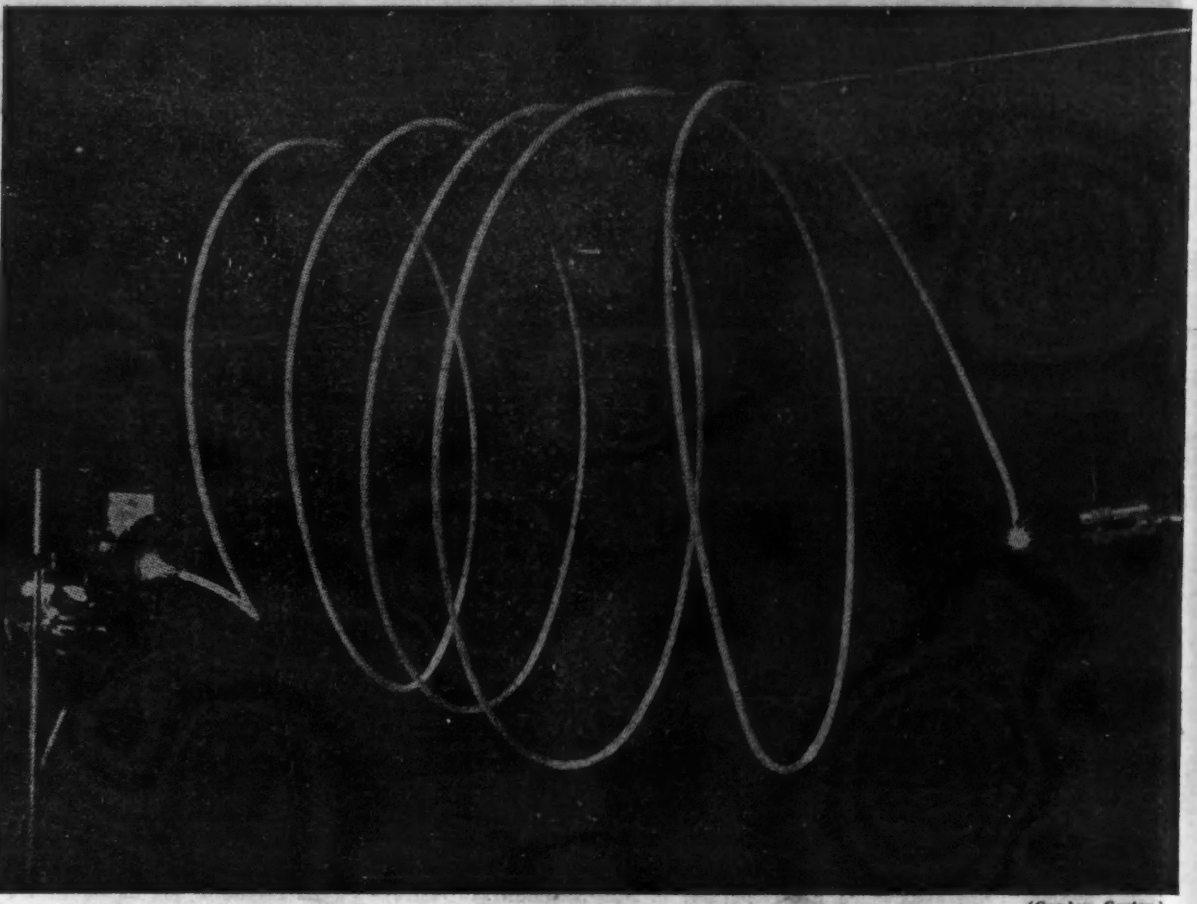
Les fibres optiques

Un appareil à regarder dans les coins qui servira aux médecins, aux astronomes et aux agents secrets.

EN même temps qu'un dispositif nouveau d'investigation optique, les Anglo-Saxons nous envoient un vocable pour le désigner : le « light-pipe ». Avant que les gardiens de la pureté linguistique, qui remplacent déjà « pipe-line » par « oléoduc », ne partent en guerre contre cet anglicisme et ne nous fassent adopter le terme de « luminoduc », précisons qu'il s'agit d'un « appareil à regarder dans les coins ».

Si l'on prend une longue canne droite de verre transparent et qu'on éclaire une de ses extrémités, en regardant à l'autre bout, on perçoit la lumière qui a traversé toute l'épaisseur de verre formant la tige. Il n'y a là rien qui choque ; la lumière qui se propage en ligne droite peut en particulier cheminer le long de cette canne rectiligne. Mais que se passera-t-il si notre canne, au lieu d'être droite, est courbée en arc de cercle ou même enroulée en spirale ?

D'une façon inattendue au premier abord, il apparait que (moyennant quelques précautions), la lumière suit docilement le tracé compliqué de la tige pour émerger à l'autre extrémité. Les vieilles lois de l'optique ne sont pourtant pas mises en défaut, et la lumière continue à se propager en ligne droite.



(Gordon Coster.)

UN « LIGHT-PIPE » OU « LUMINODUC ». 250.000 *fibres d'un micron de diamètre.*

Dès 1870

Simplement, quand le rayon lumineux qui chemine à l'intérieur de la tige courbée rencontre la paroi latérale, au lieu de la traverser pour s'échapper vers l'extérieur, il peut s'y réfléchir comme sur un miroir et retourner ainsi vers l'intérieur de la canne. Pour cela, il faut que le rayon frappe la paroi sous un angle faible, inférieur à un angle critique qui dépend de la qualité du verre employé.

Dans ces conditions, la lumière chemine en zigzag à l'intérieur de la tige, et sa trajectoire épouse finalement la courbure de celle-ci.

Le phénomène du rayon qui se réfléchit sur une surface transparente au lieu de la franchir, désigné sous le nom de réflexion totale, est anciennement connu et son utilisation est courante. Dans les périscopes, les jumelles de campagne, certains appareils « reflex », les prismes à réflexion totale remplacent avantageusement les miroirs. Même l'idée de tuyaux lumineux courbes a été citée par le physicien britannique John Tyndall dès 1870. Son « light-pipe » était constitué par un mince filet d'eau jaillissant de la paroi latérale d'un bac éclairé intérieurement.

La lumière suivait le trajet de la chute d'eau. L'expérience de cette fontaine lumineuse est connue de tous les écoliers, mais ce n'est que récemment qu'on a songé à exploiter ce phénomène, qui permet de créer d'importants dispositifs optiques.

On utilise des verres de haut indice de réfraction qui sont étirés en fibres très fines, de l'ordre du millième de centimètre de diamètre. Les différentes fibres sont rangées parallèlement de façon à former un faisceau aussi flexible qu'une corde banale. La lumière qui frappe l'une des extrémités de ce câble ne peut sortir qu'à l'autre extrémité, quelle que soit la façon dont on a plié ou enroulé le faisceau. On peut ainsi soit éclairer des endroits difficilement accessibles, soit en recevoir une image. Chaque fibre perçoit une parcelle de l'image originale et la transmet jusqu'à l'autre extrémité, où tous les points lumineux recomposent une image analogue. L'ensemble fonctionne ainsi, au mode de transmission près, à la façon d'une chaine de télévision.

Pour que la qualité de l'image soit bonne et que celle-ci ne présente pas un grain trop marqué, il faut que les fibres qui composent le faisceau soient aussi fines que possible. On a d'ores et déjà construit des « luminoducs » avec des fibres n'ayant qu'un micron de diamètre, ce qui est voisin de la longueur d'onde de la lumière employée et constitue la limite matérielle au-dessous de laquelle il est impossible de descendre. La qualité des images transmises est tout à fait satisfaisante.

A dix mètres

Quelle que soit la transparence du verre utilisé, cependant, la traversée de plusieurs mètres de ce verre affaiblit l'intensité de la lumière initiale. Pratiquement, on ne peut transmettre une image à plus de dix mètres dans des conditions satisfaisantes. C'est suffisant pour certaines applications spectaculaires.

Ce dispositif aura, par exemple, une place de choix dans l'examen direct des cavités naturelles du corps, comme l'estomac, le duodénum ou même le cœur. Le « fibroscope », plus fin, plus flexible et plus maniable que les systèmes périscopiques actuels, sera moins pénible pour le patient et supprimera les angles morts dus à la rigidité du périscope. La partie centrale du faisceau transmettra au praticien l'image obtenue en éclairant l'intérieur de l'organe par la lumière envoyée à travers les fibres périphériques.

Dans plusieurs dispositifs expérimentaux où l'échauffement provoqué par la présence d'une lampe est à prohiber, la source lumineuse pourra être placée à l'extérieur de l'appareil, la lumière s'acheminant par un câble vers l'endroit à éclairer.

En donnant à l'extrémité du faisceau une forme différente d'un plan, on peut déformer à volonté l'image qui s'y forme. Inversement, si un dispositif optique quelconque donne une image déformée, on peut corriger sa distorsion en l'observant à travers un faisceau taillé en conséquence.

Un faisceau optique peut être formé de fibres dont le diamètre diminue progressivement d'une extrémité vers l'autre. L'ensemble du câble a alors une forme conique, et peut être utilisé comme un véritable entonnoir à lumière, recueillant les rayons lumineux sur une large surface pour les concentrer sur une plaque photographique. Cette application sera précieuse pour l'étude des sources lumineuses très faibles, notamment en spectroscopie astronomique. Le système est valable pour les radiations infrarouges, ce qui permettra d'étendre encore ses applications spectroscopiques.

Une des applications les plus curieuses des fibres optiques consiste dans les possibilités de codage des documents secrets. Jusqu'à présent, pour la transmission des images par « luminoducs », on s'est efforcé d'obtenir une reproduction aussi claire et fidèle que possible. Pour cela, il faut que les différentes fibres qui composent le faisceau soient rigoureusement parallèles, et occupent la même position par rapport à leurs voisines aux deux extrémités du câble. Mais si l'on enchevêtre volontairement les fibres à l'intérieur du câble de façon à changer leur ordre, l'image reçue sera parfaitement inintelligible : elle sera composée d'autant de points clairs et de points sombres que l'image initiale, mais la place respective de ces points sera bouleversée.

Comme un faisceau courant comporte jusqu'à 250.000 fibres, il serait absolument impossible de déchiffrer la photo ainsi brouillée — sauf si on regarde à travers le même faisceau optique, ou avec un faisceau identique. La difficulté est de construire plusieurs faisceaux enchevêtrés de façon identique.

Des phénomènes curieux

Ces différentes applications ne tiennent pas compte de la nature ondulatoire de la lumière, dont les effets ne se font pas sentir tant que le diamètre des fibres reste grand par rapport à la longueur d'onde de la lumière employée. Mais lorsque les fibres utilisées atteignent des dimensions de l'ordre de cette longueur d'onde, le comportement de la lumière transmise ne suit plus les lois de l'optique classique.

La majeure partie de l'énergie lumineuse voyage alors non plus à l'intérieur, mais le long de la partie externe de la fibre. Il y a interaction entre plusieurs fibres voisines et, quand on envoie de la lumière à travers une seule d'entre elles, on s'aperçoit qu'en fait plusieurs de ses voisines sont également lumineuses. Certains phénomènes curieux apparaissent en outre, comme des dessins d'interférence, sur la section de chaque fibre.

La longueur d'onde de la lumière visible, qui se mesure en cent-millièmes de centimètre, était autrefois une notion toute théorique. Le fait que des fibres de verre élaborées artificiellement puissent atteindre cette finesse illustre bien les progrès de la technologie moderne.

Rappelons qu'une récente étude sur les moyens de contrarier la formation des sillages de condensation que tracent dans le ciel les avions supersoniques (et qui trahissent ainsi leur présence) a abouti à la conclusion qu'il suffirait de fractionner les gouttelettes d'eau jusqu'à leur donner un diamètre inférieur à une longueur d'onde lumineuse. Celle-ci descend ainsi de ses hauteurs abstraites pour devenir une unité de longueur à la mesure des réalisations humaines.

JACQUES BURMAND.

FUTURES MAMANS
élégantes
"MAMAN CHIC"
a créé à votre intention une collection de "Classe" dans des tissus couture.
Tous modèles conçus pour être transformables par ses soins après la naissance.
48, RUE DE PASSY
"SALON BOUTIQUE" DANS LE JARDIN
416, RUE ST-HONORÉ
SALONS AU 1er ETAGE (ANGLE R. ROYALE)
CATALOGUE SUR DEMANDE

25 ANNEES D'EXPERIENCE DANS LE POSTE A PILES
Martial
le Cadeau idéal...
Le POCKET-MARTIAL
dernier éclos des POUSSINETS Martial, vrai modèle de poche : poids 350 grammes. Dim. : 14×7,5×4 cm., étui cuir, prise pour écouteur, 5 combinaisons de coloris : tilleul, corail, gris, jaune, bleu
Démonstration chez tous nos agents
Documentation sur demande
Constr. C.E.R.T.
34, rue des Bourdonnais, 34
PARIS (1er) LOU. 56-47

RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE –
Sans calomel — et vous sauterez du lit le matin, "gonflé à bloc".
Il faut que le foie verse chaque jour un litre de bile dans l'intestin. Si cette bile arrive mal, vos aliments ne se digèrent pas, ils se putréfient. Des gaz vous gonflent, vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir !
Les PETITES PILULES CARTERS pour le FOIE ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Végétales, douces, étonnantes pour faire couler la bile. Exigez les Petites Pilules Carters pour le Foie. Toutes Pharmacies : 1,05 NF. V.30 P. 1493.

SPORTS D'HIVER
Votre pantalon sur mesures depuis 69 NF
Ville : pli permanent
Fuseau : ski, après-ski
Elastiss uni, fantaisie, lamé, sporaise
DAVIS
17, rue de la BANQUE
METRO BOURSE

MADAME EXPRESS

TISSUS DE PRINTEMPS

(Voir p. II.)

☆

PLATS D'HIVER

(Voir p. IV.)

(J.-J. Descamps.)

Cette semaine Mme Express a :

● ***Moulu*** et passé six tasses de café en une seule opération grâce à une cafetière électrique qui sert aussi de moulin. Elle a la forme d'un percolateur et fonctionne selon le même principe. Mais il suffit de remplir d'eau le corps de l'appareil, d'y replacer le tube qui s'y emboîte et dont la partie supérieure comprend un « couteau » monté sur un axe rotatif. On verse alors le café en grains, on referme, on branche, on appuie 40 secondes sur le bouton situé à la base de l'appareil pour moudre le café. Au bout de 7 à 8 minutes, l'eau est chaude et un café très honnête commence à sortir par le bec verseur. Une précaution indispensable à ce moment-là : avoir placé à l'avance un récipient assez grand sous le bec, le jet ayant tendance à bouillonner à la fin. C'est certainement la solution idéale pour ceux qui aiment un café frais le matin, mais que la longueur des opérations classiques découragent. Ici, il suffit d'effectuer le remplissage et de penser à débrancher le fil une fois tout le café écoulé. L'appareil est assez cher, mais pas plus qu'un moulin électrique et une cafetière normale. (Electromoka, 109 NF. Ménage et confort, 101, boulevard Voltaire.)

● ***Appris*** que vingt et une stations de ski françaises sont maintenant pourvues de « jardinières de neige ». Ces jeunes filles, excellentes skieuses et dotées d'une formation pédagogique spécialisée par l'Ecole Nationale de Ski, sont chargées de veiller sur les trois à dix ans et de leur fournir une première initiation au ski. C'est une excellente solution pour les parents qui aimeraient bien emmener leurs jeunes enfants à la montagne sans être pour autant obligés de renoncer aux pistes. Les inscriptions se font sur place, à l'Ecole de Ski de la station, et les prix sont raisonnables. 12 leçons : 34 NF (grandes stations) et 31 NF (petites stations). Madame Express tient à la disposition de ses lecteurs la liste des stations qui ont déjà une ou plusieurs jardinières de neige.

● ***Noté*** les premières inscriptions pour la conférence qu'elle organise en collaboration avec le Centre de Recherches sur le Budget familial. Elle rappelle à ses lectrices que cette « Leçon de finances » suivie de débat aura lieu le jeudi 26 janvier, à 21 heures, au Bureau des Caisses d'Epargne privées, 174, bd Saint-Germain. Le nombre de places étant limité, il est utile de retenir son (ou ses) siège en téléphonant au Service Budget de Madame Express, ELY. 88-61, de 15 heures à 18 heures, tous les jours, sauf le samedi.

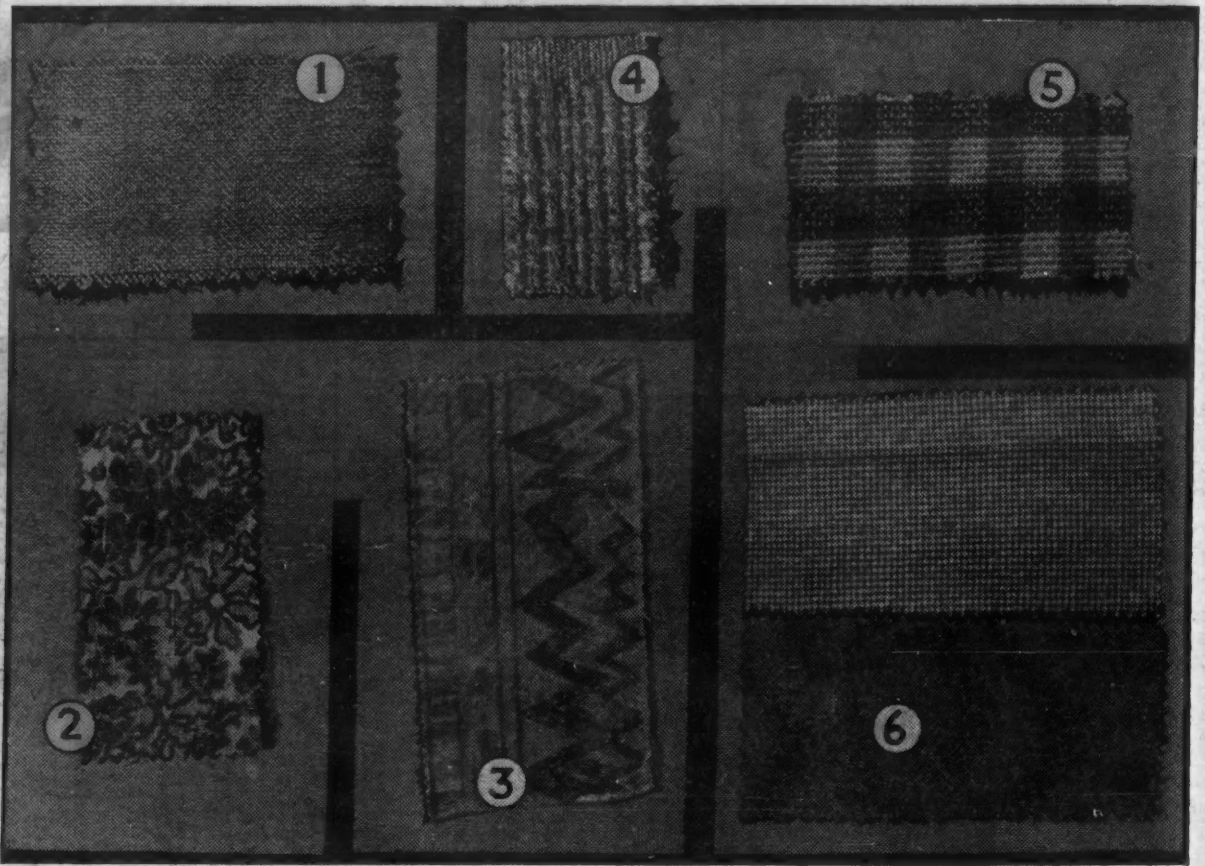
● ***Lu*** un excellent livre d'éducation sexuelle destiné aux parents. Il fait le point franchement sur le problème et énonce clairement la façon de l'aborder avec les très jeunes, les adolescents et de répondre à leurs questions. Il rassurera aussi beaucoup de parents qui ont tendance à dramatiser ou à esquiver le sujet. Attention ! il n'est pas du tout destiné aux enfants. (« Pour une authentique éducation sexuelle », par le Dr Paul Le Moal. Ed. Vitte, 10, rue Jean-Bart. 200 pages. 6,50 NF.)

Tissus
Edré
55 RUE DE PASSY - AUT 18-01
la qualité au meilleur prix
SOLDES
NOUVEAUX RABAIS

institut de beauté
Dr N.G. Payot
DE LA FACULTÉ DE LAUSANNE
10, rue de Castiglione - Tél. OPE. 72-85

PRÉNATAL
200 MAGASINS DE VENTE
TOUT POUR LA FUTURE MAMAN
TOUT POUR LE NOUVEAU-NÉ
•
A PARIS
103, RUE SAINT-LAZARE
M° SAINT-LAZARE
89, RUE DE RIVOLI
M° CHATELET - HOTEL DE VILLE
67, RUE DE SÈVRES
M° SÈVRES-BABYLONE

FABRIQUE DE
SOUTIEN - GORGE
ET LINGERIE
LEJABY
à BELLEGARDE (Ain)
Tél. : 2-68
Bureaux et Dépôts :
9, rue du Fbg-St-Honoré, PARIS
ANJ : 45-33.



(Abeille.)

LES GRANDS COUTURIERS LES ONT CHOISIS.
Famille soie (1-2-3) : lumineuse et lourde ; famille laine (4-5-6) : masculine ou rustique.

TISSUS

Les grandes familles

● ***Un coin de voile se lève sur le premier secret des collections : les tissus.***

ŒIL à l'affût, oreille aux aguets, Mme Express, cette semaine, s'est déguisée en espionne. Elle n'a pas tenté de forcer le mur de silence élevé par les grands couturiers à la veille des collections. C'est impossible. Cependant, elle a voulu essayer de « savoir quelque chose » et, malgré le temps maussade, humer le vent de la mode de printemps ; elle a donc décidé de remonter aux sources et de pénétrer dans un univers méconnu, sinon inconnu : celui des « grandes familles » de tissus.

Dans cinq maisons importantes, elle a palpé et comparé des centaines de liasses, pesé et froissé des centaines d'étoffes, pris des notes.

Les matières qui semblent se détacher, encore qu'il soit bien tôt pour être affirmative, sont :

● **La laine** (tweed, gaze, peigné, sergé). Deux courants très marqués se dessinent dans cette famille :

● les lainages souples et fluides à allure de résille ;

● les lainages plats et secs au tombé très masculin.

Mme Express joue :

PLACÉES : les étamines de laine à trame plus ou moins épaisse. (Gérondeau.) (Photos n° 4 et 5.)

Coloris les plus réussis : blanc, beige, écaille, caramel et tous les bruns, réminiscences de l'hiver. Les pastels sourds (bois de rose, bleu-gris) prennent aussi un bon départ.

GAGNANTS : les réversibles, dont la version printemps s'allège (trame laine, chaîne soie) et qui s'assortissent à un lainage fin ou à une soie imprimée (Ducharme).

Les coordonnés : théoriquement étudiés pour être utilisés ensemble, ils ont, paraît-il, été le plus souvent choisis séparément. Il s'agit, en fait, de variations sur un même ton ; en partant de l'uni on arrive aux chevrons, aux rayures, aux pied-de-poule. (Bodin.) (Photo n° 6.)

Mme Express a également aimé :

● **La soie** : c'est une famille nombreuse : twill, honan, surah, tussor, aléoutienne, shantung, etc.

Mme Express joue :

PLACÉ : le twill. Une nouveauté : son poids ; le twill « pleine main » de Bucol pèse en effet 75 gr au mètre carré contre 64 gr l'année dernière, ce qui lui confère une meilleure tenue. En outre, si les pastilles classiques sont toujours très employées, elles sont, cette année, sérieusement concurrencées par des petits dessins géométriques très nets ou, au contraire, par des motifs estompés. (Bodin.) (Photo n° 3.)

GAGNANTS : le shantung, version sport de la soie. (Photo n° 1.) De l'écru (soie brute) importé d'Extrême-Orient (Bucol) aux imprimés réalisés d'après des documents photographiques (Ducharme), il existe dans une impressionnante gamme de coloris. A signaler parmi 80 unis : les beiges et les blancs, très tentants, les rose-orange et les verts absinthe, très nouveaux. En ce qui concerne le shantung imprimé, les créateurs ont manifestement puisé leur inspiration chez les peintres impressionnistes et présentent des camaïeux lumineux et doux (Bianchini) (Photo n° 2). Sans doute faudra-t-il, pour les accompagner, détrôner les rouges à lèvres prune de cet hiver et revenir aux teintes pastels.

Gagnants aussi, le taffetas, plus rigide, et la mousseline aérienne à fleurs géantes et aux oppositions de couleurs marquées (mauve-rose, jaune-orange).

Un outsider : le crêpe georgette imprimé.

A remarquer, enfin, quelques matières « modernes ». 2.600 fils nouveaux sont nés depuis dix ans, mais la haute couture boudant les fibres synthétiques pures, les fabricants ont tenté — et réussi — de nombreux mélange (laine + nylon + lin, crylor + nylon + soie, etc.).

Voilà. Le 23 janvier, date de la première collection, Mme Express saura si certains de ses pronostics se vérifient. En attendant, et pour faire le point, elle mise sur : les lainages souples et fluides à aspect rustique, les tissus masculins, la soie lourde, les impressions discrètes, les blanc-beige, les jaune-orange et les camaïeux éteints.

Ophélia
106 bis, rue de Rennes - PARIS (6e)
LITtré 13-13
Vous propose pour le mois de blanc
un grand choix de :
PARURES DRAPS
SERVICES DE TABLE
SERVIETTES DE TOILETTE
aux meilleurs prix
Ouvert tous les jours sans interruption de 10 heures à 19 heures sauf lundi

MATERNITÉ

La fin des marinières

● ***Fondés sur une enquête de marché, dix conseils de Madame Express pour passer neuf mois sans angoisses esthétiques.***

LE 17 octobre 1947, le premier magasin français spécialisé dans la confection pour futures mères recevait ses deux premières clientes.

En apparence d'intérêt limité, l'événement marquait pourtant la fin d'une époque : celle où la plus maternelle des femmes savait qu'elle n'oserait plus se regarder dans une glace dès le troisième mois de sa grossesse.

Les quatre grands

Les chiffres sont à ce sujet particulièrement éloquents. Le premier magasin spécialisé (Prénatal) lancé avec une « collection » de... 5 modèles, compte aujourd'hui 184 succursales (200 sont prévues pour la fin de 1961). Trois autres entreprises à l'activité similaire sont nées (Prémaman, Natalys et Materna). Ces « quatres grands » réalisent ensemble un chiffre d'affaires global de l'ordre de 10 à 15 milliards d'anciens francs. Viennent s'y ajouter plusieurs boutiques à moins grande diffusion (et surtout parisiennes) qui s'adressent à une clientèle plus aisée.

Un effort d'imagination

D'où vient donc cet incontestable succès des maisons spécialisées ? Une enquête, effectuée récemment par la plus importante d'entre elles, a révélé le comportement d'achat de la femme enceinte. En voici les points essentiels :

Il faut constater que depuis treize ans, la Française s'est convaincue qu'elle ne peut pas s'habiller, étant enceinte, comme si elle ne l'était pas. Il est certain que les femmes qui-attendent-un-heureux-événement ne tiennent pas à acheter leurs vêtements dans les magasins ordinaires. Elles y sont tentées par des vêtements qu'elles ne peuvent porter et éprouvent une sorte de complexe devant les clientes « minces ».

... l'enquête révèle que le... n'ont aucunement l'i... porter « après » ce qu... porté « pendant », m...é (sauf les chemises d...e et la robe de chambr... ouvellent au contraire à ... « pour avoir quelque c... de neuf » au moment de ... du bébé).

Virile ? Adaptée ?

...çon la motivation « ...oue surtout chez les f... niveau social élevé. Et il ...mpte de l'attitude pers... cune vis-à-vis de sa f... On a pu définir quat... principaux de femmes :

...elle » n'attache guère d'... aux vêtements ; elle c... bon marché et les p... pour proclamer son é...

...ue » est très comp... elle renonce à l'élé... elle opte pour les t...iques.

... » fait de l'habille... de réagir, tient à être i...ne les accessoires.

... achète ses vêtements l...ible et choisit ce qui d... maximum son état.

... dix commandements

...ogie mise à part, le ... conserver à la fois ... moral. Pour ne pas ... neuf mois en mau... il suffit d'observer les ...ent que voici :

... signer à grossir déme... régime bien suivi ...

... normalement au début, ...ale des deux ou trois ... : le chemisier droit ... jupe spéciale très ... En revanche, il vaut ... comprendre que l'on est ... troisième mois plutôt ... de quelqu'un qui se ...

... condamner à un uni... plutôt deux tenues bon ... chère que l'on remet... chaque matin.

... maximum les ... qu'une grossesse ... vous procure : ... épaules plus ron... plus joli. On ...tte en ne s'habillant ... portant un pantalon ... étroites, et en n'ayant ... décolletés !

... aux couleurs trop fon... accentuent souvent un ... Permis cependant : le ... pour une tenue habillée.

... tissus légers (on a ... chaud lorsqu'on est ... lavables (à mesure que l'... on devient plus mala...

... oublier, lorsqu'on essaye ..., de prévoir un ourlet ... pouvoir rectifier l'ar... une fois. Se souvenir ... femmes enceintes por... appuyée sous la poitrine ... place normale.

... croire que le manteau ... s'impose. Au contraire. U... droit et croisé, mais pas ... beaucoup plus amin...

... laisser embarrasser par ... chaussures. Trop ... risquent d'affaisser la voûte plantaire. Si on supporte les chaussures à talon habituelles, continuer à les porter. Sinon, les remplacer par des chaussures à talon plus bas.

9 Conserver ses soutiens-gorge normaux en changeant seulement la taille, les modèles spéciaux ont vraiment une allure démoralisante.

10 Remplacer les jupons par des combinaisons. Madame Express a trouvé un très bon modèle (et qui semble être l'un des rares du genre) en nylon plissé blanc, de forme Empire, et muni de fines bretelles : 40 NF. (*Génitrix, 81, rue d'Argenteuil.*)

RECETTE

Fricassée de veau

500 gr. de sauté de veau.
2 jaunes d'œufs.
75 gr. de beurre.
Filet de vinaigre (ou un jus de citron).
Thym, laurier, oignon, persil.
Sel, poivre.

Vous coupez en petits morceaux le sauté de veau et vous les passez à la poêle dans le beurre très chaud. Quand ils sont bien dorés, vous versez dessus un peu de bouillon (ou d'eau) ; vous ajoutez l'oignon très finement émincé, le thym, le laurier, sel, poivre. Et vous laissez cuire à feu doux. Au bout d'environ 25 minutes, vous prenez un peu de jus, vous le mélangez petit à petit avec les jaunes d'œufs, le persil haché très fin, le vinaigre (ou le citron). Vous versez sur le veau, vous remuez bien le tout, vous laissez chauffer encore quelques minutes sans bouillir et vous servez, saupoudré d'un hachis de persil, accompagné de riz ou de pâtes.

SUZANNE ET HENRIETTE.

1. GANSÉE, DÉCOLLETÉ CARRÉ.
Bon aspect, bon moral.

Vu à Paris

Le fait marquant, dans la mode femme enceinte, est certainement le retour de la robe adaptée de la robe-trapèze qui n'eut guère de succès il y a deux ans, mais qui convient spécialement bien aux futures mères.

L'ensemble jupe-marinière semble donc avoir reçu le coup de grâce cette année. Mais la jupe seule continue à avoir ses adeptes : elle est pratique à porter sous un chemisier et elle s'est beaucoup améliorée. La traditionnelle jupe-portefeuille qui s'élargit du haut mais aussi, hélas !... du bas fait figure d'ancêtre. Elle est désormais remplacée par les jupes à poche extensible ou munies d'un système de taquets qui la rendent réglable du haut sans qu'elle bouge du bas. Voici 8 bons modèles que Madame Express a sélectionnés cette semaine dans les boutiques spécialisées :

● LES ROBES :

— en lainage marine, ras du cou bordé d'un biais de piqué blanc, empiècement devant, pli creux dans le dos retenu par une martingale : 125 NF. (*Prénatal, 67, rue de Sèvres*) ;

— en lainage fin écossais, col décollé à cravate, faux double boutonnage devant, manches aux coudes. Entièrement doublée. Prix spécial Express : 170 NF. (*Maman Chic, 48, rue de Passy.*) (Photo n° 2) ;

— en tissu infroissable à petits carreaux noirs et blancs et en deux parties : une longue tunique à cravate de gros grain blanc et un « bout de jupe » apparent sur 15 cm seulement. Entièrement doublé. Prix spécial Express : 185 NF. (*Maman Chic, 48, rue de Passy*) ;

— en jersey (ciel, grenat, vert, gris ou beige), décolleté bateau, manches courtes deux plis creux devant donnent l'ampleur : 230 NF. (*Bientôt Maman, 167, boulevard du Montparnasse*);

— en fin lainage, le décolleté carré et les manches courtes sont bordés de deux gros grains noirs ou marine, contrastant avec le coloris de la robe (vert cru, rouge ou grège) : 229 NF. (Photo n° 1.) Exige également en version habillée : velours noir, gansé de gros grain ton sur ton : 265 NF. (*Maman Boutique, 8, rue Chauveau-Lagarde*).

● LES JUPES :

— à poche extensible, en jersey ton sur ton : 39,90 NF. (*Prénatal, 103, rue Saint-Lazare*);

— à taquets, en flanelle ou en lainage. Se fait sur mesure : 75 NF. (*Maman Boutique, 8, rue Chauveau-Lagarde*).

● LES PANTALONS :

— en velours noir, à jambes très étroites, ceinture et haut extensibles. Peut être remis à la taille après la grossesse : 90 NF. (*Maman Chic, 48, rue de Passy*).

(Dambier.)

2. ECOSSAISE, A CRAVATE.
Ne pas se condamner à l'uniforme.

Oxeda
...beaux bijoux
...anciens et modernes
et tabatières en or
... Saint-Honoré, PARIS-1er
... RICHELIEU : 81-80

ONGLES AMÉRICAINS
Faux ongles
fins, résistants, incolores, faciles à poser et à vernir.
Facilitent la repousse.
EN VENTE PARTOUT
Ongles et colle 6 NF.
Dissolvant surgras pour vernis 2,10 NF.
Docteur ARION
33 Faubourg Montmartre PARIS

SOLDES
chez
Maman Boutique
8, rue Chauveau-Lagarde
PARIS (8e) - ANJ. 32-58
Prix démarqués jusqu'à 40 % sur nos robes et ensembles de grossesse
Ouvert sans interruption de 10 h. à 19 h. sauf lundi

LES SOLDES
MEN SPORT
avant fermeture pour travaux
valent un détour
MEN SPORT
hommes et dames
16 rue de Sèvres LIT 20-21
Parking gratuit : garage de l'Abbaye 30 bd Raspail

"MADAME EXPRESS" PRÉSENTE

Une grande enquête de DOMINIQUE DESANTI

Mme A..., chef d'entreprise
« A Paris ! Il faudrait trois heures de plus par jour. »

CHRISTIANE, institutrice suppléante
« J'ai la nostalgie de Paris... La province, c'est étroit. »

LES PROVINCIALES

SIMONE, céramiste
« Vivre, c'est donner. Paris ? Surtout pas. »

- ***Qui sont-elles ?***
- ***Comment vivent-elles ?***
- ***Que désirent-elles ?***

A PARTIR DE LA SEMAINE PROCHAINE

DANS « MADAME EXPRESS »

YVONNE, assistante sociale
« A Saint-Etienne ou à Paris, la vie s'élargit en vivant. »

DIÉTÉTIQUE

Les plats d'hiver

● ***Pour lutter contre le froid, la science préconise des solutions de bon sens.***

LE sens commun veut que l'on mange chaud quand il fait froid. La science aussi. En effet, des spécialistes ont étudié à l'époque des premières expéditions de Paul-Emile Victor les moyens de lutter contre le froid par une alimentation adéquate. Ils ont calculé que la ration quotidienne nécessaire à un homme soumis à un froid intensif devait comporter au moins 5.000 calories, la ration normale n'étant que de 3.000 calories environ.

Mais il n'est pas question de se nourrir de tablettes de « pemmican » (graisses + viande + farine) comme les explorateurs du Groenland, nous avons durant l'hiver au moins un point commun avec eux : notre organisme brûle de préférence des lipides, autrement dit les graisses, et exige un apport supplémentaire de calories. Où trouver à la fois ces deux éléments ? Dans les plats d'hiver. Non seulement on y utilise des viandes grasses, mais il suffit de relire les recettes classiques pour voir qu'ils doivent en partie leur saveur aux matières grasses dont on se sert pour dorer les aliments ou rendre la préparation plus onctueuse.

D'autre part, les légumes secs qui entrent en général dans la composition des plats d'hiver ont une propriété assez méconnue : ils sont l'équivalent végétal de la viande. Un cassoulet modeste (un peu de mouton, du saucisson et des haricots secs) est aussi nourrissant qu'un rôti-pommes frites et revient bien moins cher.

Une mauvaise réputation

L'habitude de se « réchauffer » avec des lentilles au lard, du petit salé aux choux ou de la choucroute est donc parfaitement sensée. Mais est-ce une habitude saine ?

Les plats d'hiver ont la réputation d'être indigestes. Ils le sont souvent, en effet, parce qu'ils ne sont pas préparés comme ils devraient l'être :

● LES CORPS GRAS utilisés sont la plupart du temps trop abondants, mal choisis et mal cuits. Sont particulièrement difficiles à digérer : les graisses qui ont fumé lors de leur cuisson, celles qui sont surchauffées plusieurs fois (se méfier par exemple de la choucroute vendue préparée et que l'on doit réchauffer). Les graisses de porc (saindoux), de bœuf, d'oie sont également plus lourdes que les autres corps gras. Pour rendre le plat plus léger, il suffit d'employer de l'huile et de choisir une viande moins grasse.

● LES LÉGUMES SECS sont entourés d'une membrane cellulosique. Une idée fausse veut qu'une pincée de bicarbonate de soude les rende plus digestes. En réalité, cette précaution ne sert qu'à en *faciliter* la cuisson en neutralisant le calcaire de l'eau. Mais le bicarbonate a un effet néfaste sur la vitamine B ; il vaut donc mieux n'en pas user et savoir que 45 minutes sont nécessaires aux haricots, lentilles ou pois cassés pour être à point.

Le seul moyen de bien supporter les légumes secs est d'en limiter la consommation. Une fois par semaine suffit.

Un menu raisonnable

Mais lorsqu'un plat d'hiver est prévu au menu, il est également important de veiller à ce que l'on servira avant, et après.

Voici un exemple de menu raisonnable : potage ou crudités, plat d'hiver, fromage (facultatif), fruits frais ou compote (évitez les pâtisseries).

Ne renoncez pas non plus aux plats « caloriques » si vous avez de jeunes enfants. Remplacez simplement, pour les moins de 10 ans, le petit salé par du jambon et passez tous les légumes à la moulinette.

Les plats d'hiver ne sont, en fait, à déconseiller formellement qu'aux personnes qui ont un taux de cholestérol élevé, aux obèses, et à celles qui souffrent de troubles digestifs, même lorsqu'elles n'ont pas abusé des plats d'hiver !

POUR ATTENDRE LE PRINTEMPS

GAYELORD HAUSER FAIT SON MARCHE
Provisions de santé et de beauté.

GAYELORD HAUSER passe par Paris aujourd'hui, arrivant de Rome, en route pour l'Amérique, où son éditeur l'attend pour le grand démarrage de son nouveau livre consacré à la beauté : « Miroir, dis-moi ». La mise en place chez les libraires de cet ouvrage a dépassé, en Amérique, les prévisions les plus optimistes et le premier tirage de 100.000 exemplaires est déjà épuisé... Gayelord Hauser nous en annonce la parution française pour le printemps.... la saison de beauté entre toutes, nous dit-il.

Mais nous sommes, hélas ! au plein cœur de l'hiver ! Nous avons donc demandé à Gayelord Hauser s'il n'avait pas, lui, « une recette » qui nous débarrasserait de la fatigue et nous permettrait d'attendre le printemps en forme ? Voici les conseils qu'il nous a donnés :

● *Commencez tous vos repas par quelque chose de frais*, pour faire ainsi, tout d'abord, votre provision de vitamines. Ce sera suivant votre humeur ou vos préférences : un fruit, une salade, un jus de légumes ou un jus de fruits.

● *Aucun* de vos repas, même le petit déjeuner, ne devra se passer de protéines (œuf, viande, poisson, fromage, lait). Cela vous évitera la fatigue et l'affaissement des tissus.

● Faites vos desserts préférés de fromages frais ou de yoghourts maigres, vous y trouverez une source de calcium non engraissante, indispensable à vos nerfs, à votre sommeil, donc à votre beauté.

● Puisque vous avez besoin de quelques hydrates de carbone, choisissez-les naturels et complets, mais je vous en prie, sucrez peu, et ne vous « bourrez » pas de pain.

● Des matières grasses, oui, du beurre cru, de l'huile, mais surtout pas de graisses solidifiées, hydrogénées.

● Si vous avez faim, ne souffrez pas : la Super Levure prise avant le repas sera votre puissante alliée, elle dirigera votre appétit et comblera votre organisme.

● Dans la journée, au lieu de bonbons, de gâteaux secs, prenez des « coupe-faim » : un yoghourt maigre, un fruit, un jus de fruits.

Tout cela n'est pas très difficile ni très astreignant, croyez-moi...

(Communiqué par le Centre Gayelord-Hauser, 4, Faubourg Saint-Honoré, Paris.)

A voir, à écouter, à savoir

cinéma

NOUVEAU

KAMIKAZE : un montage d'actualités : le pendant japonais de « Mein Kampf », sinistre et grandiose. (*Capri, LOU.* 11-69 ; *George-V, BAL.* 41-46 ; *Cinémonde-Opéra, PRO.* 01-90.) (Voir critique de Morvan Lebesque, p. 33.)

LE HÉRON BLANC : l'histoire d'une geisha. Mais le véritable sujet est le décor. Un film pour l'œil. (*Studio de l'Etoile, ETO.* 19-93.) (Voir la critique de Morvan Lebesque, p. 33.)

20.000 LIEUES SUR LA TERRE : aux quatre coins de l'U.R.S.S. avec Tatiana Samoilova, sous la conduite de Marcello Pagliero. (*Berlitz, RIC.* 60-33 ; *Wepler-Pathé, EUR.* 50-70.)

LA DAME AU PETIT CHIEN : la Russie de Tchékov vue par un jeune Soviétique. Primé à Cannes. (*Pagode, INV.* 12-15.)

UN COUPLE : la chronique d'un amour usé par le temps. Du bon et du moins bon. Dialogues de Queneau. (*Rotonde, MED.* 08-22 ; *Triomphe, BAL.* 45-76.)

ÇA S'EST PASSÉ A ROME : un « Voleur de bicyclette » 1960, qui s'en prend au système avec une verve impitoyable. (*Paris, ELY.* 53-99.)

CANDIDE : inspiré de Voltaire et d'Hiroshima, mais l'ambition tourne un peu court. A reçu le Prix de l'Humour. (*Marignan, ELY.* 92-82 ; *Français, PRO.* 33-88.)

ALAMO : John Wayne, en bon élève de John Ford, a tourné un western solide et pieux, mais lent. (*Ambassade, ELY.* 19-08.)

RECENT

TIREZ SUR LE PIANISTE : le second film de Truffaut, avec Aznavour. Désinvolte et déconcertant. Mais encore plus neuf que « Les Quatre Cents Coups ». (*Ciné - Panthéon, ODE.* 15-04 ; *Cinévog-Saint-Lazare, TRI.* 77-44.)

LA VÉRITÉ : Clouzot fait passer Brigitte Bardot aux Assises. Le meilleur Clouzot et le meilleur Bardot. Mais, disent les « modernes », c'est du cinéma d'autrefois. (*Marivaux, RIC.* 83-90 ; *Colisée, ELY.* 29-46.)

PICKPOCKET : le dernier Bresson. Pas pour les amateurs de westerns. (*Studio 28, MON.* 36-07.)

LA SOURCE : une saga du IXe siècle : viol et violence. Un Bergman décevant. (*Vendôme, OPE.* 97-52.)

LA NUIT DES FORAINS : le malheur des gens du voyage vu par Ingmar Bergman. (*Studio République, OBE.* 58-08.)

MONIKA : un amour de vacances, variations d'Ingmar Bergman sur le même thème que dans « Jeux d'été ». (*Quartier Latin, DAN.* 84-65.)

LES ANNÉES FOLLES : un montage d'actualités sur le temps où le siècle avait vingt ans. (*Studio Ursulines, ODE.* 39-19 ; *Agriculteurs, TRI.* 96-48.)

LE DERNIER RIVAGE : Ava Gardner vivant la fin du monde par la guerre atomique. Le spectacle est dans la tête du spectateur autant que sur l'écran. (*Floride, PRO.* 63-40.)

L'AVVENTURA : un film long, riche et difficile. Sur une histoire très simple, Antonioni a brodé mille thèmes complexes pour exposer sa vision désespérée de la vie. (*Studio Saint-Germain, ODE.* 42-72 ; *Bonaparte, DAN.* 12-12.)

L'HOMME QUI N'A PAS D'ÉTOILE : un très bon western de King Vidor avec Kirk Douglas. (*Studio Parnasse, DAN.* 58-00.)

LA FURIE DU DÉSIR : l'histoire d'une passion contée par King Vidor. (*Mac-Mahon, ETO.* 24-81.)

ANCIEN

FANFAN LA TULIPE : 1952. Gérard Philipe dans son rôle le plus populaire. (*Sèvres-Ciné, SEG.* 63-88.)

LA SPLENDEUR DES AMBERSON : 1942. Le deuxième film d'Orson Welles. (*Studio Publicis, BAL.* 76-23 ; *Plaza, OPE.* 74-55.)

UN TRAMWAY NOMMÉ DÉSIR : 1951. Dans La Nouvelle-Orléans de Tennessee Williams et d'Elia Kazan, ces monstres sacrés : Vivien Leigh et Marlon Brando. (*Hollywood, OPE.* 28-03.)

LOS OLVIDADOS : 1950. Les enfants « oubliés » de la banlieue de Mexico vus par la tendresse et la cruauté de Bunuel. Au même programme : UN CHIEN ANDALOU. (*Cinéma d'Essai-Caumartin, OPE.* 61-50.)

UNE FEMME DISPARAIT : 1938. L'Orient-Express, une vieille dame excentrique, deux Anglais passionnés de cricket, de vrais espions et l'humour de Hitchcock. (*Cinéac-Ternes, WAG.* 24-50.)

LES ENFANTS DU PARADIS : 1945. Carné-Prévert sur le boulevard du Crime. (*Celtic, ODE.* 47-62 ; *Marbeuf, BAL.* 47-19.)

LE CAROSSE D'OR : 1952. Mérimée adapté par Jean Renoir. Avec Anna Magnani. (*Noctambules, ODE.* 42-34.)

LE DIABLE AU CORPS : 1947. Gérard Philipe et Micheline Presle dans le grand film du trio Autant-Lara, Aurenche et Bost. D'après le roman de Radiguet. (*Escurial, POR.* 28-04.)

SCARFACE : 1932. Paul Muni et Al Capone dans le plus célèbre film de gangsters. (*Floride, PRO.* 63-40.)

LA COMTESSE AUX PIEDS NUS : 1954. Cosmopolite et irritant, le meilleur film de Joseph Mankiewicz et, aux côtés de Humphrey Bogart, le plus beau rôle d'Ava Gardner. (*Studio Acacias, GAL.* 97-83.)

UNE SI JOLIE PETITE PLAGE : 1949. Gérard Philipe au bord de la Manche, en hiver. (*Champollion, ODE.* 51-60.)

MOULIN-ROUGE : 1952. Le Montmartre de la Belle Epoque vu par John Huston. Et la valse célèbre de Georges Auric. (*Cinéma Champs-Elysées, ELY.* 61-70.)

théâtre

TURCARET : une pièce grinçante d'actualité écrite par Lesage en 1708, un peu perdue sur le grand plateau de Chaillot. (*T.N.P. Chaillot.*) (Voir la critique de Robert Kanters p. 32.)

LES OISEAUX : comédie nouvelle sur un thème d'Aristophane écrite pour les marionnettes par Jean Roche. (*Théâtre Moderne, le jeudi soir.*)

LE FLEUVE ROUGE : le métier des armes est-il possible quand on croit au prix de la vie humaine ? Une question que Jules Roy se pose depuis quinze ans. (*Théâtre en Rond.*)

ANTIGONE : de Sophocle. Tout n'est qu'ordre et beauté. (*T.N.P.-Chaillot.*)

LA BONNE AME DE SE-TCHOUAN : Brecht à l'état pur. Peut-on être une bonne âme dans une méchante société ? (*T.N.P. Récamier.*)

SOLEDAD : un beau drame d'amour et de résistance au pays du Cid et de Franco, par Colette Audry. (*Théâtre de Poche.*)

LE MARIAGE DE M. MISSISSIPPI : une parabole baroque de Friedrich Dürrenmatt, un des très rares dramaturges européens d'aujourd'hui. (*Théâtre La Bruyère*).

LES FEMMES SAVANTES : Molière joué au présent. Belise traverse les siècles grâce à Jacqueline Maillan. (*Bouffes Parisiens, le jeudi, à 15 h. 10, sauf le jeudi* 26.)

LE MOBILE : une gentille comédie d'Alexandre Rivemale, avec le gentil Roger Dumas (*Théâtre Fontaine*).

TARTUFFE : mis en scène par Jean Anouilh. François Périer séducteur et dévot, en costume de la belle époque. (*Comédie des Champs-Elysées. Tous les samedis, à 14 h. 30 et les lundis, à 21 heures.*)

CHER MENTEUR : 40 ans de correspondance amoureuse. L'humour féroce de G.B. Shaw et deux merveilleux acteurs : Pierre Brasseur, Maria Casarès. (*Athénée.*)

IRMA LA DOUCE : reprise de la célèbre comédie musicale d'Alexandre Breffort, avec sa créatrice Colette Renard. (*Théâtre Gramont.*)

télévision

JEUDI 19 JANVIER A 22 H. 10 : « Les Secrets des chefs-d'œuvre » de Madeleine Hours et Jean Thévenot.

VENDREDI 20 JANVIER A 19 H. 25 : « Discorama », une émission de Denise Glaser.

SAMEDI 21 JANVIER A 21 H. 30 : « Le Jubilé » de Tchekov

SAMEDI 21 JANVIER A 22 H. 5 : « Rendez-vous avec Jean-Claude Pascal ».

DIMANCHE 22 JANVIER A 20 H. 45 : « Laura », d'Otto Preminger.

LUNDI 23 JANVIER A 21 H. 50 : « En français dans le texte », une émission de Louis Pauwels.

MARDI 24 JANVIER A 20 H. 30 : « La Corrida de la Victoire ». Le roman de Georges Conchon (Prix des Libraires 1960) a été adapté et dialogué par Michel Subiela.

MERCREDI 25 JANVIER A 21 H. 45 : « Lectures pour tous » de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes.

expositions

CLASSIQUE

HOKUSAI : pour le 200e anniversaire de sa mort, quelques œuvres parmi les plus importantes du « maître du mont Fuji ». (*Musée Guimet, place d'Iéna.*)

ARTS ITALIENS DU XVIIIe : un beau voyage à travers un siècle facile mais tourmenté, heureux mais déjà tragiquement moderne. (*Musée du Petit-Palais, jusqu'au* 31 *janvier.*)

SOURCES DU XXe SIÈCLE : une exposition comme on en voit une ou deux par génération. (*Musée d'Art Moderne, av. du Président-Wilson, jusqu'au* 24 *janvier.*)

L'ECOLE DE PARIS 1960 : un panorama qui, pour les amateurs pressés, remplace la visite de quelques dizaines de galeries. (*Charpentier,* 76, *faubourg Saint-Honoré.*)

MODERNE

HENRI GOETZ : il était déjà non figuratif en 1936. Cette nouvelle exposition confirme sa singularité : « abstrait », il peint dans l'esprit et avec le métier des maîtres anciens. (*Ariel,* 1, *avenue de Messine.*)

DUBUFFET : vingt ans de scandale et de « réalisme sarcastique ». (*Musée des Arts Décoratifs,* 107, *rue de Rivoli.*)

DUFOUR : comment, à partir de l'abstraction systématique, revenir à l'humain ? Expressionniste d'un nouveau genre, Dufour répond en partie à cette question dans ses dernières toiles. (*Pierre,* 2, *rue des Beaux-Arts.*)

GILLET : un tempérament classique malgré l'aspect « romantico-abstrait » de ses toiles. (*Galerie de France,* 3, *faubourg Saint-Honoré.*)

KOROMPAY : héritier du « futurisme » italien, il a su maintenir cette tradition dans le mouvement de la peinture actuelle. Voir ses gravures aussi qui lui valurent le prix de la Biennale de Venise. (*Galerie Hautefeuille,* 3, *rue Hautefeuille.*)

RASMUSSEN : dans l'esprit des poteries anciennes de Colombie, son pays, une technique exceptionnellement riche anime l'organisation des surfaces qui composent ses toiles. (*Coard,* 36, *avenue Matignon.*)

RIN : de petites aquarelles aux teintes vives et des dessins à la fois dépouillés et décoratifs. (*Berri-Lardy,* 4, *rue des Beaux-Arts.*)

J.-M. SCHMITT : dans la bonne tradition de Paul Klee. Beaucoup de fantaisie, de grâce et de réelle audace. (*Haut Pavé,* 3, *quai de Montebello, l'après-midi.*)

Galerie Dina VIERNY 36, rue Jacob, PARIS-VIe
NIKIFOR
du 30 décembre 1960 au 31 janvier 1961

La Liberté des mers

par
P. Reverdy
G. Braque
ET LIVRES ILLUSTRÉS RÉCENTS
GALERIE MAEGHT
13, RUE DE TÉHÉRAN, PARIS-VIII

Galerie ARIEL
1, avenue de Messine (8e)
GOETZ
17 janvier - 4 février

DENISE RENE - 124, rue La Boétie
VASARELY

ART VIVANT
Asse Bolin Cottavoz
Fusaro Halpern
Kimura Lan-Bar Schmid
72, boulevard Raspail LIT. 99-61

GALERIE JEANNE BUCHER
9 ter, boulevard Montparnasse
PEHR
53, rue de Seine
AGUAYO - BYZANTIOS - CHELIMSKY
FIORINI - LOUTTRE - MIHAILOVITCH
MOSER - NALLARD

Galerie COARD
36, avenue Matignon
RASMUSSEN
ŒUVRES RECENTES
Du 18 janvier au 3 février

GALERIE DU FLEUVE
9, avenue de l'Opéra - PARIS (1er)
OPE. 52-07
Aldine - Baj - Bertini
Clerc - Hanich - Kolos Vary
Langlais - Petersen - Revel
J.-P. Vielfaure - Van Haardt

RIN AQUARELLES RECENTES
GALERIE BERRI-LARDY
4, rue des Beaux-Arts

Galerie de France
3, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS (8e)
GILLET

GALERIE CHARPENTIER
ÉCOLE DE PARIS
1960
76, FG SAINT-HONORÉ, PARIS

DOCUMENT

L'avenir des Français d'Algérie

● ***Préparée par de hauts fonctionnaires, une étude de cinquante pages fixe le prix à payer pour préserver les liens entre la France et l'Algérie.***

« *IL est impossible de maintenir telle quelle, en Algérie, la colonie européenne. Le Plan de Constantine, loin de préparer la cohabitation harmonieuse des deux collectivités, ne peut qu'aiguiser leur antagonisme. Il faut prévoir dès à présent le rapatriement de 300 à 400.000 Européens d'Algérie. La paix et la préservation de liens franco-algériens sont à ce prix.* »

Telle est, en substance, la conclusion d'une étude de cinquante pages très denses que vient de rédiger le Club Jean Moulin (1). Préparée avec la collaboration de fonctionnaires de rang élevé, cette étude mobilise une documentation particulièrement complète : en plus des rapports officiels et publics, elle cite des documents difficilement accessibles au profane. Sa valeur documentaire, de ce fait, est considérable.

Plus des deux tiers de l'étude (intitulée « Les Perspectives d'emploi des Européens d'Algérie ») sont consacrés à un examen critique du Plan de Constantine, dont le but est officiellement d'apaiser, par le développement économique et social de l'Algérie, l'antagonisme entre les deux collectivités, et de couper l'herbe sous le pied à la « rébellion ».

En réalité, conclut l'étude du Club Jean Moulin, ce but est irréalisable et la mise en œuvre du plan conduit plutôt à une poursuite de la guerre sous d'autres formes et par d'autres moyens. Pour s'en rendre compte, il suffit d'examiner la réalité économique algérienne : elle tient en quelques chiffres.

Moins de 2 % des musulmans, et 30 % des Européens ont un niveau de vie supérieur ou égal à celui des Français ; les deux tiers des Européens ont un niveau de vie inférieur de moitié, et les deux tiers des musulmans un niveau de vie dix fois plus bas, avec un revenu par tête de 24.500 francs *par an.*

Les bras inutiles

Sur une surface agricole utile de 10 millions d'hectares, 2,7 millions d'hectares sont exploités par 32.000 Européens (ce qui fait 124 ha par colon en moyenne), et 2.600.000 musulmans se partagent le reste, à raison de 11,6 ha en moyenne, par famille.

En 1954, le revenu net moyen par exploitation était de 2.900.000 francs par an en milieu européen et de 117.000 francs en milieu musulman. Par tête, le revenu des musulmans n'atteint pas 3 % de celui des Européens.

La production céréalière des musulmans, évincés des meilleures terres, n'a pas augmenté depuis 1911, bien que leur nombre ait doublé ; leur cheptel était, en 1954, inférieur de 30 % à ce qu'il fut en 1911, et les destructions et migrations forcées de la guerre l'ont sans doute fortement amputé une fois de plus.

D'après une estimation de 1958, les terres qui leur sont laissées n'ont pu ocuper que pendant quatre-vingt-douze jours par an les membres masculins de la population active rurale musulmane (cinquante-cinq jours par an si l'on tient compte du fait qu'un million de femmes musulmanes participent effectivement aux travaux). « *En supposant que l'emploi moyen d'un agriculteur soit de deux cents journées par an, ce qui constitue une évaluation fort modeste,* 700.000 *agriculteurs musulmans et leurs familles, soit 3,8 millions de personnes représentant 55 % de la population rurale, pourraient se retirer de l'agriculture sans que la production agricole diminue.* »

Tout se passe ainsi comme si, sur une population active rurale de 2,6 millions de musulmans, l'on comptait 1,9 million de chômeurs complets.

(1) 8, rue Henner, Paris (9e).

Les « petits Blancs » d'Alger.
Capital intransportable : 10 millions par famille.

(Palmer.)

Ce fait explique l'ampleur d'un exode rural qui a rendu les musulmans majoritaires dans toutes les villes importantes, sauf Oran, où l'on compte encore 51 % d'Européens. Un million et demi de ruraux ont afflué vers les villes depuis 1930 ; faute d'industries suffisantes, ils s'y sont transformés, à raison de 40 %, en chômeurs urbains. Ce taux de chômage, proprement catastrophique, menace de croître rapidement à mesure que les jeunes (53 % des musulmans ont moins de vingt ans) arrivent à l'âge de travailler.

Le Plan de Constantine, note l'étude du Club Jean Moulin, se révèle non seulement « *dérisoire par rapport à l'ampleur du problème* », mais, de plus, « *essentiellement favorable à la communauté française, il se montre totalement inefficace pour résorber le chômage urbain. A son terme, il laissera en présence des collectivités encore plus antagonistes qu'elles ne l'étaient à la veille du conflit en cours.* »

Deux refus

En effet, le plan de Constantine se propose de créer, de 1959 à 1964, 475.000 emplois nouveaux dans le secteur non agricole. Ce chiffre, à première vue, paraît considérable. Il faut toutefois le comparer d'une part aux plus de 2 millions de chômeurs actuels, et d'autre part, aux 635.000 jeunes qui, d'ici à 1964, auront atteint l'âge de travailler.

Les objectifs, bien modestes, du plan se fondent sur plusieurs hypothèses :

1° 75.000 à 100.000 emplois nouveaux seraient trouvés en France. Ce chiffre peut surprendre, puisque le plein emploi en France suppose la création, en dix ans, d'un million d'emplois industriels, et qu'il n'existe pas encore de plan français à la mesure des besoins ;

2° 145.000 nouveaux emplois non agricoles seraient créés dans le bled, par transfert d'agriculteurs vers les professions artisanales et commerciales. Cette hypothèse n'a aucune chance de se réaliser : les paysans algériens devraient en effet dépenser 50 milliards supplémentaires en achats de biens et services pour procurer le minimum vital à 145.000 familles non agricoles. Or, le plan de Constantine ne prévoit qu'une expansion de 25 milliards (soit 18 % en cinq ans) de la production agricole musulmane. Et il est exclu que, dans un pays où règnent la disette et le plus complet dénuement en matière d'outillage agricole, les paysans choisissent d'échanger le modeste accroissement de leur production agricole contre des biens et services ;

3° La troisième hypothèse du plan manque de ce fait de réalisme : elle suppose que l'accroissement net de la population rurale (soit 1 million de personnes en cinq ans) pourra être fixé, à raison de moitié, dans le bled ; que la population active agricole (malgré son sous-emploi catastrophique et l'absence de tout effort pour y remédier) restera à son niveau actuel ; et que 500.000 ruraux seulement (la moitié de l'accroissement de la population) émigreront vers les villes. Selon l'étude du Club Jean Moulin, diverses raisons font penser, au contraire, *qu'au moins un million* de ruraux émigreront vers les villes en l'espace de cinq ans et y rendront beaucoup plus aiguës encore les tensions entre les deux communautés.

Cette prévision est étayée par les propres objectifs du plan de Constantine : ce plan défavorise délibérément le secteur agricole qui, faisant vivre 81 % des musulmans, ne reçoit que 18,7 % des crédits prévus. Le secteur urbain, en revanche, reçoit 32 % des crédits au titre de l'équipement énergétique et industriel, plus 26,6 % au titre du logement et de l'aménagement du territoire.

Quelles sont les raisons d'un effort aussi limité en faveur de l'agriculture ? L'étude du Club en cite deux, d'ordre politique (2) : « *L'une tient au refus d'amorcer en Algérie une réforme agraire sérieuse, à la mesure de la misère du fellah, l'autre au refus de mobiliser l'épargne-travail représentée par le sous-emploi des masses rurales.* »

Le motif du refus d'une réforme agraire est évident : il n'est pas question, pour les promoteurs du plan de Constantine, de toucher aux grands domaines des colons et des féodaux musulmans, leurs soutiens. La redistribution de terres prévue par le plan ne porte que sur 250.000 hectares, « *en général de qualité médiocre, appartenant en majorité à des sociétés et non à des colons* », et dont la dispersion permettra de recaser 18.000 familles au maximum (3).

Le refus de mobiliser l'épargne-travail est la conséquence logique de cette première option : il est impossible de mobiliser les 1.900.000 chômeurs ruraux pour des travaux bénévoles de défense et de restauration des sols, de petite et de grande hydraulique, de nivellement et d'assèchement, cependant que plus du quart de la superficie agricole, comprenant les meilleures terres, est exploitée avec tous les raffinements de la technique moderne au profit de quelques milliers de grands propriétaires. « *Comment concevoir la mobilisation des masses musulmanes pendant que les autres secteurs de l'économie algérienne demeureraient soumis aux mécanismes de l'économie libérale ? Politiquement, il ne semble pas possible de mobiliser (ce qui suppose obligatoirement une certaine contrainte) la plus grande partie des musulmans à des travaux collectifs et d'assurer simultanément aux Européens et à la petite minorité musulmane cultivant à l'européenne, la liberté de poursuivre comme par le passé l'exploitation de leurs terres.* »

L'exode rural

La méconnaissance, par le plan de Constantine, de la priorité absolue que devrait recevoir le développement de l'agriculture, est d'autant plus grave, ajoute l'étude du Club Jean Moulin, que le « regroupement », pour des considérations militaires, de 1,5 à 2 millions de musulmans, a profondément bouleversé les campagnes. « *Les ultimes travaux relatifs à la mise en œuvre du plan de Constantine concluent que plus de la moitié de ces regroupements ne sont pas viables là où ils ont été effectués, et qu'il faudra, dès que les circonstances le permettront, transférer sur d'autres lieux, en vue de leur implantation définitive, au moins la moitié des populations actuellement regroupées, soit 750.000 à 1 million de personnes.* » Les do-

(2) Elle n'évoque pas la raison fondamentale : la politique algérienne gaulliste tend à créer, par le développement privilégié de régions urbaines, un secteur économique algérien entièrement dépendant de la France et, concurremment, une classe urbaine privilégiée qui se poserait en « troisième force » contre-balançant les tendances révolutionnaires du F.L.N.

(3) Cet objectif, extrêmement faible, a lui-même peu de chances d'être atteint : « A la fin de la première année d'application, note l'étude, 513 lots étaient équipés, alors que les prévisions portaient sur 1.500 ».

(Marquis.)

CHOMEURS MUSULMANS A ALGER.
Quand ils sauront lire.

cuments auxquels se réfère l'étude « *laissent même entendre que ces regroupements, présents et futurs, ne pourront qu'accélérer l'exode rural vers les centres urbains.* »

Le plan de Constantine prévoit au total 351 milliards d'anciens francs en faveur de l'agriculture ; l'installation des populations « regroupées » exigera, à elle seule, une centaine de milliards (sans compter l'aménagement des terres, les dotations en cheptel, etc.). Dans ces conditions, l'insuffisance patente des efforts en faveur de l'agriculture musulmane, ainsi que les énormes déprédations dues à la guerre, permettent d'affirmer que « *l'accroissement de 18 % en cinq ans de la production agricole musulmane ne sera certainement pas atteint* », et que l'exode rural, dans les années à venir, sera au moins deux fois plus important que prévu.

Trop de risques

« *Ce n'est donc plus 390.000 emplois en cinq ans qu'il conviendrait de créer dans les villes algériennes (compte tenu de l'émigration temporaire vers la France de 75.000 à 100.000 travailleurs musulmans), mais environ 535.000. Or, dès maintenant, de très sérieuses réserves peuvent être présentées concernant la possibilité d'industrialiser l'Algérie au rythme prévu.* » (4).

Les industriels sollicités par le gouvernement ont refusé d'investir, les risques politiques leur paraissant trop grands ; de plus, ils ne croient pas à l'expansion du pouvoir d'achat des Algériens, expansion qui seule offrirait un débouché aux productions nouvelles ; les industriels du textile, enfin, refusent de concurrencer leurs usines françaises, déjà suréquipées, en implantant des usines en Algérie.

D'autre part, les planificateurs eux-mêmes reconnaissent que l'expansion de la construction de logements, qui devait procurer près de 100.000 emplois aux musulmans, n'a aucune chance d'atteindre les objectifs prévus. « *D'aucuns estiment que l'on demeurerait optimiste en prévoyant la création de 300.000 emplois en cinq ans, au lieu de 390.000.* » La mise en œuvre du plan de Constantine n'a ainsi aucune chance de résorber le chômage urbain ; « *dans la meilleure des hypothèses (celle, excessivement optimiste, du Plan), le chômage se maintiendra à son niveau actuel.* »

Aggravation du chômage rural, maintien (en mettant les choses au mieux) du chômage urbain ; mais développement rapide de l'enseignement primaire, dans les villes, particulièrement. En partant de là, quelles conséquences peut-on prévoir ?

« *Les masses musulmanes,* répond l'étude du Club Jean Moulin, *seront de plus en plus sensibilisées au chômage, cette sensibilité étant fonction de l'éducation politique, elle-même fonction de l'instruction reçue... D'année en année, plus nombreux et plus instruits, les jeunes musulmans n'admettront plus les disparités des niveaux de vie (que les mécanismes libéraux du plan de Constantine risquent encore d'aggraver) entre collectivités française et musulmane ; ils n'admettront plus que le chômage qui les frappe s'accompagne du plein emploi des Européens vivant à côté d'eux et dont ils ne se sentiront plus séparés par l'instruction et la qualification professionnelle.* »

Il ne sera plus possible de réserver les postes de fonctionnaires aux Européens en place, qui les occupent à raison de 80 %, ni de réserver aux Européens les commerces lucratifs, alors que le revenu des commerçants musulmans est actuellement, en zone urbaine, de 9.645 francs légers par mois et par personne. Bref, « *la réforme agraire qui se fera inévitablement, les tensions provoquées par la conjoncture d'un exode rural accéléré, d'un effort d'industrialisation et d'urbanisation non négligeable, ainsi que par le développement de l'enseignement public, rendent impossible le maintien des structures actuelles de la collectivité française qui vit en Algérie. Si, la paix revenue, nous cherchions à maintenir telle quelle la colonie européenne, la fréquence et la force des conflits tendraient à plonger à nouveau ce pays dans la guerre.* »

L'exemple des Pays-Bas

Aussi s'agit-il de prévoir dès maintenant le rapatriement en France, en l'espace de plusieurs années, de 300.000 à 400.000 Français d'Algérie, soit la presque totalité des 22.000 familles d'exploitants, et une partie importante des ouvriers non qualifiés, employés, petits fonctionnaires et petits commerçants.

L'étude du Club Jean Moulin souligne tout d'abord que ce reflux de population, venant grossir de 0,8 % la population métropolitaine, devrait avoir, contrairement au mythe malthusien, un effet bénéfique sur l'économie française : aux Pays-Bas et en Allemagne de l'Ouest, un afflux de population incomparablement supérieur (2 et 20 % du total) a été la raison d'un essor rapide de l'économie (nettement plus rapide qu'en France, même pour le revenu par tête), malgré l'interruption des échanges entre les Pays-Bas et l'Indonésie.

« *Toutefois,* ajoute l'étude du Club, *il ne suffit pas de démontrer à l'opinion française que le reflux d'une partie des Français d'Algérie n'entravera pas l'expansion de l'économie nationale et ne portera pas atteinte aux revenus individuels... Il faut concurremment donner aux Français vivant en Algérie le maximum de garanties concernant leur patrimoine, faute de quoi leurs craintes justifiées les accuIeraient aux actes les plus irréfléchis, irrémédiables sur le plan des rapports franco-algériens.* »

Le fait que l'Etat français n'ait jamais admis le droit à l'indemnisation intégrale pour événements politiques ne saurait justifier, selon le Club Jean Moulin, qu'il persévère dans cette attitude. « *La nation a englouti en six ans plus de 7.000 milliards d'anciens francs pour écraser la rébellion algérienne, et elle refuserait de consacrer, à l'indemnisation intégrale des Français qui ne pourront demeurer en Algérie, une somme qui ne saurait atteindre la moitié des crédits dilapidés pour conserver ses départements algériens à la France ?* »

Dix-huit mois de guerre

Pour évaluer le montant total des indemnisations, le Club Jean Moulin se fonde sur les hypothèses suivantes :

Pour les colons européens proprement dits, il estime (« *soucieux d'errer par excès plutôt que par défaut* ») à 300.000 anciens francs le prix moyen de chacun des 2,7 millions d'hectares qu'ils possèdent : soit au total 800 milliards d'anciens francs ; compte tenu du cheptel mort et vif, le chiffre de 1.000 milliards (très probablement excessif) constitue la limite supérieure.

Pour chacune des 80.000 familles de non-agriculteurs qui, vraisemblablement, devront refluer en France, le Club estime à 10 millions le capital intransportable (« *et il semble que ce soit là une estimation bien forte pour les familles de Bab-el-Oued et de Belcourt* ») : soit 800 milliards de plus. Le total des indemnisations atteindrait ainsi au maximum 1.800 milliards « *et coûterait au plus l'équivalent de dix-huit mois de guerre d'Algérie.* » (5).

Les indemnisations seraient nécessairement réparties sur plusieurs années. L'exode massif et quasi instantané des Européens est en effet inconcevable (et ne s'est produit ni en Indonésie, ni en Tunisie, ni au Maroc) : d'abord, parce qu'une réforme agraire portant sur plusieurs millions d'hectares n'est pas réalisable du jour au lendemain (et, même en Chine, demanda plusieurs années); ensuite, parce que le gouvernement algérien lui-même tendra à « étaler » le reflux afin de ne pas empêcher, par un climat de panique, l'arrivée des enseignants et techniciens français qui pourraient concourir à l'édification de l'Algérie nouvelle.

« *Il est encore possible,* conclut l'étude, *de réserver à la France des rapports privilégiés avec l'Algérie de demain. Nous tenions à dégager l'une des conditions nécessaires à cette fin : la cohabitation de la collectivité musulmane et de la collectivité française dans sa structure socio-professionnelle actuelle, est impossible sur une longue période. Non seulement le plan de Constantine ne pourra réduire les tensions entre les deux collectivités, mais il ne fera que les amplifier si nous ne reconnaissons pas la nécessité de ramener en France une partie de nos compatriotes. Leur déracinement s'accompagnera de suffisamment de regrets, et trop souvent de peines, pour que leur patrie continue aujourd'hui à leur cacher l'inévitable et ne leur dispense demain qu'une aide misérable.* »

M. B.

(4) Selon les dernières estimations, moins de 40.000 emplois ont été effectivement créés en deux années.

(5) L'application rigoureuse du principe de l'indemnisation intégrale peut paraître contestable : il n'est pas évident qu'au nom de l'équité il faille rendre aux « petits Blancs » rapatriés leur misère, et aux plus gros colons les richesses considérables accumulées grâce aux subsides de l'Etat, à la guerre et à l'exploitation d'autrui ; ni que la France ait une dette plus pressante envers M. de Sérigny qu'envers les fellahs algériens.

U. R. S. S. : LA FIN DU

L'affaire Pasternak (« Le docteur Jivago »), l'affaire Doudintsev (« L'Homme ne vit pas que de pain »), le renouveau du cinéma soviétique, depuis « Le 41° » et « Quand passent les cigognes », avaient été les premiers symptômes des changements intervenus dans la vie culturelle soviétique depuis la mort de Staline. Mais on pouvait penser, jusqu'à ces derniers temps, qu'il s'agissait d'épisodes isolés et que la doctrine officielle dont Jdanov avait fait un véritable dogme, le réalisme socialiste, était toujours en place. Or, les polémiques dont retentissent les revues et les journaux russes montrent qu'il n'en est rien. Le réalisme socialiste est en question. François Fetjö, 51 ans, Hongrois d'origine, établi en France depuis 1938, grand spécialiste des pays de l'Est (il a publié de nombreuses études politiques — « Histoire des démocraties populaires », « La Tragédie hongroise » — historiques — « Le Printemps des peuples », « Histoire des révolutions de 1848 » — littéraires — « Henri Heine » — et même religieuse — « Dieu et son Juif ») fait ici le diagnostic de cette révolution.

LA vie culturelle soviétique est actuellement en pleine transformation. Dans tous les domaines, le « réalisme socialiste », qui est encore la doctrine officielle, est peu à peu abandonné. Sans s'opposer ouvertement au monopole intellectuel du Parti communiste, poètes, écrivains, cinéastes, peintres et architectes cherchent de nouvelles formes d'expression, qui les libèrent de la censure et du conformisme en vigueur du temps de Staline.

Le débat passionne l'opinion publique soviétique, et l'on en retrouve les échos dans toutes les revues littéraires et artistiques (1). Le fait nouveau est que les autorités observent une attitude de non-intervention, malgré les sollicitations des tenants du réalisme socialiste.

Le chef de file de ces derniers est V. Kolchétov, auteur d'un roman à clé, « Les frères Yerchov », écrivain médiocre, mais polémiste redoutable, n'hésitant pas à qualifier ses adversaires de révisionnistes et d'ennemis du parti. Dans un récent article de la revue « Ogoniek », Kolchétov accuse ainsi les auteurs du film « Quand passent les cigognes », dont le succès a été aussi grand en U.R.S.S. qu'à l'étranger, « *de se mettre à plat ventre devant l'art bourgeois et l'Occident* ». En même temps, il faisait campagne contre la revue « Novi Mir », dont le rédacteur en chef a publié, ces deux dernières années, plusieurs récits d'avant-garde. « *Cette revue,* dit Kolchétov, *diffuse un poison nihiliste et répand le venin du snobisme et de la psychologie petite-bourgeoise* ».

Un autre défenseur de l'art officiel, V. Arkhipov, a dressé dans la revue « Neva » de Leningrad, un violent réquisitoire contre « La Gazette littéraire » de Moscou, accusant les dirigeants de cette revue de « *haute trahison contre la littérature soviétique* »... « *Qui a commandé à « La Gazette littéraire » d'engager la récente discussion sur les principes de notre critique littéraire ? Nous l'ignorons. Mais ce n'étaient certainement pas des hommes soviétiques* ». Et Arkhipov s'en prend à l'animateur de la discussion, Ehrenbourg, qui, selon lui, se livre à un véritable « *sabotage idéologique* ».

Ilya Ehrenbourg est une des cibles favorites des tenants du réalisme socialiste. Depuis son livre « Le Dégel », il est devenu le porte-drapeau des écrivains et des artistes non conformistes. Son étude sur Tchékov, publiée en 1959 à l'occasion du centenaire de la naissance du grand romancier, a fait sensation : c'était un manifeste en faveur de la libéralisation de la littérature et de l'intensification des contacts avec l'Occident. C'est Tchékov, en effet, qui, aux yeux de la jeune génération, représente l'antithèse du pompiérisme officiel qui stérilisa si longtemps la vie culturelle soviétique. Tchékov, c'est la sobriété dans la forme, le lyrisme sans emphase, l'intérêt pour l'homme dépouillé de toute mascarade idéologique. C'est au nom de Tchékov que le critique A.V. Drajinine esquisse « une théorie de la création indépendante et libre », et déclare la guerre « au rôle édifiant de la littérature ». Ce qui lui a valu un article fort réprobateur d'un de ses confrères, M. Gous (2).

(1) La revue allemande « Ostprobleme », spécialisée dans les questions soviétiques, a publié récemment une très bonne anthologie des textes soviétiques illustrant ce réveil. (Bonn, décembre 1960.)

(Archives.)

MICHEL KALATOZOV.
Le soleil lui-même.

Le jeu des vagues

Cependant, en dépit des dénonciations incessantes, ou peut-être à cause d'elles, la nouvelle vague ne cesse de gagner du terrain. L'un de ses représentants les plus doués, J. Kazakov, vient de publier une série de récits (« A la chasse », « Le pèlerin », « Le dissident », etc.), où l'influence de Tchékov est très sensible. Les contes de Kazakov reflètent le parti pris de l'*apolitisation* de la littérature : retour aux thèmes de la solitude, de la contemplation de la nature, de l'amour, de la mort.

Une de ses nouvelles, « Paysage marin », a pour héroïne une vieille femme de quatre-vingt-dix ans qui, assise sur la rive de l'océan, contemple de longues heures durant le jeu des vagues et de la lumière et cela jusqu'à l'évanouissement des dernières lueurs du soleil. Elle regarde, elle rêve, elle réfléchit, elle attend. Qu'attend-elle ? Personne ne sait. Mais nous voilà aux antipodes de l'activisme délirant, des professions de foi dans « l'homme nouveau », auxquels nous ont habitués les « réalistes socialistes ». Dans un style sobre, dépourvu de tout faux pathétique, Kazakov exprime la nostalgie d'un bonheur simple, au-delà de toute considération moralisante. Il exprime un amour de la vie, un émerveillement devant l'existence, où les jeunes Soviétiques aiment à se reconnaître. « *La vie est magnifique, comme elle l'a toujours été, comme elle le sera toujours,* dit un de ses héros. *Il y aura toujours des couchers de soleil embrasés, des levers de soleil étincelants, des fleurs qui fleuriront et l'herbe qui poussera et des hommes nouveaux qui visiteront les lieux de leur bonheur passé* ».

(2) « La Gazette littéraire », du 9 décembre 1959.

Un « Zis » et une datcha

Tout cela relève-t-il d'un « humanisme abstrait », comme l'affirme Gous, avec à l'appui une avalanche de citations de Marx et d'Engels ? Il s'agirait plutôt de « réalisme intimiste ». Le public soviétique s'intéresse de plus en plus aux auteurs « humains », lyriques, émouvants par leur sincérité, tels que la vieille poétesse Olga Bergholz, enfin réhabilitée, Viktor Nekrassov, V. Souloukhine, Vera Panova, A. Kouznetzov, G. Baklanov, etc.

(Viollet.)

ANTON TCHÉKOV.
L'homme dépouillé.

Les « états d'âme » ne sont plus proscrits (voir l'article de S. Chouarokhovitch, dans « La Gazette littéraire » du 28 juin 1960) et les écrivains se moquent des censeurs austères, « ces hommes incapables de rire, au visage figé », qui considèrent le cœur humain comme éminement suspect ; un vestige petit-bourgeois.

Il suffit de lire les « lettres de lecteurs » publiées dans « La Gazette littéraire » pour se rendre compte du dégoût qu'inspire à la nouvelle génération soviétique l'optimisme artificiel des écrivains staliniens. Ce que les jeunes réclament des écrivains, c'est le contraire des slogans officiels : la vérité de l'homme, l'image du pays tel qu'il est. Dans une lettre publiée le 5 novembre dernier, une jeune Sibérienne s'étonne du contraste entre l'état d'esprit réel des ouvriers qu'elle côtoie et la description qu'en proposent romans et reportages. « *Dans les livres, on ne parle que de l'enthousiasme des ouvriers, de leur dynamisme, de leur vie exemplaire et patriotique. Or la réalité est bien différente. J'ai fréquenté les gens qui construisent le combinat de Sibérie occidentale, les aciéries de Kouznetsakaia. J'ai écouté ce qu'ils disaient. Ils en avaient assez de travailler là, car les normes sont trop élevées et les salaires trop bas. Le voilà donc le fameux dévouement à l'égard de la patrie socialiste !* » Et la jeune femme donnait libre cours à sa déception : « *Il y a trop d'égoïsme partout. Tout le monde se méfie de son prochain. Il y a trop de méchanceté et d'indifférence ! Le communisme n'aurait-il donc pas réussi à transformer, à améliorer l'homme ?* »

Cependant, dès qu'un écrivain (comme la jeune Natalia Davidova, dans « L'Amour de l'ingénieur Isotov ») redécouvre les vieilles, les éternelles contradictions de l'âme humaine, on crie au scandale « petit-bourgeois ». Ce procédé qui consiste à qualifier de « petits-bourgeois » tous les sentiments et attitudes qui ne cadrent pas avec le schématisme officiel, a provoqué l'indignation d'un lecteur de « La Gazette littéraire » (3 septembre 1960) : « *Ces censeurs sévères ne sont-ils pas eux-mêmes des petits-bourgeois ? Par exemple Likhodeïev, auteur d'une diatribe particulièrement violente contre les « philistins » ? J'ignore la place qu'il occupe dans la hiérarchie de notre littérature, mais je suppose : 1° qu'il a un livret de caisse d'épargne avec quelques centaines de milliers de roubles (je note que les vrais petits-bourgeois, chez nous, auquels on en veut tant, ne gagnent pas en moyenne plus de 900 roubles par mois); 2° qu'il a une auto « Volga », après avoir vendu sa « Pobieda » au prix du marché noir. Et, naturellement, il a acheté sa nouvelle voiture de façon irrégulière ; 3° il possède une datcha ; 4° il a un appartement à lui seul, avec un réfrigérateur « Zis » bien approvisionné ! Sa femme ne fait ses achats qu'aux grands magasins Elizéevski, elle porte un bracelet d'or et des boucles d'oreille en diamant...*

Arraché avec les dents

« *Parlons maintenant de moi. Je suis aussi un petit-bourgeois. Car j'ai douze mille roubles à la caisse d'épargne. J'aimerais, moi aussi, avoir une auto et une datcha. Et je n'en ai pas honte. Car tout cela ne m'a pas empêché d'avoir faim et de défendre ma patrie et de subir tous les plans quinquennaux.* »

L'adresse au bas de la lettre était : « *N'importe quelle maison, dans n'importe quelle rue.* »

(Archives.)

VIKTOR KOLCHÉTOV.
Le poison nihiliste.

Délibérément, le lecteur soulignait ainsi qu'un tel état d'esprit n'avait rien d'exceptionnel. Dans la Russie d'aujourd'hui, la voix du lecteur ne peut plus être étouffée.

La voix rageuse des jeunes, impatients de jouir de l'existence, on en retrouve l'écho dans une pièce de V. Ovetchkine, publiée dans la revue

LA NEF présente
... dans le tome II de
LA FRANÇAISE AUJOURD'HUI
LA FEMME ET L'AMOUR
des textes de
• Simone de Beauvoir • Françoise Parturier
• Madeleine Chapsal • Bertrand Poirot-Delpech
• Maurice Druon • Dominique Rolin
• François Nourissier • Marcelle Segal
• Jean d'Ormesson • Roger Vailland
LA NEF est en vente dans les kiosques et les librairies.
Abonnements : 34, rue de l'Université • Paris VII°

CONFORMISME

par FRANÇOIS FEJTÖ

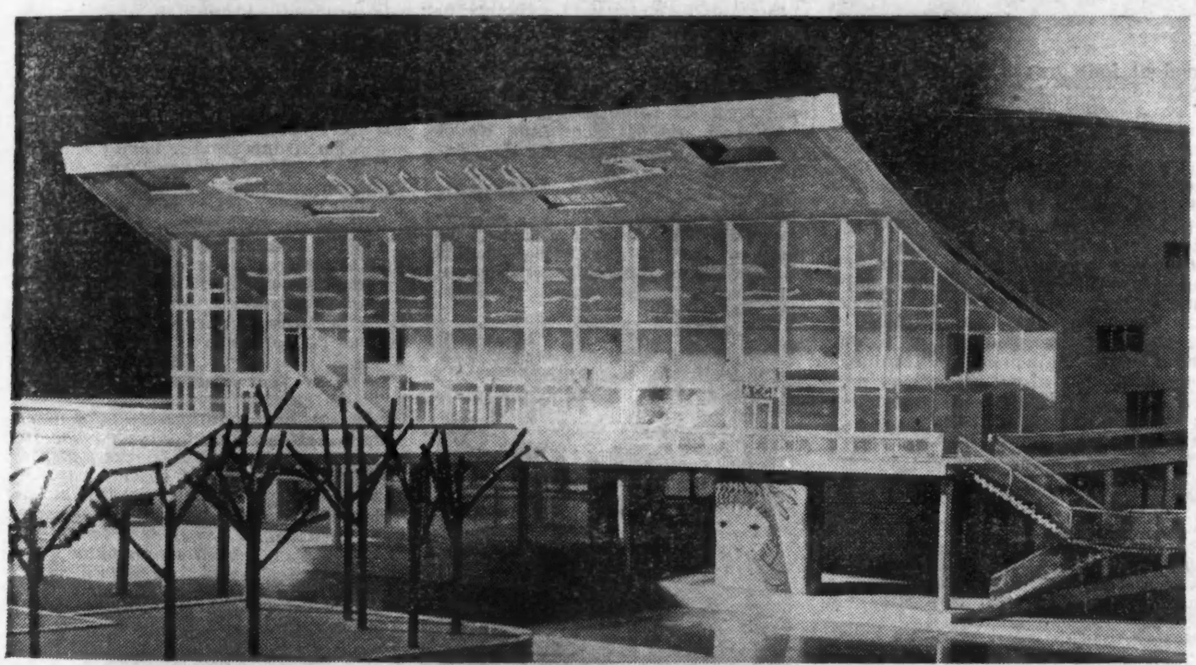
« Novi Mir » (3). Deux jeunes gens s'y affrontent, deux frères : l'un est un militant enthousiaste, l'autre estime que « la période héroïque est révolue ». Voici quelques passages caractéristiques de leur dialogue :

NIKOLAI. — *Tu me demandes pourquoi je ne veux pas aller en province ? Eh bien ! entre autres, parce que j'estime que l'époque du « retour au peuple » est finie. Certes, ils auraient pu m'envoyer dans un petit village, mais pourquoi ? Pour tirer d'affaire quelques kolkhozes arriérés ? Que chacun se débrouille ! Moi, je préfère rester en ville. Tu penses peut-être que c'était facile de faire mes études universitaires ? Et ce que j'ai souffert comme enfant, tu l'oublies ? C'est avec mes dents que j'ai arraché ce que je possède maintenant...*

ZINA (la femme de Nikolaï). — *C'est vrai. Nos pères ont assez souffert pour que nous ayons maintenant une vie meilleure. Toujours des sacrifices, des difficultés, des pénuries... Quand tout cela finira-t-il ? Jusqu'à l'âge de cinq ans, j'ai vécu dans les forêts de Sibérie. Ça suffit. Et tous les jeunes sont comme cela. Ils sont réalistes.*

NIKOLAI (à son frère). — *Naturellement, toi, tu n'aimes pas les gens qui viennent me voir. Parce qu'ils sont comme moi. Ni ascètes ni héros. Mais moi, je les aime. Car ils savent vivre. Et je ne veux pas être plus stupide*

APPARTEMENTS RÉSIDENTIELS A MOSCOU.
Tout est en bronze.



MAQUETTE D'UN NOUVEAU CINÉMA SOVIÉTIQUE.
Tout est clair.

que les autres. On ne vit qu'une seule fois... Zina a raison. Regardons les choses en face raisonnablement. Il est temps de récolter ce qui a été semé. »

Tel est justement le titre de la pièce d'Ovetchkine : « Il est temps de récolter ». Sans doute, Ovetchkine ne s'identifie-t-il pas avec Nikolaï : il a pris la précaution de donner à sa pièce un dénouement édifiant. Mais le mot est lancé ; la lassitude, l'irritation générale devant les slogans héroïques, l'aspiration à une vie normale, clef de la politique de Krouchtchev, ont trouvé leur expression littéraire.

Plus de héros en marbre

Cette tendance à la « dépathétisation », on la retrouve dans le cinéma. Comme le notait un critique de la revue polonaise « Zycie Literackie » (Cracovie, n° 18, 1960), « *les cinéastes soviétiques se sont rapprochés de la vie réelle, ils ne créent plus des héros en marbre* ». Avec « La Ballade du soldat », de Gregori Tchoukraï, qui a eu un succès mérité en Occident, « Le Soleil brille pour tout le monde », de Constantin Voïnov, avec « Quand les canons se taisent », de Zeguel, le cinéma soviétique renoue avec les traditions de sa grande époque : celle de « Tchapaïev », de la trilogie de Dostoïevsky, du « Chemin de la vie », du « Cuirassé Potemkine », etc.

Le film qui a fait couler le plus d'encre, ces derniers mois, est « La lettre qui n'a pas été envoyée », que Michel Kalatozov a tourné avec la même équipe que « Quand passent les cigognes », et en particulier Tatiana Samoïlova et l'opérateur Ouronssevski, Les héros en sont des chercheurs de diamants en Sibérie.

Certains critiques ont jugé les personnages « trop schématiques » et l'ensemble du scénario, tiré d'un récit de V. Ossipov, « inhumain ». Mais ils ont été unanimes à rendre hommage à la magistrale mise en scène de Kalatozov, axée sur la confrontation de l'homme et de la nature. Kalatozov n'a pas craint d'en arriver à une conclusion tout à fait opposée à la « Weltanschauung » officielle : « *Comme est faible et insignifiante la vie de l'homme face à l'immense et éternelle puissance de la nature !* » (« La Gazette littéraire », 17 septembre 1960). L'optimisme facile, l'image idyllique de la nature bienveillante sont balayés. Dans le film de Kalatozov, le soleil lui-même devient un astre démoniaque qui jette une lumière mauvaise sur le monde figé de l'hiver sibérien. C'est certainement un grand film qui permet au public soviétique de redécouvrir la vraie dimension humaine face à la nature, au cosmos. (Les sociologues y verront peut-être le reflet de l'expérience amère des défricheurs du Kazakstan qui, eux non plus, n'ont pas compté avec une résistance de la nature.)

Quant aux hommes de théâtre, ils se trouvent depuis trente ans aux prises avec le problème du conflit. Du temps de Staline, on leur a prescrit de produire des « pièces à thèse » se terminant inévitablement par un « happy end », le triomphe du représentant du Bien (en général, le secrétaire du Parti ou un homme dévoué au Parti) sur les représentants du Mal, c'est-à-dire des éléments conservateurs ou petits-bourgeois, ou des espions. De ce fait, comme l'a remarqué récemment un des dirigeants de l'Union des écrivains soviétiques, le théâtre en était réduit à « *illustrer des faits divers puisés dans la presse* » (4).

Tout le bruit fait autour du réalisme socialiste était destiné avant tout à dissimuler les contradictions essentielles de la société soviétique et à créer la vision d'un monde factice où les problèmes sont automatiquement résolus par des dirigeants bienveillants et énergiques.

« *Nous pourrions citer de nombreux cas où des critiques ou des fonctionnaires des organismes culturels s'élevaient contre la personnification du Mal, dans les grands rôles dramatiques, de crainte qu'on n'en déduisît que notre pays est plein de vilaines gens de cette sorte* », écrit Anastaziev. En fait, les bureaucrates ont surtout peur d'être démasqués. Ils s'obstinent à faire idéaliser leurs portraits et refusent de reconnaître, avec le critique, qu'en U.R.S.S., comme ailleurs, « *la volonté de puissance et de possession, la jalousie et le souci du bien-être personnel, restent les principaux mobiles de la vie humaine* ». Dans ces conditions, il est encore plus difficile d'écrire une comédie satirique qu'une tragédie. « *Il faut de l'audace et une force de caractère extraordinaire pour écrire une comédie,* dit Riazanov, *et je ne dis pas cela pour rire.* »

Parfait mauvais goût

C'est sans doute dans le domaine de l'architecture que le réveil des esprits, la volonté de rompre avec les traditions staliniennes, se manifestent de la manière la plus frappante. En se prononçant lui-même, dès 1955, contre la « gigantomanie » stalinienne, Krouchtchev avait donné le feu vert aux bâtisseurs qui cherchaient à dégager l'architecture soviétique du faux monumental de l'ère précédente.

Les architectes d'avant-garde ont d'ailleurs trouvé un appui enthousiaste auprès des journalistes et écrivains. Ainsi, onze collaborateurs de la revue satirique « Krokodil » ont uni leurs efforts pour faire l'inventaire du gaspillage monumental auquel avait donné lieu la construction des grands hôtels « Léningrad » de Moscou, « Octobre » de Léningrad, etc. Ces bâtiments où tout est en bronze, des portes aux lustres cyclopéens, sont décrits en détail comme des salles d'exposition du « *parfait mauvais goût* ». Pour le seul hôtel « Léningrad », les meubles, qui sont horribles, ont coûté plus de 15 millions de roubles ; les 800 lustres et plafonniers, 5 millions et demi ; les

→

(3) « The Economist » de Londres en a donné des extraits le 31 décembre 1960.

(4) A. Anastaziev dans « La Gazette littéraire », 22 février 1960.

RACISME
OU ANTIRACISME ?

Un pavé dans la mare

par Raymond LIPA

vous aidera à voir clair en cette aube 61

« *Ce livre est une expression du véritable esprit socialiste, humaniste et républicain.* »
André PHILIP.

« *Vous aidez à combattre la pieuvre du racisme aux innombrables tentacules.* »
Jules ISAAC.

« *Je viens de lire ce petit ouvrage d'une traite.*
Quelle tristesse qu'il faille dépenser tant d'ardeur et de talent au service du commun bon sens et pour la lutte contre « la bêtise au front bas.
Et pourtant... il le faut ! »
Alexis DANAN.

EDIT. PIERRE JEAN OSWALD
13, rue Charles-V - PARIS (4e)
ARC. 35-57 6 NF 90

tableaux (tous de lamentables chromos), un demi-million, etc. (5).

Le plus dynamique des écrivains néoréalistes, Viktor Nekrassov, vient de déclencher une campagne en faveur d'une architecture plus adaptée aux temps modernes. Dans un article manifeste publié par « La Gazette littéraire » du 20 février 1960, il exigeait la révision de l'opinion officielle sur le *constructivisme*, dont l'élan s'est trouvé brisé il y a trente ans en Union Soviétique, tandis qu'il poursuivait sa marche triomphale à travers le monde.

Nekrassov rappelle que plusieurs des œuvres les plus remarquables de ce mouvement furent créées à Moscou: l'ancien bâtiment du ministère de l'Industrie légère, avec sa partie centrale tout en verre, dû à Le Corbusier ; la maison d'habitation pour les employés du ministère des Finances, créée par Guinsbourg ; le magnifique ensemble architectonique de la centrale hydraulique du Dniepr, œuvre des frères Vesnine, etc. « *Cependant, aussitôt après l'ouverture du premier concours pour le Palais des Soviets, en* 1931, *on a condamné en U.R.S.S. le constructivisme comme un courant bourgeois. Mais l'est-il vraiment ? Est-il uniquement un produit du capitalisme, tout à fait étranger au socialisme ? S'il en était ainsi, que faudrait-il penser du pavillon soviétique à l'Exposition de Bruxelles et du cinéma panoramique de Moscou ?*

« *Par quoi a-t-on remplacé cette architecture constructiviste ? Par du luxe et du pompier. Nos villes se sont*

(Krokodil.)

— Maman, regarde le beau gâteau que papa a acheté...

— Ne dis pas de bêtises, c'est la maquette d'un nouvel immeuble.

remplies de colonnades innombrables, de fontaines pseudo-classiques, d'arcs décoratifs, de façades revêtues de granit poli et de pierres du Labrador.

L'été 1961

Pour Nekrassov, modernisme et fonctionnalisme sont équivalents. «*Qui ose prétendre que la monumentalité et la majesté soient des qualités indispensables à des maisons d'habitation ?* écrit-il. *Pourquoi un hôtel devrait-il être solennel et majestueux ?* »

Et Nekrassov cite avec admiration le nom de Le Corbusier, « *ce grand théoricien et praticien du constructivisme qui a rêvé toute sa vie de la cité radieuse* ». « *Le Corbusier*, dit-il, *n'a pas pu réaliser son grand rêve puisqu'on l'a tenu à l'écart de la reconstruction de Paris, d'Alger et d'autres villes. Ce n'est qu'aujourd'hui, au crépuscule de sa vie, qu'il a pu réaliser son plan de Chandigarh, centre administratif. Mais c'est d'une cité qu'il avait rêvé, d'une vraie cité radieuse.* »

Enfin, parlant des nouveaux projets présentés au concours pour le Palais des Soviets, Nekrassov se prononce avec chaleur en faveur du plan de Vlassov qui s'inspire des principes modernes : « *Chez Vlassov*, dit-il, *tout est simple, clair, confortable, amical. C'est-à-dire humain.* »

Vlassov est lui-même un théoricien; il a publié dans la revue « Arkhitektura S.S.S.R. » (n° 1, 1960) une remarquable étude qui résume les idées des constructivistes. Il rejette le néoclassicisme, le néobaroque, le néobyzantin, tout le style Restauration qui avait la préférence de Staline et de son entourage. Tout le mal venait de ce « *qu'on se faisait de fausses idées* » sur les moyens d'exprimer « *l'élan de l'édification socialiste* ». Heureusement, tout cela est du passé; Vlassov se félicite de la compréhen-

(5) « Krokodil », n° 8, 1960.

« Printemps » de Tatiana Yablonskaia.
Les bastilles...

sion dont font preuve les autorités à l'égard des architectes qui désirent mettre à profit l'industrialisation du bâtiment, afin d'organiser la construction de l'habitat dans le cadre de grands complexes, de quartiers ou de « rayons » tout entiers. « *Nous devons diffuser une idée du beau qui soit inséparable de l'utile, du fonctionnel et qui comporte la planification du confort et une construction moderne et économe.* » Et Vlassov s'incline, lui aussi, devant Le Corbusier, et rappelant l'exemple des grands architectes soviétiques des années 1920-1930 : les Guinsbourg, Vesnine, Kouznetsov, etc., il demande « *qu'on prenne en considération les expériences de l'architecture occidentale* ».

Vlassov souligne aussi qu'à son avis, le renouveau de l'architecture soviétique doit être inséparable de la modernisation des beaux-arts et des arts décoratifs. « *Le style est un*, proclame-t-il, *et le style de l'architecture soviétique devra s'harmoniser avec celui de la peinture, de la décoration, de la musique, de l'ameublement, de l'habillement.* »

Vlassov est ses amis espèrent qu'ils seront appelés à jouer un rôle de premier plan dans la construction projetée par les autorités d'importantes villes satellites, pour dégager Mascou, Léningrad et les autres grandes cités (6).

Si la peinture soviétique paraît encore en retard sur la poussée générale vers le modernisme, ce n'est, de toute évidence, qu'une question de temps. Le

(6) Voir les articles des architectes Kamenski (« Pravda », 5 juin 1960) et Gradvo (« Izvestia », 13 janvier 1960) sur les villes satellites et les « micro-rayons ».

retard est dû uniquement au fait que, dans ce domaine, les leviers de commande se trouvent encore aux mains des partisans de l'art académique. Mais ceux-ci sont sur la défensive et, petit à petit, le dégel se manifeste. Ainsi, l'un des peintres les plus en vue, Georges Niski, est passé, au grand scandale des conservateurs, dans le camp des « modernes ». Dans un article publié par le journal « Jeunesse moscovite » et intitulé « A la recherche de la forme », il condamne la « *peinture anecdotique* » et préconise l'adoption d'« *un style laconique et expressif* » (7). Selon Niski : « *Il faut laisser au cinéma le soin de représenter plastiquement des conflits littéraires et dramatiques. Quant aux peintres et aux sculpteurs, ils doivent s'occuper surtout de créer des formes nouvelles.* »

L'anecdote

Aussi n'est-il pas étonnant qu'on reparle, en Russie, de Kandinsky, qu'on redécouvre Mondrian et Malévitch (8) et qu'un académicien du nom de Kolpinsky croie devoir mettre en garde le public contre une identification trop simpliste de l'art abstrait à l'idéologie bourgeoise. « *L'art est un domaine complexe et subtil de l'activité de l'esprit* », dit cet académicien, qui rappelle qu'en Occident, parmi les promoteurs de l'abstrait, on trouve souvent « *des progressistes et des révolutionnaires* » (9).

Les attaques contre l'art abstrait et les autres courants modernistes ont surtout pour effet, semble-t-il, de stimuler la curiosité du public. Dans un article récent, « Sovietskaïa Kultura » se plaint déjà de « *l'intolérance dont font preuve les partisans de l'art moderne à l'égard de ceux qu'ils traitent de conservateurs* » (10). C'est bien vainement qu'on s'efforce de présenter l'art abstrait comme « *un instrument de la pénétration idéologique de l'impérialisme américain* ». Le goût du public évolue avec une rapidité étonnante ; l'académisme ne satisfait plus personne ; et c'est avec un émerveillement presque excessif que la nouvelle génération découvre l'expressionnisme, le futurisme, le cubisme, le surréalisme, les abstraits, le tachisme, etc. Les bastilles de l'académisme sont près de tomber ; et l'on peut prévoir que l'exposition de l'art moderne français, projetée pour l'été 1961, sera un véritable triomphe. Elle pourrait bien marquer un tournant dans l'histoire de l'art soviétique.

FRANÇOIS FEJTO.

(7) Voir l'analyse de cet article dans « Sovietskaïa Kultura » du 18 juin 1960.

(8) Voir notamment les articles de V. Kemenov dans « Sovietskaïa Kultura » du 22 septembre 1960, de V. Prokofiev dans le même journal du 18 juin 1960.

(9) « Troud », août 1960.

(10) Numéro du 18 juin 1960, article de V. Prokofiev.

« Deux générations » de P.P. Ossovski.
... sont près de tomber.

ROMANS

« La saison des pluies » par Graham Greene

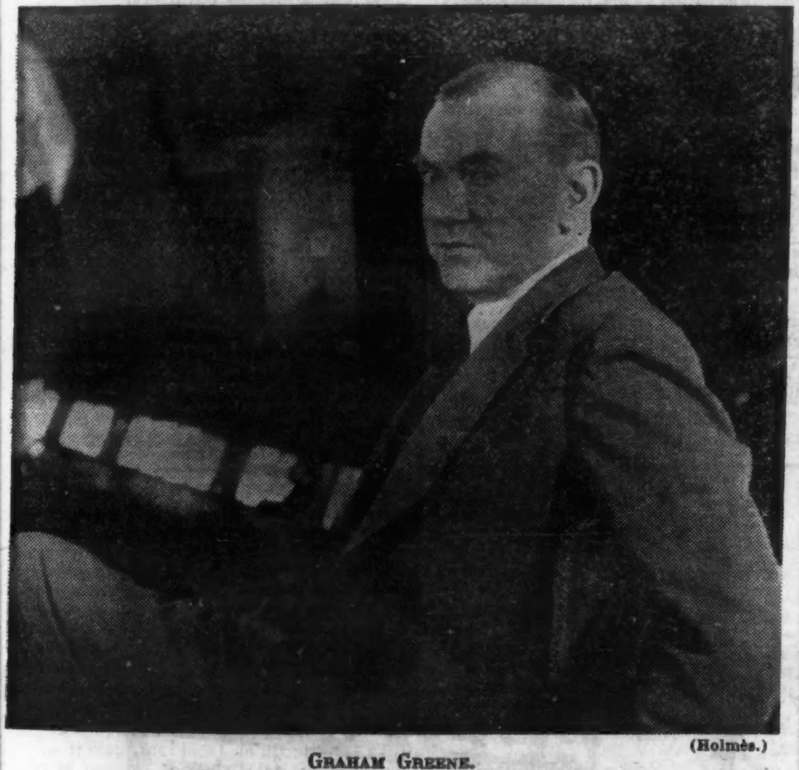
● *Que vient faire l'architecte Querry dans cette léproserie du Congo ? Voici le meilleur roman de Graham Greene depuis longtemps.*

« LA SAISON DES PLUIES » (1), c'est le roman de la sécheresse intérieure. Avec l'histoire d'un homme complètement vidé de tout amour, qu'il s'agisse de l'amour de Dieu ou de l'amour des femmes, M. Graham Greene a écrit son meilleur roman depuis très longtemps.

Comme dans presque tous ses grands romans, il nous plonge d'abord dans ce que l'on pourrait appeler son climat de la disgrâce : que l'on soit au Mexique, en Nigeria, ou comme ici au Congo belge, nous connaissons cette chaleur humide, cette lourdeur poisseuse, cette végétation hostile, ces hommes hébétés, couverts de sueur, harcelés par les moustiques, cette puanteur qui monte de la terre qui pourrit et des corps qui pourrissent : le diable habite au cœur des ténèbres.

contraire de la vérité : ce n'est pas la foi qui a amené Querry dans ce coin de brousse, mais le fait qu'il ne croyait plus en rien, ce n'est pas la charité, mais le fait qu'il n'aimait plus personne.

Tout en s'intégrant de son mieux à la vie de la petite communauté, Querry va devoir lutter par respect de la vérité pour qu'on ne le transforme pas en un saint malgré lui. Il lui faut se définir en face du colon, Rycker, qui est un pieux et lâche imbécile, en face de tel père qui se raidit à l'excès dans une foi chancelante, en face du médecin aussi, qui n'a pas la foi et qui lutte de toutes ses forces, de toute sa confiance, de toute son âme pour soigner et guérir ses lépreux. Ce médecin de la lèpre, nous le reconnaissons : c'est le frère du médecin de la peste d'Albert Camus. Le mal, ce médecin le rencontre tous les jours : ce sont ces plaques, ces nodosités, ces plaies puantes, ces mains sans doigts, ces visages rongés, c'est la tuberculose, la poliomyélite et l'éléphantiasis qui viennent se conjuguer avec la lèpre. Il soigne, il guérit : parfois le mal s'arrête après avoir rongé les doigts, les orteils, une partie du corps, comme s'il ne trouvait plus rien dont il put se nourrir : c'est ce que l'on appelle « a burnt-out case ». Ces infirmes ridicules ou hideux, c'est encore une victoire. Toute guérison est un changement dans le sens du progrès : « Si j'étais né amibe, dit le docteur, amibe capable de penser, j'aurais rêvé de l'ère des primates... Nous chevauchons au faîte d'une grande neuvième vague évolutionnaire. Le mythe chrétien lui-même fait partie de la vague. J'ai le petit espoir, c'est tout, un très petit espoir, que quelqu'un qu'on a appelé le Christ fut l'élément fertile, à la recherche d'une fissure dans le mur pour y planter sa graine. Je pense au Christ comme à une amibe qui a pris le bon tournant... »



GRAHAM GREENE. (Holmès.)
« Une amibe qui a pris le bon tournant. »

Nous sommes cette fois dans une léproserie perdue dans les terres, au fond d'un petit affluent du Congo. Au milieu des corps malades, quelques bons pères, quelques religieuses, un médecin incroyant, et soudain un homme secret, silencieux, qui est venu là parce qu'on ne peut pas aller plus loin et parce qu'il est au bout de son rouleau. Nous ne tarderons pas à apprendre que ce Querry est un architecte de renommée mondiale. Sa brusque retraite en pleine gloire est inexplicable.

On va donc l'expliquer : pour un colon voisin de la mission, pour un gros journaliste à la recherche du sensationnel, Querry est un Albert Schweitzer catholique, un de ces saints que l'on peut pousser au premier plan, éclairer au néon pour le plus grand confort spirituel des foules abruties. Or, c'est exactement le

Par léprophilie

Mais la vérité de Querry n'est même pas du côté de ce médecin dont l'évolutionnisme n'est ni plus, ni moins chrétien que celui d'un Teilhard de Chardin. Elle est du côté du malade. Architecte, il a construit des églises sans avoir la foi, des maisons sans penser aux hommes ; amant, il a beaucoup fait l'amour sans aimer. Il s'est aperçu un jour qu'il était lui aussi, une maison vide. Et la réputation, la gloire, n'éclairent que mieux cette aliénation dérisoire, ce vide total de l'existence : il est à sa manière « a burnt-out case ». Il est venu chercher la souffrance, non par un amour malsain, par une « léprophilie » masochiste, mais strictement pour se sentir vivre : je souffre, donc je suis.

Il vit. Non, il n'aime pas les lépreux, non, il n'aime pas Dieu. Il se rend utile, il conduit le camion, il trace les plans d'un hôpital, surveille les travaux : besogne non d'un grand architecte, mais d'un entrepreneur de maçonnerie. Il s'entend bien avec son boy, un malade guéri mais mutilé, il lui sauve même la vie. Il ne se rap- →

(1) Ed. Robert Laffont. 320 p. 12 NF. Le titre Anglais « A Burnt-Out Case », dont le texte explique le sens, pourrait se traduire par un « Un Cas complètement désespéré » au sens où André Gide souhaitait mourir « complètement désespéré », c'est-à-dire ayant goûté tous les espoirs. Le nom du héros sonne comme « to query », demander, chercher, s'enquérir. C'est quelque chose comme « M. Enqueste ». Notons encore que « colon » est toujours « en français » (en belge) dans le texte et qu'on trouve une allusion à Alger, à propos de la torture.

RJ

CLAUDE DUFRESNOY
DES OFFICIERS PARLENT...

ENTRE avril 1959 et novembre 1960, Claude Dufresnoy a interrogé soixante-dix officiers actuellement en Algérie. Parmi eux : des officiers d'active, des officiers du contingent, des rappelés, ceux de l'état-major et ceux du djebel, ceux des secteurs opérationnels et ceux des bureaux militaires se sont prêtés à cette enquête, représentant ainsi un large éventail d'opinions. Rompant avec un silence qu'ils gardent depuis des années, ces officiers sauront gré à l'auteur de la publication de leurs réponses. Car ce silence permettait à une minorité de parler en leur nom, et d'autre part, certains prenaient prétexte des agissements de cette minorité pour déconsidérer l'armée tout entière. Ces conversations, reproduites sténographiquement, pourrait-on dire, traduisent le drame de l'armée. Le problème n'est pas seulement politique, il est aussi social. Et bien des propos tenus en toute franchise forment un véritable baromètre politique de notre temps.
DES OFFICIERS PARLENT : écoutons-les, ce qu'ils disent nous concerne directement.

JULES ROY
la guerre d'Algérie
100ème mille

Louis MARTIN-CHAUFFIER
Algérie An VII
L'examen des consciences

EN 1957, Louis Martin-Chauffier, alors membre de la COMMISSION INTERNATIONALE CONTRE LE REGIME CONCENTRATIONNAIRE, effectua en Algérie une enquête sur les centres d'hébergement et de regroupement. La réalité de certains cas de tortures à l'extérieur de ces camps d'une part, de terrorisme du F.L.N. d'autre part, ne peuvent se mettre en balance, et c'est dans un esprit d'impartialité et de justice, que l'auteur ne cesse d'approfondir son enquête et d'analyser les conséquences désastreuses que de tels actes engendrent : dégradation d'une partie de la jeunesse, enracinement de la haine, offense faite à l'honneur de la France.
Ce témoignage rude, dicté par une conscience qui refuse de céder au désarroi, bouleverse par sa loyauté, son souci de vérité. Après Jules Roy, il faut lire ce nouvel essai sur l'Algérie à l'heure de son destin.

LN N° 9
LETTRES NOUVELLES
Quelques-uns parmi les 121

Marc Beigbeder, Geneviève Bonnefoi, Jean-Louis Bory, Michel Butor, André Frénaud, Edouard Glissant, Jacques Howlett, Robert Lapoujade, André Masson, Bernard Pingaud, Maurice Pons, Claude Roy, Geneviève Serreau, Paul-Louis Thirard, Claude Simon, Ylipe, Claude Viseux.

RJ

CLAUDE JULIEN - La Révolution cubaine
Fidel Castro, dictateur ou libérateur ?

LA révolution cubaine a deux ans : depuis cette date, il ne se passe guère de semaine sans qu'une nouvelle nationalisation, sans qu'un discours de Fidel Castro ne viennent frapper les esprits.
Qui est Fidel Castro ? Un nouveau Staline ou un nouveau Simon Bolivar ? A-t-il renversé Batista pour installer une nouvelle dictature ? Quelles sont les erreurs de politique étrangère des Etats-Unis qui ont incité Castro à se tourner vers les pays communistes ? Claude Julien, qui est un des rares spécialistes ayant connu Cuba sous Batista et sous le nouveau régime, répond à ces questions et analyse méthodiquement l'enchaînement impitoyable des événements qui conduit Cuba à apparaître pour les Etats-Unis comme un pistolet braqué au cœur de Panama.
Désormais, on ne pourra plus parler de Cuba ni de Fidel Castro sans citer Claude Julien.

RJ

CLAUDE FAUX
Le réseau

« CLAUDE FAUX a osé aborder un sujet brûlant, celui du F.L.N. Le livre est présenté comme une longue lettre qu'adresse à son ancien compagnon une jeune femme médecin, incarcérée à la Petite-Roquette. Du fond de sa cellule, elle relate son arrestation, son interrogatoire, son premier contact avec la prison.
Cette première photographie d'un réseau d'aide au F.L.N. n'est pas un instantané. C'est un cliché honnête qui vaut la peine d'être attentivement regardé. »
Pierre VIANSSON-PONTE.
(Le Monde).
« LE RESEAU, un livre actuel. »
Patrick KESSEL.
(France-Observateur).

MICHEL VIANEY
Elégie pour saxo

ELEGIE POUR SAXO est modulé au long des rues de New-York où Michel Vianey fait déambuler son personnage, un jeune matelot, solitaire au milieu de tout ces solitaires qui surpeuplent New-York.
« ELEGIE POUR SAXO est une aventure musicale dont le chant est élégiaque, mélancolique, mais aussi sarcastique. »
Pierre de LESCURE.
(Les Lettres Françaises).
« Ce roman est séduisant... Il faut le lire pour le plaisir de la lecture. »
André DALMAS
(La Tribune des Nations).

Maurice Duverger
DE LA DICTATURE
essai
Quelles sont les conditions nécessaires et suffisantes pour qu'apparaisse une dictature?
Un vol. 8,40 NF
JULLIARD

proche pas plus de la religion des missionnaires que des vagues croyances païennes des indigènes ; il n'a pas plus d'illusions sur l'âme des noirs que sur la civilisation des blancs. L'amour ne se réchauffe pas en lui. Pourtant, il attire les faibles, les inquiets et de là viendra le bref drame final. La jeune femme du pieux imbécile s'attache d'autant plus à Querry que son mari la déçoit et la dégoûte. Il ne se passe rien entre eux et Querry n'est même pas ému : mais l'imbécile s'y trompe et le tue d'une balle de revolver.

Pas de doutes : l'imbécile sera acquitté par les tribunaux. Et peu de doute : Querry sera sauvé au tribunal de Dieu. Parce qu'il vaut mieux vivre dans la sécheresse que dans le mensonge, parce qu'il a été à sa manière un homme de désir et un homme de vérité, parce que Dieu a dit à Pascal : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé... »

Ce thème austère, l'art de M. Graham Greene le rend passionnant d'un bout à l'autre du livre. On connaît son métier de romancier, son pouvoir d'évocation des lieux et des personnages, son habileté dans la construction, bien digne d'un grand architecte. On retrouve tout cela ici, sans rien de trop, sans aucun excès ni dans le sens du roman pseudo-policier, ni dans le sens du roman édifiant. Ni espions farfelus, ni miracles préfabriqués. Un accent de vérité d'autant plus sensible qu'il n'exclut pas l'humour, ni dans la parodie d'article pour la presse du dimanche, ni dans la scène où un bon père ingénu s'obstine à pousser sous les yeux d'une jeune femme rougissante, bienfaitrice éventuelle de la mission un catalogue d'articles sanitaires ouvert à la page des bidets qu'il prend pour des bains de pied... Il y a bien quelques longueurs, dans l'histoire que Querry invente à un moment pour la jeune femme par exemple. Mais cela ne compte guère dans un maître livre où la sincérité de la voix soutient aussi bien la lisibilité du roman que le sérieux de la méditation...

ROBERT KANTERS.

DASHIELL HAMMETT. (A.P.)
« Reno le traita de mangeur de poisson et lui logea quatre balles dans la tête. »

HOMMES

Dashiell Hammett

L'écrivain américain Dashiell Hammett qui vient de mourir, n'est pas seulement le père du roman policier moderne. Il est aussi, écrivent Boileau-Narcejac, un des maîtres de la nouvelle littérature.

PENDANT de nombreuses années, D. Hammett fut détective dans une agence de police privée. C'est lui qui a inventé ce personnage, qui appartient désormais à la littérature, le « privé », l'enquêteur employé aux basses besognes, l'homme dur, sans scrupules mais « régulier ». Et D. Hammett, en écrivant d'instinct, sans le moindre souci littéraire, des romans comme « Le Faucon Maltais » (1930) ou « La clef de verre » (1931) a totalement renouvelé le roman policier et peut-être inventé un style.

Avant lui, le roman policier était doublement artificiel : d'abord, il était uniquement un roman d'imagination, aux personnages conventionnels ; ensuite, les détectives cultivaient le genre « dandy », se donnaient pour des virtuoses : Holmès, Queen, Vance et même H. Poirot. Crimes rares, savants raisonnements, problèmes de luxe, Hammett a balayé tout cela. Il a démystifié le roman policier. Au détective amateur, il a substitué l'enquêteur prolétaire ; et l'enquête a quitté les beaux quartiers pour les banlieues populeuses, aux maisons noires flanquées de leurs échelles d'incendie. Le décor est celui de « Scarface ». Le héros est un individu anonyme, besogneux, un homme qui se confond avec son métier, qui n'est plus rien hors de ce métier. On le paye pour trouver. Il trouve, laborieusement, par la ruse et la violence. Il remplit son contrat, exactement comme le fera, un peu plus tard, le tueur du Syndicat du Crime. Le privé et le tueur sont presque les deux profils du même homme. Ce n'est pas leur faute si la vie est dure et si la société est drôlement bâtie.

Si l'on voulait pousser plus loin l'analyse, on pourrait sans doute montrer que la société américaine, fondée sur le contrat, donc sur le droit, a engendré un type d'homme tout à fait spécial : l'avocat (qu'on lise plutôt les romans de Gardner) et que l'avocat s'est adjoint le détective privé exactement comme un ingénieur utilise un outil. Le privé est un outil. Il n'a pas à penser pour son propre compte, encore moins à sentir.

Comme une chose

On lui demande seulement d'être efficace. En ce sens, D. Hammett, romancier, a vu très clairement qu'il fallait bannir du récit toute fioriture ; plus de débats de conscience, d'analyses de sentiments ; primauté de l'objet, c'est-à-dire de l'homme réduit à ce qu'il fait. Claude-Edmonde Magny a eu raison de noter que D. Hammett inaugure la littérature du comportement. En vérité, un rapport, quel qu'il soit, appartient à la littérature du comportement, dans la mesure où il laisse parler les choses ; dans la mesure aussi où les hommes deviennent des choses, des forces en action. Les romans de D. Hammett sont des rapports de police. Ils en ont l'objectivité inhumaine, la précision, la clarté, la concision. Mais Hammett va plus loin. Son privé est le bon ouvrier de la violence. Il n'est pas un cogneur ; il n'aime pas spécialement les coups. Mais il faut bien qu'il soit brutal pour réussir. On ne met pas fin aux exploits d'un gangster avec des syllogismes... *« Enjambant les débris, le bootlegger descendit lentement les marches jusqu'à la chaussée. Reno le traita de pouilleux, de mangeur de poisson et lui logea quatre balles dans la tête. »* (« La Moisson Rouge ») Voilà comment écrit D. Hammett. Et cette violence est pure. Ni méchanceté ni complaisance. Elle est la loi suprême d'un monde mécanisé, dominé par l'argent. Hammett a mis au point, avec une sûreté extraordinaire, le langage qui convenait à son personnage : ton familier, argot, ellipse, rapidité. C'est un langage cinématographique.

Son influence a été immédiate et profonde : James Cain, Horace Mac Coy, James Hadley Chase, Peter Cheney lui doivent beaucoup. Sans D. Hammett, « La Série Noire » ne serait certainement pas ce qu'elle est. Le roman policier, même quand il veut être un récit de mystère, est désormais obligé de compter avec la vie et de lui faire place. Mais c'est le roman d'avant-garde et le nouveau cinéma qui permettent de saisir la vraie grandeur de D. Hammett, car D. Hammett, le premier, a compris qu'on pouvait faire une œuvre d'art en refusant toute idéologie, en traitant l'homme comme une chose.

BOILEAU-NARCEJAC.

Cette semaine paraît simultanément
en France et dans le monde entier
La saison des pluies
A BURNT OUT CASE
le nouveau grand roman de
GRAHAM GREENE
ROBERT LAFFONT

Les trois derniers volumes parus dans une collection qui a conquis tous les publics en faisant revivre pour le lecteur, comme s'il y était, les grandes journées dramatiques de l'Histoire
CE JOUR-LA...
2 DÉCEMBRE 1805
CLAUDE MANCERON
AUSTERLITZ
« Depuis que j'ai lu ce livre, j'ai appris maintes choses. Nous n'avions pas encore de livres sur Austerlitz, celui-ci a de quoi nous satisfaire. » A. ROUSSEAUX (Figaro littéraire)
6 JUIN 1944
CORNELIUS RYAN
LE JOUR LE PLUS LONG
Toute l'histoire du Débarquement vécue à la fois avec les Alliés et dans les blockhaus allemands. Mille secrets ahurissants révélés.
100e mille
27 NOVEMBRE 1942
HENRI NOGUÈRES
LE SUICIDE DE LA FLOTTE FRANÇAISE A TOULON
ROBERT LAFFONT

BEST-SELLERS

« Les Titans », par Allen Drury

● 850 pages à lire pour comprendre l'Amérique des années 60.

« TITANS », de Allen Drury (1), se présente sous une forme massive et son propos n'est pas spécialement séduisant pour le lecteur français : l'enquête d'une commission sénatoriale sur une personnalité politique américaine.

Pourtant, le livre se lit comme un roman policier. Sa construction, au reste, s'apparente à celle des romans policiers : des indices sont donnés dans les premières pages, qui passent inaperçus et qui prennent toute leur valeur par la suite. Mais, au fur et à mesure que progresse l'enquête, les personnages se démasquent et elle n'apparaît plus que comme le prétexte à la description d'une société, c'est-à-dire des institutions qui la régissent et des hommes qui la composent.

Une querelle peut être faite à l'auteur : les enquêteurs sont bien gentils et l'*objet* de leur enquête, assez peu sympathique, n'est soutenu, en dehors du président, que par un juge sans scrupule et un parlementaire ignoble. C'est dire qu'au premier degré, on se trouve, ou l'on croit se trouver, devant une réhabilitation du maccarthysme. Par bonheur, le livre est bien autre chose.

L'action révolutionnaire

Une génération a été marquée par l'œuvre épique d'André Malraux. L'homme se définissait alors par rapport à son parti, à l'action révolutionnaire et à la guerre. Dieu veuille que, dans quelques années, on accorde à cette œuvre un regard plus complice que celui que l'on accorde à « La Chanson de Roland » !

Aujourd'hui, nous savons que l'action essentielle se déroule en dehors du pathétique décrit par Malraux ; elle est celle des comités, et de ce comité par excellence qu'est un Parlement. Mais qu'il s'agisse du révolutionnaire chinois, du guerrier espagnol ou du sénateur américain, l'homme confronté à l'action est toujours aux prises avec sa solitude et avec la vanité de cette action. Le décor ne fait rien à l'affaire, qu'il s'agisse des plaines espagnoles ou de ce Sénat, qui permet presque de parler d'unité de lieu, à propos de l'action de « Titans ». Les problèmes importants sont ceux que l'homme porte en lui. Ce qui, dans « Titans », nous concerne, est ce qui évoque ces conflits, ces drames.

Quand la France entière regardait la bataille de Verdun, un monde nouveau naissait à la suite des révolutionnaires russes. Je ne sais pas trop ce que regardaient nos contemporains quand Mao Tsé-toung achevait la conquête de la Chine continentale, mais il est clair qu'ils eussent mieux fait de regarder du côté de cet Extrême-Orient plutôt que de s'exciter sur je ne sais quelle crise ministérielle occidentale, ou un quelconque accord de coopération entre la Belgique et le Luxembourg.

Obnubilés par les erreurs d'appréciation de leurs aînés, privés dans leur vie quotidienne de tout romantisme révolutionnaire, les jeunes gens d'aujourd'hui sont devenus indifférents à la politique, à moins qu'ils ne se fixent dans des idéologies quelque peu poussiéreuses. Effectivement, il est peu exaltant de passer de la révolution chinoise au Sénat américain, et pourtant, l'une comme l'autre portent le devenir de l'humanité. S'il n'est guère pensable que Mao Tsé-toung soit amené à céder la place à un quelconque empereur ou même à Tchang Kaï-chek, il n'est pas plus vraisemblable qu'une démocratie populaire remplace, dans un délai prévisible, le régime américain.

Il est donc légitime que nous manifestions quelque intérêt, quelque curiosité à l'égard de tout ce qui peut nous permettre de comprendre l'Amérique. Je crois « Titans » inaccessible aux Soviétiques, aux peuples des nations sous-développées, à quelque révolutionnaire que ce soit. Il y a dans les rapports entre le président des Etats-Unis et les sénateurs, un formalisme, une rigidité, une souplesse, une cruauté qui rappellent les républiques italiennes de la Renaissance. Si ces mœurs paraissent hors de mise aujourd'hui, elles n'en pèsent pas moins d'un poids certain sur l'évolution du monde.

« *Toute l'histoire de la création du gouvernement américain*, dit un des principaux protagonistes du livre, *est celle d'une dispersion volontaire du pouvoir ; toute l'histoire de la vie de ce gouvernement américain est celle d'une lutte contre cette dispersion volontaire du pouvoir, qui en elle-même est peut-être l'invention la plus intelligente conçue par des hommes libres pour protéger la liberté, et la concentration volontaire du pouvoir que les hommes libres ont souvent jugée nécessaire pour sauver cette liberté.* »

C'est dans cette marge étroite, dans cet équilibre précaire, que s'établit le rapport des sénateurs et du président, sans que l'on puisse dire ce qu'il est exactement, et qui fait contrepoids à l'autre. Mais cette Amérique qui semble menacée par la contradiction inhérente de ses institutions, est aussi imprégnée par la démocratie que le moyen âge l'était par le christianisme.

Mais un autre personnage du livre, « *lorsqu'il philosophait un peu après sa venue à Washington, était frappé de penser combien de bonne heure, dans les écoles, les clubs, les patronages et les jardins d'enfants, les Américains se familiarisent avec l'idée de voter, de nommer des chefs, d'exercer un jugement politique, à s'incliner devant le vœu de la majorité. Cette habitude avait plus de rapports avec les éléments généralement actifs du système américain, avec l'effet profondément stabilisateur d'un état d'esprit consistant à suivre aisément le chemin de la démocratie, que les docteurs ès sciences politiques ne s'en étaient jamais rendu compte ou ne l'avaient jamais souligné* ».

L'Amérique à la loupe

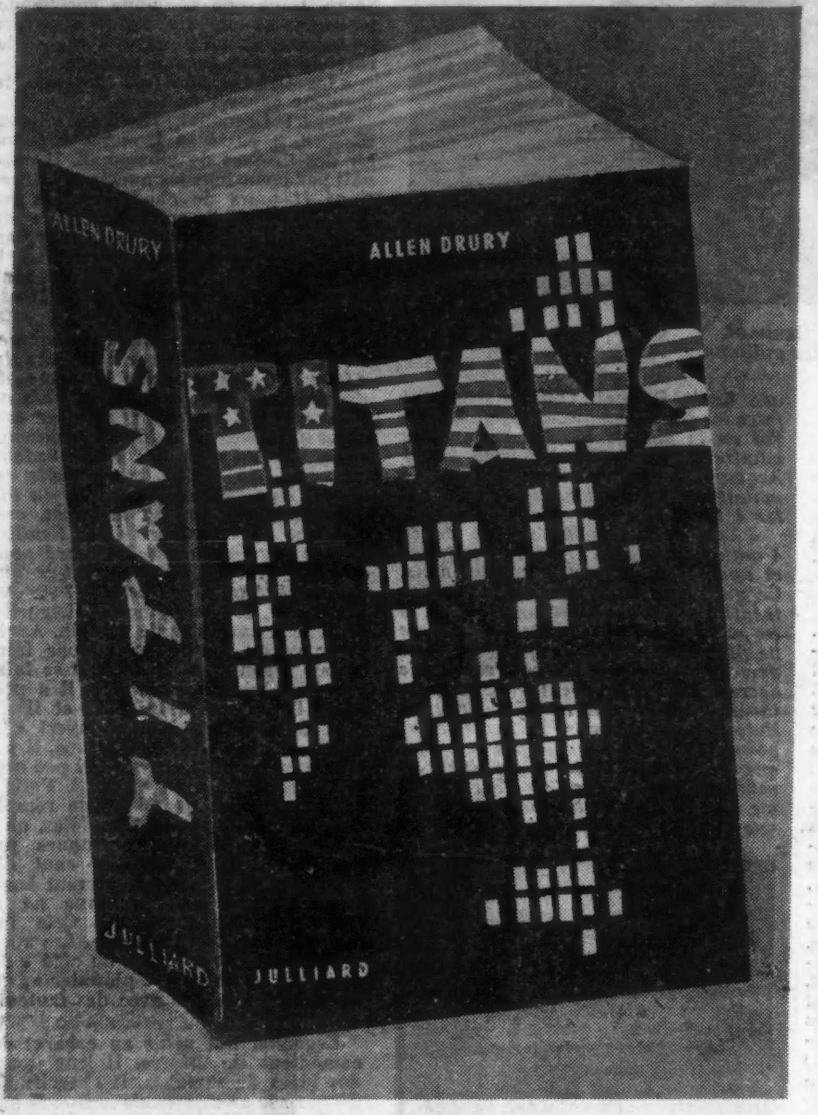
Cette démocratie n'est pas si pure : on voit, dans « Titans », les magnats de l'automobile téléphoner leurs instructions à leurs représentants à Washington : voilà qui satisfera ceux qui croient que les forces économiques mènent toujours le jeu dans une démocratie bourgeoise. Il faut dire que les syndicats interviennent avec autant de brutalité dans la bagarre, donnant des instructions naturellement opposées à celles des patrons aux parlementaires qu'ils croient à leurs ordres : « *L'ennuyeux, chez le président du syndicat des ouvriers de l'automobile* (...) *c'est qu'il croyait posséder en toute propriété les sénateurs du Michigan.* » Il serait simpliste de dire que ces interventions s'annulent. En fait, elles sont sans rapport avec l'enjeu de la crise, avec la qualité des protagonistes.

Avec « Titans » nous est donnée la plus minutieuse « monographie nationale » que je connaisse dans la littérature contemporaine. M. Allen Drury fait preuve de ce don dont on finit par se demander s'il n'est pas spécifiquement américain : celui de faire comprendre l'âme d'un peuple à travers sa geste. Ainsi procédèrent John Reed avec « Dix jours qui ébranlèrent le monde », Jack Belden avec « La Chine ébranle le monde ». Reed et Belden nous rendirent intelligibles la Révolution russe et la « Longue Marche ». Ici, c'est l'Amérique gigantesque qui est décrite à travers cette loupe singulière : le Sénat de Washington. Allen Drury, comme Reed, comme Belden, n'est qu'un journaliste : il y a dix ans qu'il suit à Washington la vie politique américaine.

Huit cent cinquante pages, une action qui se déroule en une semaine, cinq personnages, c'est une gageure. Que cette gageure soit assez réussie pour que « Titans » soit depuis deux ans en tête des best-sellers américains pourrait ne pas nous paraître plus important que le succès en France d'un film de Fernandel. Mais la description des chicanes que le Sénat américain peut opposer à la décision d'un président, des hommes qui les dressent, de l'interrogation de ces hommes, cette description est celle de l'univers de tout homme lucide plongé dans le monde contemporain.

Un président a décidé de nommer M. Robert Leffingwell secrétaire d'Etat. Quel président ? C'est un président qui a succédé, sans aucun doute puisqu'il est fait allusion à ses prédécesseurs, à Roosevelt, Truman, Eisenhower. Pour autant, quelques traits communs peuvent être recherchés entre lui et ses prédécesseurs : il a une conscience de sa mission, une habileté qui évoque Roosevelt. Il est secondé par un vice-président avec lequel il a des rapports sûrement aussi chaleureux que ceux qui existaient entre l'intellectuel Roosevelt et le chemisier Truman. Roosevelt avait dans son entourage des hommes qui furent par la suite accusés d'avoir été agents soviétiques, qu'il s'agisse de M. Owen Lattimore ou de M. Alger Hiss. MacCarthy ne les épargna point, il réussit même à envoyer Alger Hiss en prison. A la fin du livre, le président meurt comme Roosevelt : d'une attaque.

Donc, le président de ce livre désigne M. Leffingwell, qui a une si fâcheuse réputation que le Sénat nomme, comme la Constitution lui en donne le droit, une commission chargée de procéder à son interrogatoire.



L'ÉDITION FRANÇAISE DES « TITANS ».
Prisonniers du masque.

Vampires inconscients

« Titans » se présente comme la description des quatre hommes qui la composent : trois d'entre eux sont absolument convaincus de l'inopportunité de la désignation présidentielle. Immotivée, cette conviction ne pèse rien en face de la décision du président des Etats-Unis ; donc, il y a la recherche des preuves contre le candidat, recherche dure et sordide. Le candidat est soumis à des interrogatoires inquisitoriaux et les enquêteurs reçoivent des coups impitoyables de la part des amis du candidat. Pendant huit jours, cette bataille divise les Etats-Unis, représentés ici par les journalistes aux aguets qui font penser aux photographes de « La Dolce Vita » : des vampires inconscients, et par des touristes du Connecticut ou du Texas venus visiter le Parlement.

Robert Leffingwell sera-t-il ou non désigné ? Cela tourne à l'affaire Dreyfus. Mais il n'est pas d'homme d'action qui ne le sache, toute action est vaine : un sénateur se suicidera, d'autres auront été diffamés pour rien, puisque le président mourra avant d'avoir pu promulguer la désignation de Robert Leffingwell. L'auteur de « Titans » manifeste ainsi « *un goût des actions des hommes lié à la conscience de leur vanité* » (André Malraux, « La Voie royale »). Il y a la vanité de l'action mais il y a aussi la solitude des personnages : ces quatre sénateurs luttent seuls contre le président et pour ce qu'ils croient être la vérité. Le président lutte seul pour ce qu'il croit être le bien public. Le candidat est, au milieu de tous, un jouet. Pour chacun de ces personnages, je pense à une autre phrase de Malraux : « *Etre contraint à se réfugier tout entier en soi-même est presque atroce.* » Ils se réfugient en eux, dans cette partie d'eux-mêmes qu'ils croyaient inaccessible aux autres : chez Bob Munson, c'est ce goût de la chose publique, et un amour à peine clandestin avec une femme en vue de Washington ; chez Seab Sooley, c'est une ambition de Rastignac, compensation de l'échec d'un amour juvénile, décrit dans la meilleure façon des romans anglais du XIX^{e} ; chez Brig Anderson, c'est le souvenir lancinant d'un instant de bonheur vécu, vingt ans auparavant, près d'un mystérieux compagnon à Honolulu. A la fois oublié et lancinant, ce souvenir le sépare de sa femme qu'il croit aimer et de sa fille qu'il aime. Ici, on pense à Gide : « *C'est toujours le secret du profond de la chair qui dicte, inspire et décide.* »

Le ciel sur les épaules

Orrin Knox est plus heureux : avec sa femme, il a toujours eu un langage commun ; leurs passions ont toujours été communes. Pourtant, quand le président, tel Satan offrant les biens de ce monde, lui proposera l'investiture du parti pour les prochaines élections contre son acceptation de la candidature de Leffingwell, il sera seul dans son hésitation. Le président, relégué dans la Maison-Blanche, qui a une conception à la fois transcendante et contingente de sa mission, est seul, dans l'élaboration de ses petites manœuvres et de sa grande politique, dans sa prémonition de la mort qui le frappera.

Le vice-président se sent inutile jusqu'au moment où la charge suprême lui échoit : « *J'ai l'impression que le ciel me tombe sur les épaules* », dit Truman à la mort de Roosevelt. Mais, sitôt investi, tel le pape Sixte Quint jetant ses béquilles après son élection, il adopte, comme inspiré par la mission même qu'il assume, un parfait comportement de président.

Tous ces hommes sont liés entre eux par des liens de camaraderie (« *cette maladie qui s'attrape par la poignée de main* », disait Barrès), de complicité. Mais ils sont prisonniers de leur masque, du masque que leur impose leur mandat. Dans l'âpreté du conflit, des lambeaux s'en déchirent : alors apparaissent, au lieu de titans, des hommes las, hésitants, pitoyables.

ROGER STÉPHANE.

(1) Editions Julliard, 850 pages, 30 NF.

(Marquis.)

LUCIE GERMAIN.
Il faut des millions.

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte

● *Où en est « la Rive gauche ».*

LES folles nuits de Montparnasse. Les folles nuits de Saint-Germain-des-Prés. L'esprit de la Coupole et l'esprit de la Rose-Rouge. Le fumet d'avant-garde qui soufflait sur la Rive gauche, du Café de Flore où Sartre côtoyait Prévert, au Théâtre Babylone où l'on « attendait Godot », qu'est-il devenu ?

En voie de perdition, si trois bastions ne demeuraient encore. Trois bastions qui, chacun dans leur domaine, luttent pour que se maintienne un petit frisson. Je vous les présente.

Lucie Germain. Elle dirige le Théâtre de Lutèce. Tout au bout de la rue de Jussieu, près de la place Monge. C'est loin et les gens des beaux quartiers viennent difficilement. Pourtant, au Théâtre de Lutèce, tout flambant neuf, on n'a monté que des spectacles intéressants. « L'exception et la règle », de Brecht, « Les Nègres », de Jean Genet, « Biedermann et les Incendiaires », de Max Frisch, et, la semaine prochaine, sera créée la pièce d'un jeune auteur anglais qui a obtenu déjà un grand succès à Londres : « Le Gardien », de Harold Pinter.

Le Théâtre de Lutèce, ancienne salle de patronage, est un des seuls théâtres d'essai qui subsiste à Paris, et Lucie Germain, un des derniers mécènes de notre époque. Elle avait déjà créé, avec Pierre Boulez, « Le Domaine musical », qui commanditait et faisait jouer les œuvres de musiciens inconnus. Mais depuis toujours elle rêvait de théâtre. Ce rêve réalisé lui coûte maintenant des millions. Huit millions de perte avec « Les Nègres », qui a tenu cependant toute une saison.

« *Avec 250 places occupées souvent par des étudiants à demi-tarif*, explique Lucie Germain, *on ne peut pas faire les frais d'un grand plateau. Mais j'ai eu la joie de monter cette pièce admirable, de faire connaître André Acquart, le décorateur qui travaille maintenant chez Vilar, de faire travailler « les Griots ».*

« *Avec « Biedermann », j'ai perdu 4 millions. Le plateau était moins cher et nous n'avons tenu que deux mois. Ce qu'il y a d'extraordinaire avec ce théâtre, c'est que plus on tient, plus ça coûte cher. Je vais être obligée de ne plus monter que des pièces à deux personnages. Roger Blin et Jean-Marie Serreau, qui s'occupent avec moi du théâtre, ont bien du mal à en trouver. Mais moi, voyez-vous, j'y crois. A tel point que je ne pouvais pas imaginer que Tout-Paris, toute la province, ne veuillent pas voir « Les Nègres ». Je me disais : « Ils ne viennent pas parce que c'est trop loin ». Alors j'ai fait un arrangement avec Véra Korène, pour que la pièce soit jouée à la Renaissance et je n'arrive pas à comprendre pourquoi ce n'est pas plein.*

« *Ce n'est pas la faute des critiques. Nous avons à chaque fois des critiques excellentes. Non, les gens sont timorés. Ils ont peur de ce qu'ils ne connaissent pas. Dès que ce n'est plus Achard ou Roussin, ils ont l'impression qu'ils vont être grillés vifs, qu'on va les empoisonner, qu'ils vont mourir d'ennui.* »

(Charpentier.)

JEAN CASTEL.
Il faut de la fantaisie.

L'esprit de pionnier

Robert Leguëltel a quarante-huit ans. Il est né rue de Seine. Il a traîné un peu partout dans Paris, et puis, il y a cinq ans, il est revenu rue de Seine. Dans une ancienne galerie de tableaux, au numéro 55, il a ouvert un cabaret et, lui aussi, il a réalisé le rêve de sa vie, de son enfance.

« La Galerie 55 » est devenue le meilleur cabaret de Paris.

Robert Leguëltel, fils d'un expert-libraire, a passé sa jeunesse à écouter des disques de music-hall. Il connaît par cœur tous les numéros, attractions et tours de chant de tous les artistes. Piaf, il en parle, mais du temps où elle passait au Cluny, au Saint-Marcel, au Louksor-Pathé. Là, il est intarissable. Quand les artistes sont devenus vedettes, cela ne l'intéresse plus.

« *Tout est perdu pour le commerce*, dit-il. *Maintenant on a le complexe du « tube ». On vous serine le même air dix fois par jour, à la radio, puis on vous projette une mignonne sur une scène qui fredonne ladite chansonnette et on crie au miracle : « Une vedette est née ». En réalité, une vedette est morte. Une vedette, ça se fait en dix ans, en travaillant. Et le talent, cela s'impose de soi-même. « Les Feuilles mortes », cela n'a pas été lancé pour être un « tube », eh bien, est-ce que cela a gêné quoi que ce soit ?* ».

Partant de ce principe, Leguëltel déniche les vedettes de demain. Après avoir vendu des tableaux pour faire plaisir à son père, il a voulu se faire plaisir à lui. Un beau soir, il a présenté Léo Ferré à l'Ecluse, et il n'a plus lâché la rampe. Il a ouvert « La Galerie » avec Raymond Devos, il y a cinq ans. La salle est restée à peu près vide pendant un an et demi. Petit à petit, cela s'est quand même rempli.

Cette année, pendant les fêtes, on a refusé jusqu'à mille personnes par jour. Le cabaret contient cent dix places, et encore, en se serrant beaucoup, mais jamais personne ne se plaint de l'incommodité. Cela fait même partie de l'ambiance. Les spectateurs doivent se sentir un côté « découvreur », un côté « pionnier », qui serait incompatible avec des fauteuils club.

Leguëltel fait venir au cabaret des comédiens de théâtre. Il leur donne des idées de sketches. Il cherche des décors sur sa minuscule scène. Il participe aux efforts de chacun dans les moindres détails. Il dit : « *Je suis un artisan. Je ne vis que pour ce métier. Un cabaret, ce doit être un ton, une équipe, quelque chose de vivant. On doit toujours prévoir la relève, chercher ce qui va suivre, aller de l'avant.*

« *Si la Rose Rouge s'est effondrée, c'est parce qu'après Yves Robert, on n'avait pas prévu la relève. Moi, je pense que je tiendrai, parce que je cherche sans arrêt du nouveau. Voyez, dans ce programme-ci, il y a un gars qui se ramasse sept fois sur dix. Cela ne fait rien. Il faut qu'il se réchauffe, qu'il aille au public.* »

Leguëltel dit : « Aller au public », comme on dit : « Aller au taureau », et il ajoute : « *Le public, il ne faut pas le sous-estimer. Il ne faut pas lui donner du « toc ». Sans cela, il vous encorne.* »

Il aimerait fonder sur la Rive gauche un petit music-hall, « *un vrai qui serait pas en combine avec des maisons de disques. Des tréteaux, quoi !* »

Maintenir un mouvement

Jean Castel a quarante-quatre ans. Il est bâti en force avec des épaules de déménageur, qui inspirent un certain respect aux noctambules friands de bagarre. Il règne sur « L'Epi-Club » (boulevard Montparnasse), discothèque à la mode, gérée par sa femme Lotte, sur « Sainte-Barbe » (rue Princesse), restaurant à la mode, tenu par le batteur Moustache, sur « L'Etable » (carrefour Odéon), bar-restaurant à la mode animé par Michou, ex-photographe de « Match », et sur « L'Epi-Plage » de Saint-Tropez qui a été inauguré l'été dernier à grands renforts de bacchanales.

Jean Castel truste à Paris tout ce qui sort et fait la mode. Environ trois mille personnes, dont cinquante sont des « locomotives ». Les « locomotives » sont ceux qui entraînent les autres. Si l'on peut compter sur ces cinquante-là, c'est gagné. Mais attention ; ils ont le goût changeant, et le problème dans ce genre d'entreprise est de durer.

Pour pallier cet inconvénient, Castel a deux systèmes. Il multiple ses établissements. Il rattrape toujours ainsi sa clientèle, au moment où elle pourrait se lasser. Et il donne des fêtes insolites et bruyantes. Le bruit se répand jusque dans les salles de rédaction. On en parle dans les journaux, et le mythe de ces endroits où l'on s'amuse suffit à entretenir l'idée qu'on s'y amuse.

Castel, avant de s'occuper de « Paris by night », s'est lancé dans des quantités d'autres aventures. Il a commencé à gagner sa vie en faisant des bicyclettes, avec des pièces détachées, puis en cherchant des emplacements de postes à essence. Il a fait toutes sortes d'affaires bizarres, achetant des pulpes de fruits en Yougoslavie (qui ont pourri et explosé en gare de Munich, faisant éclater la verrière). Il a acheté 324 locomotives, qu'il allait rechercher dans toutes les gares du monde et qui ne se sont révélées bonnes que pour la ferraille. Il a été fermier dans le Cher, vendeur de peinture au Maroc, jusqu'au jour où il a rencontré des amis qui se plaignaient que la vie était monotone. Cela lui a paru si étrange qu'il a voulu, avec eux, tenter une nouvelle aventure : une boîte de nuit où plus on resterait, moins cela coûterait cher. Pour cela, il a inventé « L'Epi-Club ». On paye pour y entrer, mais après, chaque verre est de moins en moins cher.

(Marquis.)

ROBERT LEGUËLTEL.
Il faut de la foi.

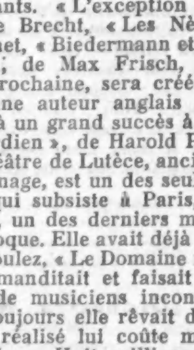
La formule était amusante, mais comme à « La Galerie », il a fallu plus d'un an pour que ce soit plein chaque soir.

Maintenant, Castel, comme un castor, fouille les caves de Paris. Quand il prend pied quelque part, c'est d'abord tout petit, puis il agrandit, agrandit. En ce moment, il creuse sous son restaurant « Sainte-Barbe » pour en faire un autre endroit, où l'on rit.

L'essentiel, pour lui, c'est de maintenir un mouvement. Il dit : « *Ce qu'il faut dans ce métier, c'est de la fantaisie. L'argent ne compte pas* ». Il n'hésite pas à louer un garage pour y faire jouer un orchestre féminin, à transformer une tour du XVIII[e] siècle en bal musette, à inviter quarante violonistes russes ou quatre joueurs de cornemuse écossais. Il anime, anime à tour de bras.

Si, sur la Rive gauche, il y a encore quelques étincelles, les trois personnages que je viens de vous présenter y sont pour beaucoup.

MICHÈLE MANCEAUX.



Marguerite Duras
HIROSHIMA
MON AMOUR
scénario et dialogues du film
nrf

ORSON WELLES

par FRANÇOISE SAGAN

J'AI rencontré Orson Welles, une fois, en 1959, au festival de Cannes. Je n'habitais pas cet enfer et lui non plus ; il arrivait de Rome, moi de Gassin et nous avions sûrement l'air tous deux aussi ahuris après la projection du « Génie du mal », film américain mis en scène par un autre et où l'on avait utilisé son incroyable présence physique pour faire passer les âneries humanistes qu'il devait dire dans un mauvais rôle d'avocat. Après la projection de l'après-midi, on se retrouva dans un appartement du Carlton où des journalistes l'assaillirent de questions plus ou moins passionnantes. Il était debout, gigantesque, et quand une question l'ennuyait trop, il tournait vers eux ses yeux jaunes, avec le regard à la fois étonné et furieux du taureau sous les banderilles de la bêtise. A la fin, il se mit à rire, de son rire tonitruant, les écarta de la main, prit un verre sur la table et regarda par la fenêtre. Il était six heures du soir et derrière la foule excitée, sur la Croisette, la Méditerranée devenait grise. Le citizen Kane, le front contre la vitre, regardait blanchir la mer, se balancer les voiliers, le citizen Kane avait l'œil triste. J'ai rarement rencontré quelqu'un d'aussi séduisant.

Le rôle du monstre

Pour la première fois, cette semaine, on repasse tous ses films à la Cinémathèque. On ressort « La splendeur des Amberson » aux Champs-Elysées. On a essayé de le faire venir mais on ne l'a pas encore trouvé ; il est quelque part dans la campagne anglaise. Depuis un certain nombre d'années que les Américains ont blackboulé leur metteur en scène le plus génial, depuis des années qu'on répète qu'il est « vidé » (l'auto-suggestion allant jusqu'à faire de « La Soif du Mal », son dernier film, un mauvais film), Orson Welles erre de par l'Europe, Kane sans journal, Arkadin sans fric, Othello sans galères. En quelques jours, j'ai vu les quatre films de lui que je ne connaissais pas et j'avoue que je n'y comprends rien. Je ne comprends pas que les Américains ne se roulent pas à ses pieds avec des contrats ou que les producteurs français, qu'on dit si assoiffés de risques en ce moment, ne courent pas le chercher dans la campagne anglaise. Quitte à lui adjoindre deux gardes du corps s'il manifeste (ce qui lui arrive, dit-on) l'envie de quitter le plateau pour filer au Mexique ou ailleurs en cours de tournage.

L'énorme cadavre du capitaine corrompu de la police, du flic sadique, flotte entre l'eau et les détritus, sous un pont. Marlène Dietrich le regarde. L'honnête attorney lui demande : « Vous le regrettez ? » Elle répond : « He was a kind of a man » (1). La générale Rodriguez regarde la photo de l'homme qu'elle a aimé et qui l'a volée et qui va la tuer bientôt : « Qu'en pensez-vous ? — He was a kind of a man ». Joseph Cotten, infirme, parle de l'homme qui l'a trahi et chassé, son meilleur ami : « He was a kind of a man ». J'en passe. Mais à revoir à la file tous ces films de Welles, il m'a semblé retrouver partout la même obsession : celle du tempérament. Welles aime un type d'homme, le sien sans doute : violent, cruel, intelligent, amoral, riche. Obsédé par lui-même. Force de la nature, subjuguant, terrorisant, jamais compris et ne s'en plaignant jamais. Ne s'en souciant d'ailleurs probablement pas. Le jeune et féroce Kane, l'orgueilleux Arkadin, le sombre Othello, tous monstrueux et solitaires. Il n'y a qu'un film où il ait joué le rôle de la victime : c'est « La Dame de Shanghaï ». Le rôle du monstre, il l'avait laissé à Rita Hayworth : il faut dire qu'il l'aimait.

Seulement, cette superbe solitude devient lourde. Welles, pour vivre, doit tourner des rôles idiots ; on lui a enlevé ses armes, sa caméra ; un monde de petits hommes à lunettes et stylomines, de comptables et de producteurs sont arrivés à renverser Gulliver qui avait autre chose à penser qu'à ces Lilliputiens. Il succombe presque sous le tas. Alors il tourne « La Soif du Mal », son dernier film, et il y a une séquence, spécialement belle, entre trente autres, où il retrouve ce qui a été un beau monstre, comme lui, Marlène. Elle lui dit qu'il est devenu gros et laid, qu'il ne ressemble plus à rien, elle lui dit que son avenir est derrière lui et il passe entre eux, pour la première fois dans ses films, quelque chose comme de la pitié. Elle rejette la fumée par le nez comme dans « L'Ange bleu » et il a son regard de taureau blessé, avant la mise à mort. Où est passé Kane, le jeune taureau noir et furieux, qui avait soulevé de terreur les arènes de l'Amérique ? Que lui a-t-on fait ? Que s'est-il fait ? Je ne suis pas assez au courant pour le dire. Je sais simplement que tous ses films empestent le talent et qu'on peut se demander qui est « vidé ».

(Archives.)

ORSON WELLES PENDANT LE TOURNAGE DE « LA SOIF DU MAL ».
Quel dommage qu'il ait jeté l'argent par les fenêtres !

Des actions Shell

Il y a eu assez d'articles sur la technique de Welles, sa démesure, sa violence, etc. N'importe qui peut, en allant voir n'importe lequel de ses films, retrouver la poésie, l'imagination, l'élégance, tout ce qui fait le vrai cinéma. Personnellement, ce sont ses obsessions qui m'intéressent. L'argent. Welles aurait dû être prodigieusement riche, il aurait vraiment aimé ça (ce n'est pas si aisé à un certain stade). Qu'on se rappelle cette scène de « Mr. Arkadin » : le jeune homme court dans la rue, il doit trouver du foie gras, un soir de Noël, pour la fantaisie absurde d'un vieillard qu'il doit sauver. Il trébuche sur une Rolls, celle d'Arkadin, qui veut le tuer mais qui l'emmène très aimablement dans un grand restaurant où quinze valets se précipitent porter un foie gras pour Monsieur Arkadin. Qu'on se rappelle les bals chez les Amberson, le pique-nique de Kane, ces Rolls, ces châteaux, ces avions, ces yachts, ces fêtes, ces centaines de laquais, de secrétaires, de filles soumises. Quel dommage ! Quel dommage que Welles n'ait pas acheté des actions Shell ou des snack-bars avec ses premiers succès, quel dommage qu'il ait divagué à travers le monde en jetant l'argent par les fenêtres. Quel dommage qu'il n'ait fait d'autres investissements que ceux de son bon plaisir... Je le dis sans ironie. Car en dehors de ses Rolls, il aurait une maison de production et nous, nous verrions un chef-d'œuvre tous les trois ans.

FRANÇOISE SAGAN.

(1) « C'était quelqu'un ».

STUDIO 45 bis, r. des ACACIAS
Tél. GAL. 97-83
HUMPHREY BOGART - AVA GARDNER
LA COMTESSE AUX PIEDS NUS (V.O.)

Il y a des gens qui n'aiment pas la pluie.
... C'est tellement plus simple de dire: "chouette, il pleut, j'adore la pluie". LE FARCEUR n'a pas d'autre secret pour être heureux et donner le goût de vivre beaucoup mieux.
LE FARCEUR
le dernier film de Philippe de BROCA passera en exclusivité seulement au MONTE-CARLO Champs-Élysées à partir de Vendredi.

LA PAGODE
LA DAME AU PETIT CHIEN
de J. KHEIFITS d'après TCHEKOV
« Un régal pour les amateurs de Tchékov »
Michèle MANCEAUX

LE TERRAIN VAGUE
ÉDITIONS ORIGINALES SURRÉALISTES
(catalogue franco)
LIVRES DE CINÉMA
(catalogue franco)
23-25, rue du Cherche-Midi, 23-25
PARIS (6e)

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

TRIOMPHE
92 CHAMPS-ELYSÉES
LA ROTONDE
103 Bd DU MONTPARNASSE
LA VÉRITÉ TOUTE LA VÉRITÉ RIEN QUE LA VÉRITÉ SUR UN COUPLE
MARCEL AYMÉ : Excellent, embêté que cela finisse.
PHILIPPE HÉRIAT : J'en ai aimé l'ironie cruelle qui cède soudain devant la gravité du sujet.
FÉLICIEN MARCEAU ...Combien j'ai aimé votre film.
ARMAND SALACROU : J'ai beaucoup aimé UN COUPLE, plus exactement, j'ai été très ému.
INTERDIT AUX MOINS DE 18 ANS

THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES
Jeudi 26 janvier 21 heures
(Valmalète-OAI)
Orchestre National DE LA R.T.F.
Direction RAFAEL KUBELIK
Soliste ARTHUR GRUMIAUX
BEETHOVEN - TCHAIKOWSKY

Cabarets Dancings

A LA ROMANCE 11, rue Monsieur-le-Prince
Attr. Esp.-Sud-Américaines

Restaurants

POIRET et SERRAULT
LA TETE DE L'ART - OPE. 53-90
Diners facultatifs - Parking facile

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !"
de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne
ELY. 11-61

(Bernand.)

JEAN VILAR ET CHRISTIANE MINAZZOLI.
Requins, gigolos, aventurières.

THÉATRE

« Turcaret »

● *Moins ridé que « Topaze ».*

« TURCARET », cela pourrait être une pièce grinçante de Jean Anouilh : il n'y a pas un personnage dont les sentiments ne soient bas. Du requin de finances à la bonne en passant par les hommes d'affaires véreux, les prévaricateurs, les femmes entretenues et les gigolos, tous, même quand ils font profession de n'aimer que le plaisir, n'aiment que l'argent. Mensonges et coquineries y sont des réactions en chaîne et cela grouille de mauvais sujets. On dit qu'à la création (1708) les groupes de pression de la haute finance essayèrent de faire interdire la pièce d'abord, puis d'acheter l'auteur. Requins, gigolos et aventurières ont fait des petits depuis deux siècles et demi. Les portraits de Lesage sont si piquants et si vrais que dans notre société où le règne de l'argent va de soi, la pièce semble une pièce d'actualité, moins ridée que « Topaze », par exemple. Et comme il n'y a plus de groupes de pression, Dieu merci, elle fait une belle carrière : elle vient de quitter l'affiche des matinées classiques de l'Atelier, elle tourne dans les principales villes de la région avec la troupe du Centre régional de l'Ouest, elle entre au répertoire du T.N.P. (1) : on croirait la France aux mains des « traitants » à la Turcaret.

Mais ferait-on grincer une pièce d'Anouilh sur le scène immense du Palais de Chaillot ? Et si la transposition d'époque qu'Anouilh, metteur en scène, a tentée pour « Tartuffe » s'appliquerait à merveille à « Turcaret », il ne suffit pas pour en donner l'idée de quelques mélodieuses interventions de Duke Ellington entre les actes. Ce jazz très classique, très élégant n'a rien de choquant : après tout La Nouvelle-Orléans est une ville française fondée dix ans seulement après la création de « Turcaret ». Mais il n'est pas non plus très nécessaire.

Télégraphe Chappe

Malheureusement, pour le reste, depuis sa création au festival de Bordeaux (cf. « L'Express » n° 469) le « Turcaret » de M. Vilar a perdu quelques bons éléments et accentué les plus discutables. Trop vaste pour ces intrigues de salon et de boudoir, le plateau de Chaillot oblige toutes les comédiennes à téléphoner leurs répliques au sommet de leur voix et transforme toute mimique en démonstration du télégraphe Chappe. La distance ralentit les mouvements et amortit les effets dans une comédie qu'il faut enlever au contraire pour masquer ce qu'elle a de compliqué et de maladroit.

Christiane Minazzoli, Rosy Varte, Roger Mollien s'en tirent au mieux, mais Mathilde Casadesus, Marcelle Ranson, Lucien Arnaud chargent lourdement et péniblement, Arlette Gilbert donne le *la* dans les premières scènes d'une voix éraillée et vulgaire. Georges Wilson est toujours un Turcaret un peu trop bête et un peu trop triste : on ne fait pas la fortune de M. Turcaret avec cette tête et cette allure de bœuf mélancolique. Et Dominique Paturel, qui reprend le rôle de Frontin, va dans le même sens : il est un valet redoutable, cynique, trop visiblement supérieur à sa condition pour ne pas inspirer quelque inquiétude. Ce n'est plus le fils de Scapin, c'est déjà un petit arriviste romantique, et c'est beaucoup trop tôt.

Cela dit par amour exigeant du T.N.P. Si vous ne connaissez pas « Turcaret » allez-y quand même et Lesage vous fera beaucoup rire.

Théâtre forain

● *Sur le thème, cher à Cocteau, de l'amour aveugle et impuissant.*

AVEC trois petites pièces, un monologue, un ou deux poèmes, M. Jean Cocteau, le metteur en scène Pierre Tichy et quelques bons comédiens ont troussé un petit spectacle fort agréable : et petit spectacle ne veut pas dire qu'on y dépense peu de goût, d'intelligence ou de talent. Pauvre matelot revient de loin, sa femme ne le reconnaît pas, et le tue pour lui rester fidèle. Le noble Japonais revient de guerre, il soupçonne injustement son épouse qui se tue par désespoir et par amour. Dans une fête foraine, un homme rencontre la femme de sa vie et la perd, il la retrouve et il ne la retrouve plus. Et ce voyou marseillais qui vivait en travesti pour échapper à la police, un homme l'a aimé sous ses habits de femme sans voir qu'il était un homme, et ils en meurent tous les deux... Si les éléments de ce spectacle sont ironiquement présentés et liés par une voyante extra-lucide, son thème constant est que l'amour est aveugle et impuissant, impuissant et aveugle au point de passer à côté de l'amour sans le voir. Ce sentiment de la distance qui se refait toujours entre des êtres qui font l'amour, c'est peut-être le sentiment le plus profond de toute l'œuvre de M. Cocteau.

Mme Alice Sapritch, qui montre beaucoup d'adresse et d'humour en voyante extra-lucide, fait du « Fantôme de Marseille » beaucoup plus qu'une chanson parlée, une brève tragédie, dure, pure, émouvante sans mièvrerie. Keiko Kishi, Anouk Ferjac, Alain Dumoulin, Ivan Dominique ont du charme, de l'adresse, de l'esprit et la mise en scène de la petite pièce japonaise devrait faire courir tous les brechtiens de Paris.

ROBERT KANTERS.

POLÉMIQUE

L'affaire Aurel-Vadim

● *Une crise de croissance de la « nouvelle vague ».*

VINGT-SEPT metteurs en scène (1) ont signé cette semaine un manifeste dans lequel ils reprochent à Roger Vadim d'avoir accepté de remplacer Jean Aurel sur le plateau de « La Bride sur le cou », film actuellement en cours de réalisation aux Studios de Billancourt, d'après une idée originale de Jean Aurel. Vedette : Brigitte Bardot.

Les signataires de ce manifeste reprochent à Roger Vadim de ne pas avoir eu vis-à-vis de Jean Aurel une attitude confraternelle et énoncent les principes suivants :

1° On ne peut remplacer le metteur en scène d'un film commencé sans son consentement.

2° Aucun argument de force majeure ne peut remplacer le consentement du metteur en scène évincé.

A cela Roger Vadim répond :

« Lorsque j'ai accepté de superviser le film de Jean Aurel, le film avait été arrêté par une décision des producteurs et de la vedette principale, coproductrice. J'ai soumis mon acceptation à une condition préalable : que Jean Aurel soit rappelé pour poursuivre la mise en scène sous ma supervision.

« D'autre part, Aurel avait donné son consentement devant des témoins irrécusables auprès desquels aucun des signataires du « manifeste » n'a cherché à s'informer.

« Enfin, Louis Daquin est venu faire une enquête sur le plateau en sa qualité de vice-président du Syndicat des techniciens du cinéma et il m'a adressé à l'issue de cette enquête une lettre dans laquelle je lis : « Je tiens « même à préciser qu'aucun reproche « ne peut être formulé à votre égard « en ce qui concerne votre attitude « confraternelle envers M. Aurel »

A la suite de l'enquête de Louis Daquin, d'ailleurs, un compromis fut signé au terme duquel Jean Aurel sera présenté comme ayant « conçu le film », Vadim étant présenté comme le superviseur.

Sur quelques « rushes »

Le côté spectaculaire, « parisien », de cette polémique ne doit pas masquer l'essentiel : le jeune cinéma, ce n'est pas un secret, a atteint un âge critique. Un tri s'opère. Les moins doués ou les moins préparés rencontrent des difficultés normales. Et, revenus d'une audace sans grand mérite, les producteurs, après quelques sévères échecs, hésitent et réfléchissent. Pour les uns comme pour les autres, l'affaire Aurel peut être salutaire. François Truffaut, qui fut le plus vigoureux défenseur d'Aurel, a raison de dire que tout le monde a le droit de faire un film. Encore faut-il que le candidat arrive sur le plateau préparé pour la grande épreuve. Quant aux producteurs, dont on ne peut attendre qu'ils agissent par pure philanthropie, du moins peut-on leur demander de peser soigneusement les risques qu'ils sont prêts à assumer de

(Europress.)

JEAN AUREL ET ROGER VADIM.
Un problème mal posé.

(1) Parmi lesquels Philippe de Broca, Claude Chabrol, Jean Cocteau, Jean Delannoy, Julien Duvivier, Jacques Doniol-Valcroze, Jean-Luc Godard, Alex Joffé, Pierre Kast, Alain Resnais, François Truffaut.

Louis Malle, dont le nom avait été porté sur cette liste, a démenti avoir signé. Plusieurs metteurs en scène, parmi lesquels Alexandre Astruc, Claude Autant-Lara, Marcello Pagliero, ont refusé leur signature.

PRIX

LE MEILLEUR « MONTEUR » FRANÇAIS

PRIX Delluc 1960 : « Une aussi longue absence », film d'Henri Colpi. Vous ne connaissez pas Henri Colpi. Mais vous connaissez des films aussi différents et importants que « La Pointe courte », d'Agnès Varda, « Le Mystère Picasso », de H.-G. Clouzot, « Nuit et Brouillard » et « Hiroshima mon amour », d'Alain Resnais, « Un Roi à New York », de Charlie Chaplin : tous ont été « montés » par Henri Colpi.

Ce maître technicien de 39 ans, dont Alain Resnais proclame qu'il lui a tout appris, s'accommode fort bien du calme et de la solitude de la salle de montage. Effacé et secret, c'est avec cette même discrétion qu'il vient de mettre en scène son premier film. En le distinguant parmi quarante autres candidats, le jury du Prix Delluc a cette fois fait preuve d'un grand discernement.

En même temps qu'à Henri Colpi, le Delluc va à Marguerite Duras. Dans « Une aussi longue absence », un long monologue, une longue attente, une longue douleur de femme seule tiennent lieu d'action. Cette femme (Alida Valli) attend depuis quinze ans le retour de son mari déporté. Elle croit le reconnaître sous les traits d'un clochard amnésique dont elle essaiera de ranimer la mémoire et l'amour.

Il fallait une singulière maîtrise pour développer les possibilités d'émotion d'un tel scénario. Henri Colpi y est parvenu, imposant ce rythme incantatoire propre aux dialogues de Marguerite Duras. Enfin, Georges Wilson, le Turcaret du T.N.P. trouve ici son meilleur rôle de cinéma.

PIERRE BILLARD.

(1) T.N.P. Chaillot.

telle sorte qu'un jeune réalisateur, comme Aurel, ne soit pas jugé sur quelques « rushes » après trois jours de tournage — et condamné sans appel.

La polémique publique engagée par les défenseurs d'Aurel contre Vadim est inspirée par de légitimes sentiments de solidarité professionnelle — et, à cet égard, elle est saine — mais elle pose mal le problème qui est celui de leur avenir, aux uns comme aux autres, en se transformant, à tort, en une polémique de personnes.

CINÉMA

« Kamikaze »

● *Un « Mein Kampf » japonais.*

« KAMIKAZE » (1), synthèse filmée de la guerre du Pacifique, est comme le second volet d'un diptyque dont le premier serait « Mein Kampf ». Impossible de dissocier ces deux œuvres qui se complètent et se répondent. Comme « Mein Kampf », « Kamikaze » est un montage d'actualités, empruntées cette fois en partie à l'armée américaine, en partie aux archives japonaises. On nous apprend que ces archives reposaient dans le Nevada, tel un butin de guerre oublié, lorsque l'auteur, Perry Wolff, les découvrit et les présenta à la télévision américaine. Le producteur Henri Diamant-Berger les vit, obtint de les emporter en France et confia à Wolff le soin d'en tirer un film.

Film de guerre ? Non : d'extermination. Le commentaire de P.-A. Falcoz nous dit que, de 1941 à 1945, les Américains allèrent de surprise en surprise : la chose est vraie, si le mot est faible. Surprise de Pearl-Harbor, bien sûr, mais ce ne fut pas la première, et la moindre. La plus terrible les attendait dans la jungle, lorsqu'ils comprirent que leurs adversaires ne respectaient pas la règle du combat « civilisé », à savoir que tout combattant, même « héroïque », garde en réserve assez d'instinct de conservation pour se rendre quand il est vaincu. Les Japonais, eux, ne se rendaient pas. Et soudain, les Américains se trouvèrent devant ce problème : que faire contre un ennemi qui se sacrifie, sinon être entraîné à se sacrifier soi-même ou inventer des armes d'une telle puissance qu'elles rendent périmé le sacrifice individuel ?

Naturellement, ils choisirent la seconde solution. Pendant trois ans, ils mirent au point une machine de guerre d'une efficacité incroyable, allant jusqu'à l'incendie d'une ville entière (Tokyo) en une seule nuit. Peine perdue : à chaque accroissement de leur matériel, les Japonais répondaient par une volonté accrue de mourir. En dernier ressort, ils avaient inventé cette riposte élémentaire : le « Kamikaze », l'avion-samouraï sans armes ni essence de retour, qui s'écrasait sur le porte-avions ennemi, paralysant les vols massifs. Que restait-il, comme ultime parade ? Une seule bombe, mais qui en valût mille... On sait où elle éclata, et qu'elle changea la face du monde.

Les civils balayés

Au matin d'Hiroshima, il restait au Japon cinq mille Kamikazes — de quoi faire sauter plus de cinq cents navires ! — et l'état-major U.S. estimait qu'une seule tentative de débarquement sur les côtes nippones lui coûterait un million d'hommes. Car la leçon avait été, enfin, entendue jusqu'au bout : on ne peut rien contre un peuple qui s'est condamné au suicide. Or, le Japon s'était condamné au suicide. Ou plutôt, on l'y avait condamné.

Qui, pourquoi, comment ? La réponse est dans ces images hallucinantes.

Au début de la guerre, en 1941, le Japon obéit encore à l'Empereur, à ses chefs militaires et à son gouvernement civil. Premières batailles, victoires stupéfiantes : en un instant, les civils sont balayés, l'Empereur n'est plus qu'un symbole, la caste militaire s'empare, seule, du pouvoir. Dès lors, elle enferme le pays tout entier dans ce qu'on pourrait appeler son « champ de vision ». C'est peu dire qu'elle le militarise à outrance : elle le fait totalement solidaire d'elle-même, de ses appétits, de ses illusions et de ses crimes. Surviennent Midway, les premières défaites : on les cache au peuple, afin qu'il ne doute pas de ses maîtres. Les buts de guerre sont atteints ? on n'en repousse pas moins la paix. Les revers s'accumulent ? Impossible, cette fois, de les taire. Alors, brusquement, le revirement s'accomplit. La caste militaire comprend qu'elle a perdu, eh bien ! que le pays périsse avec elle ou du moins, par son sacrifice, lui permette de sauver la face. Et commence le lent, le prodigieux apprentissage du suicide, que Hitler lui-même n'avait osé imaginer qu'aux tout derniers moments, dans le bunker.

Ici, pendant des mois, des années, on apprend patiemment à un peuple à mourir. A l'aide d'une tradition médiévale exhumée à grands renforts de rituels et d'une religion, il faut bien le dire, essentiellement esthétique et tentée par le néant, on enseigne à l'enfant, à l'adulte, à la femme, la joie suprême, la volupté de se préparer à la mort. Paradoxe effroyable : la bombe d'Hiroshima, en tuant cent mille innocents, en préservera des millions d'autres. Hébété, le peuple japonais apprendra qu'il vient d'être « vaincu », c'est-à-dire qu'il a maintenant, comme tous les peuples, le droit de vivre.

(Archives.)

UN PILOTE « KAMIKAZE » A L'ENTRAINEMENT.
Un butin de guerre oublié.

(Archives.)

FUJIKO YAMAMOTO.
Comme une eau claire.

La tête ronde de Himmler

Comment choisir entre ces images de cauchemar où le grotesque le dispute à l'horrible ? Voici les veuves de guerre à qui on remet les cendres de leur mari dans une urne, non : dans une espèce de paquet d'Uniprix ficelé : et elles n'ont pas le droit de pleurer, et il leur faut, l'une après l'autre, avant de partir, adresser un sourire « patriotique » à la caméra. Voici des enfants qui jouent à la guerre, et l'un d'eux, six ans peut-être, figure le « glorieux mort » qui tombe, bras en croix, visage extasié, pour son Empereur... Mais dans ce tumulte de documents — admirablement assemblés, quoique un peu théâtralement parfois — dans ces séquences d'actualités ou de films de propagande, au-delà des combats, des bombardements, des jets de lance-flammes, regardez bien le visage des Maîtres. Ces petits hommes jaunes dressés sur leurs ergots, sanglés dans leur uniforme, secoués de tics, c'est en vain que la moitié du monde les sépare de leurs pareils en chemises brunes : la race, la couleur de la peau ont beau différer, ils ont la même allure, les mêmes gestes, la tête ronde de Himmler et ses yeux morts derrière les mêmes lunettes.

Telle est une des leçons de ce film : les assassins se ressemblent tous. Et une autre : le pire malheur qui puisse arriver à une nation est que le groupe humain chargé de la défendre s'identifie outrageusement à la patrie tout entière et la réduise à ses terribles ambitions.

Quant au malheur du monde... il fut, et ce film nous le dit aussi, d'avoir été obligé d'inventer contre un peuple suicidaire l'arme totale de son propre suicide. A présent, et à jamais, suspendue au-dessus de nous.

(1) George-V, Capet, Cinémonde-Opéra.

« Le Héron blanc »

● *On pense aux jardins 1900 de Le Sidaner.*

SCENARIO classique (inspiré d'ailleurs d'un roman célèbre de l'ère Meiji) : une jeune fille dont les parents se sont ruinés devient geisha pour payer leurs dettes. Cependant, elle continue d'aimer un jeune peintre et ne peut se résoudre à le tromper. Le soir où, dans la « maison de plaisir », un premier client la réclame, elle lui résiste et, sur le point de succomber, se transperce la gorge avec l'épingle de sa coiffure (2).

On croit deviner ce qui a séduit, en premier lieu, Kinugasa : l'époque du récit, au début de ce siècle, alors que le Japon hésite encore entre deux civilisations et que les « costumes modernes » ont une grâce doublement dépaysante, filles-fleurs en canotier et robe à volants parmi les filles-fleurs en kimono. L'histoire, au déroulement prévu, coule lentement comme une eau claire dans laquelle se reflète le véritable sujet, c'est-à-dire le décor. Film impressionniste, tout en rapports de couleurs, ne reculant pas devant le chromo (la scène nocturne des amants se passe devant un clair de lune de carte postale, peint sur toile). Beaucoup de moments sont admirables : l'incessant ballet des femmes-enfants, la procession dans la ville aux lampadaires de bois, le beau visage de Fujiko Yamamoto morte, spectrale, deux sillons sanglants au cou.

Mais surtout, l'auteur de « La porte de l'Enfer » a su tirer un parti prodigieux des architectures. Murs incertains, transparents, fenêtres étroites qui glissent imperceptiblement sans bruit, s'ouvrent et se ferment comme des paupières, chacune découvrant un visage immobile et patient, plongé dans une attente ou une rêverie sereine. Indécis, également, le bariolage des cloisons : et contre elles, de minutieux cadrages inscrivent de beaux →

(2) Studio Etoile.

corps harmonieux, errant dans la dimension irréelle des peintures abstraites.

C'est un film de paysagiste, délicat et précis : on pense aux jardins 1900 de Le Sidaner où, sur une chaise abandonnée, demeurent encore un gant ou une ombrelle.

MORVAN LEBESQUE.

SPECTACLES

● FRANÇOIS TRUFFAUT a reçu des propositions pour que soit montée à Broadway une comédie musicale adaptée des « 400 Coups ».

● La revue « Avant-Scène » se doublera, à partir du mois de février, d'une collection « CINÉMA ». Le premier fascicule à paraître est consacré au « Passage du Rhin ».

● New York attend prochainement ALAIN RESNAIS, JEAN-LUC GODARD et JEAN SEBERG : le premier recevra le Prix des critiques qui lui a été décerné pour « Hiroshima, mon amour » ; les seconds assisteront à la première de « A bout de souffle » (« Breathless »).

● JOSEPH LOSEY, dont le film « L'Enquête de l'inspecteur Morgan » sortira à Paris le 27 janvier, met en scène la version anglaise de la pièce de Françoise Sagan, « Château en Suède », qui sera présentée à Londres en avril.

● LUCCHINO VISCONTI va tourner « Le Guépard », de Tomasi di Lampedusa. Les prises de vues commenceront au mois de mai en Sicile.

● FEDERICO FELLINI va peut-être tourner « Le Mémoires de Casanova ». Mais les producteurs veulent que le film soit en costumes et Fellini a besoin de quatre mois pour compulser les documents qui lui permettraient de réaliser une fidèle reconstitution. Il hésite.

● Le film que tourne actuellement FRANÇOIS LETERRIER, « Les Mauvais Coups », sera connu dans le monde entier avant même d'être achevé. Son tournage a donné l'occasion de nombreux reportages : télévision américaine (N.B.C.), japonaise, canadienne et allemande.

● ANOUK AIMÉE sera la vedette du prochain film de Robert Aldrich, « Sodome et Gomorrhe », qu'elle tournera en Italie avec, pour partenaires, Stewart Granger, Pier Angeli et Stanley Baker.

● Escalier pris d'assaut, bagarres, vitres cassées à la Cinémathèque, pour la première rétrospective ORSON WELLES. La police a dû intervenir.

ARTS

Le siège de la Villa Médicis

● *On a parlé peinture au Conseil des ministres : M. Malraux aura-t-il raison de l'Institut ?*

TOUT a commencé il y a quatre ans, au cours d'un déjeuner qui réunissait, à Paris, deux vieux amis (Labiche aurait dit « deux labadens »), l'écrivain André Malraux et le peintre Balthus.

Mèche en bataille, le verbe facile, brillant et convaincant, l'écrivain a toujours fasciné le peintre taciturne. En dépit de leurs tempes grises et de leur allure d'intellectuels, un témoin non informé eût pu s'attendrir en les écoutant, comme on s'attendrit aux discours des enfants qui s'expliquent entre eux : « *Alors, tu comprends, c'est moi que je serai le chauffeur de la locomotive et toi...* »

— *Quand le Général reviendra au pouvoir et que je serai ministre*, disait en substance André Malraux, *c'est d'hommes comme toi dont nous aurons besoin...*

— *Oh, moi, tu sais...* répondait évasivement Balthus (1).

Et il se retira, comme de coutume après ses brefs séjours à Paris, dans le bel et triste château de Chassis qu'il a loué en plein cœur du Morvan, près d'Autun.

Singulier personnage que ce Balthus, dont les tableaux n'ont pas de prix, car nul n'en peut acheter, sauf les trois ou quatre grands collectionneurs français, anglais et américains qui s'en sont assuré l'exclusivité. Figuratif, il est le seul dont les abstraits ne se moquent pas : « *C'est une sorte de David ou de Courbet bizarrement égaré dans notre époque*, conviennent-ils. *On n'y peut rien* ».

La légende veut que Balthus, cinquante-trois ans, soit le fils naturel de Rainer Maria Rilke et d'une comtesse polonaise, et petit-neveu de Lord Byron... En fait, il s'appelle Klossowski, comme son frère le philosophe, et son origine polonaise a moins influencé sa vocation de peintre que les « romans noirs » anglais, « Les Hauts de Hurlevent », par exemple.

Une seconde ambassade

Dans la salle des gardes de Chassis, transformée en atelier, Balthus — qui n'a abandonné son chevalet que pour brosser les décors de « La Peste », d'Albert Camus, de « L'Ile de Chine », d'Ugo Betti, et de « Jules César » à l'Odéon — continua de peindre avec application d'admirables toiles où les petites filles, les chats et les objets baignent dans une lumière classique.

Les événements, s'il les ignorait, ne s'en déroulaient pas moins. Le Général devint président, Malraux ministre et le téléphone sonna.

— *Tu te souviens de notre dernière conversation ?*

— *Euh !... oui... bien sûr...*

(Serge Lido.)

LE PEINTRE BALTHUS.
« *Oh moi, tu sais...* »

— *Alors, voilà : Jacques Ibert prend sa retraite...*

— *Le musicien ?*

— *Oui. Il était directeur de la Villa Médicis depuis 1937. C'est toi qui vas lui succéder.*

— *Moi... mais je n'ai jamais été Prix de Rome, je n'ai jamais suivi les cours de l'Ecole des Beaux-Arts, je ne suis même pas membre de l'Institut ! Moi, je peins... ça m'ennuie, toutes ces histoires...*

Le copain Malraux insiste. Le copain Balthus réfléchit. Il était séduit par un aspect non négligeable du problème : à la Villa Médicis, il pourrait disposer d'un véritable atelier, comme jamais il n'avait eu l'occasion d'en posséder, de toute sa carrière. C'était le rêve de sa vie.

— *Ce que je te propose*, surenchérit le ministre, *c'est de diriger une seconde ambassade en Italie, cette terre-mère des arts occidentaux. Une ambassade de la culture française dans son ensemble : la peinture, la sculpture, la gravure et la musique, bien sûr, mais aussi les lettres, le théâtre, le cinéma, la science, la philosophie... Je veux des conférences, des réceptions, du mouvement, quoi ! D'ailleurs, tu auras des crédits pour la restauration des locaux et des jardins...*

— *Ils en ont grand besoin*, soupira Balthus. *On dirait un vieux musée de province mal entretenu. Et puis, ce mobilier Empire est absurde dans un cadre pareil. Il faut le changer. Revenir au style Renaissance.*

— *Alors, tu acceptes ?*

Balthus accepta. Mais l'Institut dont la Villa Médicis est l'enfant chéri, puisqu'elle y loge ses Prix de Rome, n'acceptait pas.

Le maquis des décrets

Le ministre voulait faire paraître la nomination en fin d'année, dans la cohue des fêtes qui, pensait-on, fatigueraient un peu les académiciens et diminueraient donc leur combativité. De toute façon, comme à l'origine de toute réforme intelligente en matière d'éducation nationale, il y a un décret ou un projet de Jean Zay (qui était ministre du Front Populaire), on avait trouvé le décret Jean Zay qui convenait : pris en 1937, il stipulait que le directeur de la Villa Médicis serait nommé par le ministre, « après consultation de l'Académie ». C'est même ainsi que Jacques Ibert avait pu alors être désigné à ce poste, malgré l'hostilité délibérée de l'Institut à son égard.

Mais dans le maquis des décrets, un autre, signé Boulloche et datant de 1959, allait bientôt être redécouvert. Il précisait que le directeur de la Villa serait choisi sur une liste de trois noms proposés par l'Institut.

— *Ah ! vous voulez nommer un peintre qui n'est pas « romain » comme nous*, s'écrièrent les académiciens. *Eh bien, appliquons la loi. Voici nos candidats.*

Deux d'entre eux, MM. Cheyssal et Giess, ne figurent sur la liste que pour mieux souligner l'absence du nom de Balthus et la présence du seul candidat réellement présenté par l'Institut : Yves Brayer.

Yves Brayer est un peintre fort honorablement connu qui a longuement enseigné sa science des disciplines scolaires. Il est aussi parvenu à mettre au point, à exploiter et à imposer une de ces conceptions heureuses de la peinture qui lui ont assuré le succès, sinon la gloire. Il possède donc toutes les qualités requises pour que, sous sa direction, l'illustre Villa Médicis continue d'être une maison de bonne compagnie où, pendant trois ans, des Prix de Rome qui ne seront jamais Rouault, Matisse ou Villon, s'apprêteront à rejoindre la sage cohorte des peintres officiels.

L'Institut a légalement raison. C'est Brayer qu'on doit envoyer à Rome.

Aussi le téléphone sonna-t-il de nouveau, la semaine dernière. Cette fois, c'était M. Malraux que son ami Balthus appelait :

— *Je retourne à Chassis. Il n'y a qu'à nommer Brayer.*

Mais, pour le ministre, la bataille ne faisait que commencer.

Et comme dans le maquis des législations hâtives, le règlement demeure le règlement, puisque Boulloche abroge Zay, Malraux doit abroger Boulloche s'il veut que son candidat puisse présider au nouveau destin de la Villa Médicis.

C'est pourquoi, mercredi dernier, on a parlé peinture au Conseil des ministres, tandis que Balthus continuait d'en faire.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(1) Naturellement, les dialogues, s'ils correspondent strictement à la réalité, n'en sont pas moins approximatifs.

60, AV. LA MOTTE-PICQUET Tél. FONTENOY 50-50
KINOPANORAMA
SUR 3 ECRANS GÉANTS
4e mois
UN FRANÇAIS A MOSCOU
Le Cirque de Moscou
Les Trésors inconnus du Kremlin
Les Ballets fabuleux d'Erivan
SAMEDI, DIMANCHE 2 MATINÉES 14 h. 30 16 h. 50
SEMAINE MATINÉE 15 h. 30
TOUS LES JOURS 2 SOIRÉES 19 h. 15 21 h. 35

JAZZ

« Troisième Force »

● *Le dernier microsillon du Modern Jazz Quartet : musique nouvelle ou complot contre le jazz ?*

« D*EUX lignes parallèles se sont rencontrées et le résultat de cette rencontre se traduit par une troisième ligne qui se développera entre le jazz d'un côté et la musique classique de l'autre.* » Ce jargon fort peu euclidien sert de préface à un nouveau microsillon du Modern Jazz Quartet intitulé aux Etats-Unis : « Third stream music ». L'édition française de cet enregistrement est prévue ce mois. L'album a été baptisé : « Troisième Force ». (Atlantic 332 028.) Au temps de Gershwin on aurait appelé cette tentative Jazz symphonique, mais les objectifs de Gunther Schuller, qui est avec John Lewis le promoteur d'une nouvelle forme musicale, sont beaucoup plus ambitieux.

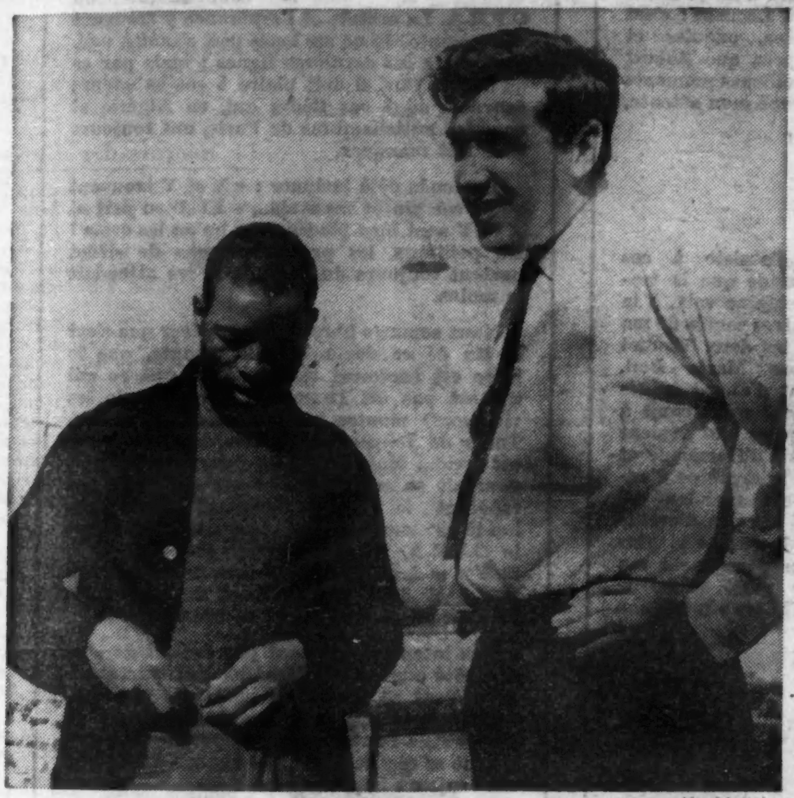
Gunther Schuller, émigré allemand aux Etats-Unis, travailla pendant dix ans dans l'orchestre du Metropolitan Opera, tout en fréquentant avec passion les cercles du jazz. Il participa en 1949, comme joueur de cor, à la fameuse séance de Miles Davis pour Capitol. C'est aussi un théoricien, collaborateur régulier de « Jazz Review » (la revue de Nat Hentoff). Le numéro 3 des « Cahiers du Jazz » a publié une longue étude de Schuller intitulée « Tonalité ou non-tonalité ». C'est ainsi qu'il analyse la situation : « *Les musiciens se classent en trois catégories : les jazzmen qui ignorent résolument la musique classique et pour qui le jazz se limite à une musique récréative ; les compositeurs classiques qui ne comprennent rien au jazz et qui l'attaquent : ce sont des hommes de l'ancienne génération ; et un troisième groupe, de plus en plus important, de jeunes qui, familiarisés avec les deux genres, en utilisent les apports pour leurs propres œuvres.* »

Schuller affirme, dans une interview parue dans « Jazz Hot », que Charlie Parker était, à la fin de sa vie, conscient de cette situation. Le père du bop lui aurait confié : « *Je suis fatigué de répéter les mêmes phrases. J'ai joué le blues des millions de fois, de toutes les manières possibles, je ne peux plus rien inventer sur ce canevas. Pour pouvoir continuer à créer, je dois maintenant m'inspirer de la musique de Bartok, de Schoenberg et de Stravinsky.* » Et Schuller s'élève contre le courant actuel de la « soul music ». On ne peut répéter indéfiniment les mêmes clichés et prétendre que l'on fait vivre le jazz. Les titres mêmes des pièces du recueil « Troisième Force » sont révélateurs : Da Capo, Fine, Exposure, Sketch et Conversation. Leur interprétation a été confiée au Modern Jazz Quartet, au trio de Jimmy Giuffre et aux Beaux Arts String Quartet, un groupe classique composé de quatre instrumentistes à cordes. Une autre tentative du même genre fut enregistrée l'été dernier à Stuttgart par le Modern Jazz Quartet et l'orchestre symphonique de la ville. Le compositeur et théoricien français André Hodeir avait rejoint dans le studio John Lewis et Gunther Schuller pour diriger l'exécution de l'une de ses œuvres. Aube d'une nouvelle musique ou complot contre le jazz ?

Le disque « Troisième Force » n'est guère convaincant, tout au moins pour l'amateur de jazz. Guy Lafitte disait un jour : « *Pourquoi s'amuser à réintroduire les formes classiques, puisque justement ce qui nous a amenés au jazz, c'est le désir de s'en évader, de faire « autre chose » ?* » En déclarant que le jazz d'aujourd'hui tourne en rond, Schuller est bien injuste avec les chefs de file actuels : Monk, Coltrane, Davis, Mingus... L'observateur objectif n'a pas le sentiment d'assister aux derniers efforts d'une musique moribonde. On peut donc contester les prémisses de la théorie de Gunther Schuller.

Il est possible, en revanche, que ce soit la musique elle-même qui se trouve dans une impasse. Dans cette perspective, l'essai de John Lewis et de Gunther Schuller peut alors être jugé différemment. Ce n'est pas à nous, amateurs de jazz, de donner une réponse. Que les critiques d'une musique dite classique et qui aujourd'hui n'a de chances de survivre qu'en étant révolutionnaire décident si les tenants de la « Troisième Force » sont ou non les sauveurs de l'art musical occidental. Dans l'affirmative, le terme de « Troisième Force » paraîtrait bien modeste même pour un homme aussi ennemi des honneurs que l'est John Lewis. Les paris sont ouverts.

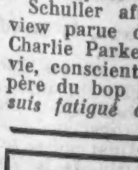
FRANK TENOT.



(Archives.)

ORNETTE COLEMAN ET GUNTHER SCHULLER.
Les paris sont ouverts.

Galerie PIERRE HAUTOT



Toutes les reproductions de peintures de Maîtres, sélectionnées par l'U.N.E.S.C.O.

« ART CHINOIS »
LITHOGRAPHIES ORIGINALES - ENCADREMENTS
CATALOGUE SUR DEMANDE
7, rue du Bac - LIT. 26-41

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
(42 lettres, signes ou espaces par ligne)

OFFRES D'EMPLOI

L'AGENCE DE PUBLICITE
G. THIBAUD et Cie
RECHERCHE

MAQUETTISTES DEBUTANTS
(libérés de leurs obligations militaires)

MAQUETTISTES CONCEPTEURS
3 ou 4 ans d'expérience, âgés de moins de 30 ans

REDACTEURS
ayant déjà fait leurs preuves en agence ou en free-lance

Ecrivez à : Agence G. Thibaud et Cie
Direction du Personnel, 42, rue La Boétie, Paris-8e
Dites qui vous êtes, ce que vous avez fait. Joignez une photo. Envoyez aussi l'annonce publicitaire que vous avez préférée parmi celles parues depuis le début de l'année

CHERCHE **DESSINATEUR**
dég. oblig. milit. Technique pour moulage mécan.
Ecrire n° 7331 L'Express, 29, r. de Marignan (8e)

Pour animer le secrétariat, Service achats d'une Société d'Engineering en pleine expansion nous recherchons
SECRETAIRE EN CHEF
femme de haute compétence
ayant avant tout des qualités
d'efficience et d'autorité Age maximum 35 ans
BRILLANTE SITUATION
Avantages sociaux - Samedi libre
Envoyer C V détaillé à N° 2617
B.C.S. 18, rue de Provence - PARIS-9e

Tr. Import. Société Minière recherche pour son Directeur d'exploitation au TOGO
UNE VRAIE SECRETAIRE DIRECTION
pour engagement de deux ans sous contrat
REMUNERATION D'EXCEPTION
Adresser C.V. détaillé et préciser heures auxquelles nous pouvons vous convoquer
à N° 2614 B.C.S. 18, rue de Provence - (9e)

SECRETAIRE DIRECTION
St.-dact., compt., bonne cult. gén. et artist. exig.
Ecr. n° 7349 L'Express, 29, r. de Marignan, Paris-8e

DEMANDES D'EMPLOI

REPRESENTANT 45 ans, diplômes universit., all., lisant anglais, 10 années de route pour import. affaire, cherche direction promotion vente, anim. ou créat. du réseau vente, aimerait s'occ. publ., avec idées nouv., préfér. aff. moyenne import. Ecr. n° 7350 L'Express, 29, r. Marignan, Paris (8e)

VACANCES D'HIVER

MEGEVE Les Lecteurs de « L'Express » choisissent
L'HOTEL MONT-BLANC, ent. modernisé, décoré avec raffinement. Pension à partir de 50 NF. Ecrire G. BOISSON, ou téléphoner 0.02-0.03-0.04.

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS
sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles - WAG. 04-09

TRAVAUX A FAÇON

VOS VETEMENTS
retouchés, rectifiés par tailleur
SIMON, 31 bis, Faub.-Montmartre - PRO. 82-50

APPARTEMENTS (Ventes)

NEUILLY près Métro
Neuf, grand studio, cuisine, salle de bains, rez-de-chaussée sur jardin
PLACEMENT 10 % ASSURE
PRIX INTERESSANT
P. MASSONI
21, rue Lesueur - KLE. 00-57

CHAMP DE MARS Gd at. d'artiste + 5 p. dépend.
tout confort standing 7/8e étage, terr. H.B.
69, rue d'Amsterdam - PARIS

Pl. ST-GERMAIN-des-PRES
STUDIO original, cuisine, bains, terrasse, 4e étage
ELY. 93-47

FACE SAINT-SEVERIN
RARE, studio de caractère POUVANT CONVENIR A ARTISTE, cuis., bains, 60 m2, 4e ét., ELY. 93-47

DIVERS

Brevet S.G.D.G. 1-196-680
SITOGRAPHIE La sténo en une semaine
METHODES EUREKA
Villa « Les Lucioles » bd Farot
SIX-FOURS LA PLAGE (Var)
Documentation contre deux timbres

DE NOËL A PAQUES
AU SOLEIL DE
MEGEVE

Tous les samedis par train
1 semaine..... 348 NF
Tous les dimanches
par avion direct Paris-Genève
1 semaine..... 490 NF

TOUS FRAIS COMPRIS
voyage, séjour et assurance

Programmes (3 timbres à 0,25 NF)
à l'Association de Tourisme (lic. BCT 391)

VOIR et CONNAITRE
13 RUE LABORDE PARIS LAB. 54-87
174 R. S^T JACQUES PARIS ODE. 72-21
Ex.

Le nouvel homme de l'espace

C'est M. J.-P. ROBERT. Il se fait fort de donner du large aux pièces les plus exiguës, grâce à des meubles fonctionnels. C'est le spécialiste des appartements neufs, petits ou grands.

Sans aucun engagement de votre part, consultez-le pour tous vos problèmes. AUX GALERIES BARBES, 55, boul. Barbès, Paris, ORN. 55-55. Magasins ouverts tous les jours sans exception de 8 h. à 19 h. 30 sauf le Dimanche.

Revue complète d'ameublements gratuite sur demande, joindre 4 timbres à 0,25 NF pour frais d'envol.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

12 JANVIER

NOUS reprenons souffle. Tout redeviendrait possible, et même d'espérer, si la crainte d'être déçus une fois encore ne nous tenait en garde, pauvres chats échaudés que nous sommes.

La résistance d'un homme d'Etat à l'usure de la politique quotidienne le juge : toutes ces belles lames effilées et flambantes, comme la plupart auront été vite émoussées ! De Gaulle, lui, garde son tranchant et sa pointe. Ses ennemis parlaient déjà de lui au passé : le revoici debout dans sa force, un peu plus loin qu'il n'était hier ; il avançait quand vous l'accusiez de reculer, il approchait de son but à votre insu.

L'atteindra-t-il ? Un haut fonctionnaire m'écrit : « Ne croyez pas que, face à de Gaulle, se dresse désormais le seul G.P.R.A. Il reste cette perpétuelle méconnaissance sur place de ses intentions, ce perpétuel sabotage de ses directives. Les quadrillages d'Oran, les arrestations de boy-scouts musulmans et de leurs cadres, les saisies de journaux en sont, depuis le référendum, le témoignage permanent. La politique du général n'a jamais eu pour exécutants que des gens qui n'avaient point foi en elle : au pire, ils la sabotaient ; au mieux, ils l'appliquaient avec tiédeur... »

LE reste, mieux vaut le taire. La musique du cirque s'interrompt quand le tour devient trop périlleux. Taisons-nous donc, nous aussi, détournons nos regards de l'Histoire et tenons-nous-en à nos histoires. L'ennui est qu'à mon âge il n'arrive plus rien. Essayons pourtant : aujourd'hui, à l'Académie, je taquine un de mes confrères : il me raconte qu'il a fait 600 km pour aller voter dans sa province, avec un « oui » tout prêt à mettre dans l'urne. Mais la dernière allocution de de Gaulle l'a irrité au point que, pour finir, il a voté « non ».

Il me dit que tous les républicains de France sont ou orléanistes ou bonapartistes (c'est, je crois, un mot de Thiers) et que nous sommes tous deux de bons républicains, mais que je suis, moi, du côté de Bonaparte.

Eh bien, non : si de Gaulle incarnait les intérêts d'une dynastie, il ne serait plus de Gaulle et il ne resterait rien de ce qui me lie à lui. Cas peut-être unique d'un homme coupé de sa propre famille, totalement détaché du monde et de sa vanité et de son argent, étranger à tous les partis comme à toute idéologie (et par là aux antipodes du fascisme et du nazisme, quoi qu'en pense un de mes correspondants de ce matin). Il s'identifie à la France mais choisit les dates funestes, alors que tous les autres se dérobent : en 1940 d'abord, et le 13 Mai quand les légions étaient aux portes, et aujourd'hui qu'il s'agit de payer le prix d'un siècle d'erreurs accumulées en Algérie.

13 JANVIER

COMEDIE-FRANÇAISE. Reprise de « Britannicus » avec Robert Hirsch dans le rôle de Néron. Nous voyons naître le monstre : il grimace dans le sang et dans la sanie. Mais d'aspect (parfois) un peu trop mauvais garçon de maison de redressement. Il faudrait que l'horreur perce à travers la majesté de César. D'autant que l'« artifex » qu'était Néron ne devait oublier à aucun moment le personnage de maître du monde qu'il interprétait, avec Burrhus pour souffleur.

Nous sommes au Palatin, mais aussi à Versailles : il n'y a pas si loin d'un palais à l'autre, ni de la Brinvilliers à Locuste : c'est la même humanité princière, exquise et féroce. De Max l'avait compris, que Robert Hirsch rappelle et qu'à ses meilleurs moments il dépasse. Car il n'a pas trompé mon attente, loin de là.

PLUS j'assiste à ces reprises et plus je me persuade que la tragédie de Racine exige une certaine voix, à la lettre, un registre. Les monstres sacrés de ma jeunesse, Sarah Bernhardt, les deux Mounet (comme aujourd'hui encore Marie Bell, Alain Cuny, Yonnel) étaient d'abord tragédiens par la voix. Mme Bartet s'en tenait à Andromaque, à Bérénice, rôles qui étaient « dans sa voix » et se gardait d'Hermione et de Phèdre. Ce scrupule, les interprètes d'aujourd'hui l'ignorent. Le vers racinien est musique et donc fatal à qui n'a pas d'oreille — une musique qui épouse la réalité la plus charnelle : contradiction que personne à ma connaissance ne surmonte plus. Même le triomphant Jean Vilar : « Phèdre » a été son unique échec...

16 JANVIER

MAIS « Turcaret » au T.N.P. où je fus hier soir, quel plaisir ! et d'abord des yeux. Je m'étonne de lire ce matin, dans « Le Figaro », que « les costumes ne sont pas laids mais qu'ils crient dans tous les sens... » C'est le contraire qui est vrai. Et quel usage de la lumière ! Les personnages s'éloignent à mesure qu'elle faiblit et s'éteint, ils s'évanouissent avec elle : effet peut-être facile et qui enchante. Quant à la musique de Duke Ellington, j'en exècre le grincement, mais il convient à « Turcaret », plus que le rire d'enfant et que les larmes de Mozart. Il donne sa vraie voix à ce siècle naissant et déjà implacable, à cette férocité d'insectes dorés. « Les Liaisons dangereuses » sont loin encore, mais la coquette de Lesage y a déjà pénétré. Je me demande même si cette aube du XVIII[e] siècle n'en est pas le pire moment. La fin du règne de Louis XIV, la Régence, c'est le temps où Tartuffe se démasque : Turcaret ou l'imposteur triomphant ; et les philosophes du Siècle ne sont pas encore là ; Rousseau ne l'a pas encore attendri ; la nature et la vertu ne font encore verser de larmes...

17 JANVIER

LE communiqué du G.P.R.A. La crainte et l'espérance y trouvent leur compte. Je ne me lasse pas, quant à moi, d'en relire les dernières lignes ; mais par ce qu'il a de dur, il doit plaire à ces saboteurs sournois ou à ces tièdes qui, en Algérie et dans les antichambres de Paris, ont toujours tout fait manquer.

J'entends déjà insinuer : « X et Y trouvent que c'est plutôt mauvais... » Et Dieu sait si X et Y sont bien placés pour qu'on les croie ! En politique, les premiers coups de sifflet partent toujours du côté où on les attendait le moins.

Nous sommes libres de considérer que c'est la fin de ce document qui compte, que le reste est boniment et que, d'ailleurs, ce qui n'y est pas dit (touchant par exemple les violences) montre assez le désir qu'on a à Tunis de renouer le fil rompu à Melun. Il est vrai... Mais enfin le jugement opposé pourrait se soutenir. Il reste que ceux qui espèrent le plus prétendent avoir des lumières sur ce que souhaite réellement le G.P.R.A. Et puis le référendum ne permet plus à de Gaulle de demeurer dans son nuage et dans sa gloire, et de laisser les exécutants gâcher tout son beau travail.

Les intentions ne sont pas tout et de chaque côté une part irréductible demeure, peut-être. Tout se résout en politique, mais pas toujours selon l'un des plans conçus d'un côté ou de l'autre. En politique, les prophéties ne se réalisent que par chance. L'Histoire est toujours imprévisible.

F. M.

(Copyright « L'Express ».)

Composition de TYPO-ELYSEES, 91, av. des Champs-Elysées, Paris.
Tirage des I.P.R. Raymond Séguin, 10, r. du Faubourg-Montmartre, Paris.
« L'EXPRESS », S.A. Presse-Union.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

L'EXPRESS

DIRECTION
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION
Rédacteur en Chef :
Philippe Grumbach

Dir. de « Mme Express » :
Christiane Collange

91, Champs-Elysées, Paris (8°)
Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION
Secrétaire général :
Jacques Huteau

Dir. de la Publicité :
Marie-Claire de Fleurieu

29, rue de Marignan, Paris (8°)
Tél. : BAL 69-20
(Angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS :
France et Communauté : 50 NF.
Etudiants, militaires : 40 NF.
Etranger : 60 NF. (Etudiants : 50 NF.)
(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris.)

La plus importante maison spécialisée d'Europe

LA MAISON DU MAGNÉTOPHONE
9, rue de la Paix - PARIS 2° - RIC. 73-29
au 1er Etage
Parking Place Vendôme

MACHINES A DICTER
ENREGISTREURS MUSICAUX
HAUTE-FIDÉLITÉ ET STÉRÉOPHONIE
SÉLECTION DES GRANDES MARQUES
FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES :

FRANCE: CLAREL, G B.G.
U.S.A.: AMPEX, AMPRO, AUDIOTAPE
GRANDE-BRETAGNE: BOOSEY & HAWKES, EMI, ...APH
ALLEMAGNE: ASSMANN, BEYER, GRUNDIG
BELGIQUE: A.C.E.C
HOLLANDE: PHILIPS
etc...

45 marques et un service complet